
SKIPWORTH
BEQUEST


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



IDÉE
DE LA POËSIE
ANGLOISE;

TOME QUATRIEME.

IDÉE
DE LA POËSIE ANGLOISE,

OU

TRADUCTION DES MEILLEURS Poëtes Anglois, qui n'ont point encore paru dans notre Langue, avec un jugement sur leurs Ouvrages, & une comparaison de leurs Poësies avec celles des Auteurs anciens & modernes, & un grand nombre d'Anecdotes & de Notes Critiques,

Par M. l'Abbé YART, de l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences, & Arts de Roüen.

TOME QUATRIEME;

Contenant plusieurs Epîtres, Lettres, Hymnes, & Odes.



A PARIS,

Chez BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science.

M. DCC. LIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

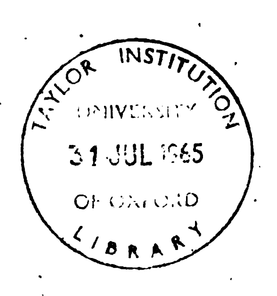




TABLE
DU QUATRIEME TOME.



EPITRE

DE DRYDEN,

A GODEFROI KNELLER,

PREMIER PEINTRE DU ROI.

IDÉE
DE LA POËSIE
ANGLOISE;

TOME QUATRIEME.

trait peignent les vivans, qui les font vivre; pensée plaisante & fausse. Est-ce que les grands Peintres d'Histoire, qui ont été honnêtes gens, ont jamais été dans le besoin? Il retourna à Nuremberg, & dans sa Patrie, où il fit les Portraits de plusieurs familles. Il vint enfin en Angleterre en 1676. il fut présenté au Duc de Monmouth, qu'il peignit: son Portrait parut si beau à Charles II. qu'il lui fit faire le sien. Lély, son premier Peintre, étant mort, dit-on, de chagrin & d'envie, Kneller fut son successeur. Le Roi l'envoya en France, où il peignit Louis XIV. On ne sait point quel fut son succès ni sa récompense: il conserva sa place sous Jacques II. & Guillaume III. qui le fit passer en Hollande, pour y peindre les Plénipotentiaires assemblés à Rysvich, & qui le créa

Chevalier à son retour. Il fut Gentilhomme de la Reine Anne, dont il fit aussi le Portrait: il fit encore celui de l'Archiduc Charles, & de son frere l'Empereur Joseph, qui le nomma Chevalier héréditaire de l'Empire, & qui lui fit présent d'une Chaîne d'Or, & d'une Médaille d'Or, où étoit son portrait. Ses derniers honneurs furent d'être Barronnet, premier degré de la Noblesse titrée. Comblé d'honneurs par les Rois, il ne manqua pas d'être comblé de loüanges par les Poëtes. Il avoit le secret d'embellir les beautés mêmes: son pinceau étoit moëlleux & vigoureux: il entendoit très-bien l'ordonnance; ses fonds étoient fort beaux. C'étoient des paysages rians, ou une belle Architecture. Sa touche étoit prompte & facile: il se bornoit à tirer les têtes & les mains, ce

qu'il y a de plus difficile dans la Peinture; il laissoit faire à d'autres Peintres les ornemens & les draperies. Il avoit assez attrapé la maniere de Vandyk, mais il n'avoit pas sa correction : on dit qu'il fut usurier & impie; cela n'a pas empêché qu'on ne lui ait élevé un superbe Mausolée à Westminster : la plûpart de ses Tableaux sont dans les Pays-Bas.



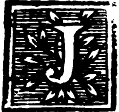


EPITRE DE DRYDEN,

A GODEFROI KNELLER,

PREMIER PEINTRE DU ROI,

Sur l'origine, les progrès, & la décadence de la Peinture.*



JE vis un jour la plus belle femme (*a*), qui ait jamais été : son souvenir agréable charmera toûjours mon esprit. Il est vrai que cette beauté étoit

NOTES.

(*a*) La nature considere avec admiration la beauté d'un *fœtus* : elle oublie de lui donner une langue ; mais par réflexion elle transporte sa langue à ses yeux : quel galimatias ! Quelles images bisarres ! Kneller devoit-il être flaté des éloges outrés dont l'exorde de cette Epitre est rempli ?

muette, car la nature l'avoit si longtems considérée, qu'enchantée des perfections de son ouvrage, elle avoit oublié de lui donner une langue: mais elle avoit dit, en soûriant, cette femme n'en remportera pas moins le prix de la beauté, car j'ai transporté sa langue à ses yeux. Tels sont vos tableaux, ô Kneller: telle est votre habileté, que la nature semble obéir à vos ordres; elle vient à vous, elle coule de votre pinceau avec vos couleurs: elle est vivante; elle n'a besoin que de paroles pour exprimer ses pensées. Vos tableaux semblent au moins parler; nous croyons les entendre: ils nous font illusion au point que nous en imaginons plus que nous n'en voyons (*a*).

L'ombre n'est qu'une privation de la lumière: cependant, quand nous nous promenons, l'ombre s'élance devant nous; elle approche, elle se retire, elle s'éleve, elle tombe avec nous: quoiqu'elle ne soit rien, elle représente tout: ainsi vos portraits

NOTES.

(*a*) On l'avoit dit avant Dryden. *Plus intelligitur, quàm pingitur.*

représentent la vie même avec tant de fidélité, qu'en les comparant, on remarque qu'ils sont plus vivans qu'elle. Vos figures sont si parfaites, que les ames qui ont quitté leurs corps, viennent demander à entrer dans ces figures. Spectateur de ces chefs-d'œuvres, Promethée auroit abandonné la création de l'homme; il auroit refusé de donner une ame à l'argille; il auroit répandu son souffle sur votre noble ouvrage, ou plutôt, il auroit pensé qu'il y a assez de feu dans vos tableaux, sans y en ajouter.

Une main vulgaire peut tracer des portraits ressemblans; ce talent commun est la moindre partie de votre gloire; ce fut le foible essai des premiers principes de votre art; (a) le

NOTES.

(a) Tous les Ecrivains qui ont parlé de l'origine de la Peinture, conviennent que l'ombre lui a donné naissance, ainsi qu'à la Sculpture. Pline rapporte l'histoire d'une fille née à Sicyone, appellée Corinthia, qui voyant son amant endormi à la lumiere d'une lampe, & ayant apperçu en même tems l'ombre de son visage se retracer sur une muraille, y dessina les traits de son amant. Son pere Dibutade, ayant remarqué ces traits sur la muraille, y appliqua de l'argille, lui donna la forme de

charbon & la craie représenterent d'abord l'homme, peut-être même que l'ombre, tracée sur un mur, donna sa forme à cet original grossier, avant que l'esquisse fût dessinée, avant que le goût eût appris à choisir & à mêler les couleurs, & que des tablettes de cyprès eussent reçû l'empreinte d'une figure. Cet Art divin s'avança par degrés à la perfection ; à mesure que les hommes devinrent plus polis, la Peinture s'enrichit de nouvelles beautés ; l'adresse ajoûta l'attitude, l'ombre, la perspective. Les tableaux, fideles copies de la nature, commencerent à respirer : cependant, la perspective (*a*) étoit encore imparfaite, les distances n'étoient point justes,

NOTES.

cette figure dessinée, & en fit une statue : il est peu d'Arts que l'amour n'ait crées. *Non esset pictura, nisi quæ lineas modo extremas umbræ, quam corpora in sole fecissent, circumscriberet.* Quintil.

(*a*) Il faut avoüer avec Dryden que les modernes l'emportent beaucoup sur les anciens dans la perspective, quoiqu'elle ne leur fût pas inconnue : ils ne savoient pas dégrader aussi finement ni aussi naturellement que nos Peintres modernes.

tous les objets frappoient les yeux dans le même point de vûe, on ne connoissoit point encore les limites précises de l'art ni les degrés de lumiere; quand cette lumiére portoit ses rayons sur quelque surface, elle ne sçavoit point en sortir, elle brilloit avec trop d'éclat sur les objets les plus éloignés, elle ne s'affoiblissoit point peu à peu, elle ne diminuoit point insensiblement.

(*a*) Rome ne créa point cet art, el-

NOTES.

(*a*) Les Peintres Romains méritent peut-être moins de mépris : ils ont eû leur génie comme les Grecs. Raphaël, ses rivaux & ses éleves ont estimé, étudié, copié, les Tableaux de Rome & d'Italie, qui avoient échappé aux fureurs du tems; le siecle de Néron a inventé l'art de peindre sur la toile; les Peintres d'Auguste, de Néron, de Titus, d'Adrien, &c. de Constantin même, effaceroient peut-être les plus grands Peintres Anglois : je dis peut-être parce qu'on ne peut gueres décider jusqu'où a été le talent des anciens Romains pour la Peinture; la Noce Aldobrandine, qui est le morceau le plus entier qui en reste, & quelques autres fragmens, ne donnent pas une haute opinion de leurs Peintres : ils ignoroient la perspective & le clair obscur, deux parties essentielles à cet Art. Les Tableaux trouvés depuis peu dans les ruines d'*Herculane*, ne nous don-

le ne lui conserva qu'une vie foible & languissante, elle ne disputa que foiblement à la Grece la gloire de la Peinture. Les Goths, les Vandales, tous les enfans du Nord, ruinerent les monumens précieux : toutes les Muses furent également abandonnées ; (*a*) la rime fit dégenerer la poësie ; le

NOTES.

nent pas une grande idée de leur habileté : un connoisseur, qui les a vûs, m'a assûré que la seule antiquité les rend précieux, & qu'ils seroient à peine mis au rang des médiocres s'ils étoient modernes.

(*a*) Les Nations barbares apporterent à Rome, & dans les Gaules, leurs diverses Langues, qui, se mêlant à celle des Romains, la corrompirent. On perdit alors, & peut-être pour toûjours, la véritable harmonie des vers Latins : mais comme il faut des vers à toutes les Nations, on fut dans la nécessité de rimer. Cette nouvelle Musique, plus bruyante, & peut-être *plus naturelle*, que le rhytme des Grecs & des Latins, puisque toutes les Nations, excepté eux, l'ont aimée, étouffa la Musique foible & délicate qui résulte du mélange des longues & des breves. Autant la rime est peu agréable dans la Poësie Latine, autant elle plaît dans la Poësie Françoise, par la différence extrême qui se trouve entre les terminaisons des deux Langues : la premiere n'a aucun e muet ; la seconde en est remplie : celle-là a autant de breves & de longues que de sylla-

pinceau & la plume éprouverent le même sort, dans un Gouvernement uniquement occupé des armes. Des figures plates, sans relief, sans rondeur, qui dépareroient nos écrans, & aussi ridicules que les figures des Ambassadeurs de Bantam, que nous venons de voir dans nôtre isle, firent les plaisirs grossiers de ces Nations féroces & uniquement nées pour la guerre.

Les deux sœurs, la Poësie & la Peinture, étoient depuis long tems plongées dans un sommeil profond : enfin elles se réveillerent au siecle de Raphaël, en étendant leur bras & en ouvrant leurs yeux. Ce siécle donna la naissance aux écoles Romaine &

NOTES.

bes; celle-ci en a très-peu qui soient sensibles; la rime ne fut point funeste à la Poesie en général, puisqu'elle produisit la Poësie Françoise, Italienne, & Angloise : nos beaux vers François, les vers de Racine, de Boileau, de Voltaire, nous consolent de la perte des vers Grecs & Latins : appeller nos Poesies des *colifichets barbares*, comme l'Abbé Desfontaines, & quelques-uns de ses partisans, se sont exprimés faussement & ridiculement, n'est-ce point être *asinus ad Lyram*. Observations, Lettre L.

Lombarde : (*a*) celle-ci excelloit dans le coloris, celle-là dans le dessein : Raphaël eut la noblesse d'Homere, le Titien l'art de Virgile.

Le génie vous donne l'une & l'autre : vous joignez à la correction du dessein des attitudes naturelles & des couleurs vivantes ; vous saisissez toûjours la ressemblance la plus parfaite. Ainsi un Ecrivain habile orne des pensées justes d'un style sublime. Vous faites descendre insensiblement la lumiere dans l'ombre, vous ne les faites point contraster trop fortement l'une avec l'autre ; elles disputent agréablement, elles ne combattent point : la lumiére meurt & renaît par degrés ; chaque partie compose un

NOTES.

(*a*) Raphaël fut le pere de l'Ecole Romaine, le Titien de l'Ecole Vénitienne, & non de l'Ecole Lombarde : celle-ci a pour chefs principaux le Corrége & le Parmesan. Les Poëtes sont plus attentifs à faire de brillantes antitheses qu'à porter des jugemens exacts. Raphaël ne doit point être comparé à Homere, ni le Titien à Virgile : au contraire, Raphaël excelloit dans le dessein, le Titien dans le coloris ; ainsi le premier ressembloit plus à Virgile, & le second à Homere.

tout

tout parfait ; vos portraits pensent, & nous devinons leurs pensées.

Je vois, Shakespear, votre riche présent : je le supplie (*a*), avant que j'écrive, de m'inspirer : je contemple avec respect son visage majestueux, je suis même orgueilleux d'être au-dessous de lui, puisque je suis de sa céleste origine : son ame m'enflamme, tandis que j'écris vos louanges ; comme Teucer je combats sous Ajax. Shakespear vous exhorte, par ma voix, à la hardiesse & au courage ; il veut qu'avec une ame généreuse, vous méprisiez les petits esprits, & que vous égaliez les grands génies. En vain les critiques réuniront contre vous leurs efforts ; comme ils les ont réunis contre lui : ces efforts seront inutiles. Apprenez à les connoître : plus ils critiquent, plus ils sont (*b*) jaloux. Ils jettent après vous des cris qui sont perdus dans l'éloignement.

NOTES.

(*a*) *Littéralement.* Je lui demande avec respect sa bénédiction avant que j'écrive.

(*b*) La fausse critique est un hommage que l'envie rend au mérite.

multitude inquiete, dont la colere bruyante & vaine est semblable à celle (*a*) des femmes. Laissez-les gémir de leurs foibles talens, marchez tranquillement & considérez la carriere qui s'ouvre devant vous : ma Muse, toute affoiblie qu'elle est par l'âge, vous y suivra, pour détourner de vous les vents jaloux & les sombres vapeurs.

La Peinture & la Poësie sont sœurs, mais le même moment ne les a pas vû naître : on a chanté des hymnes dans l'heureuse terre d'Eden ; la Peinture, quoique la plus jeune, a saisi l'héritage de l'aînée (*b*). Apelle a trouvé un Alexandre, Raphaël s'est enrichi de l'or de Léon, Homere fut

NOTES.

(*a*) Dryden n'étoit pas plus galant que Pope.

(*b*) J'ai supprimé ces expressions ridicules : *Elle a saisi la premiere la bénédiction, comme la race de Jacob & celle-ci, tous les Pélerins viendront offrir des présens à vos Reliques.* C'est dégrader des termes consacrés par la Religion, que de les appliquer à des sujets au-dessous d'elle : placés où ils doivent être, ils sont respectables ; déplacés, ils sont burlesques.

couronné de lauriers stériles. Nous avons eu tous deux un protecteur dans Charles (*a*); mais ne retraçons point

NOTES.

(*a*) Il n'est point étonnant qu'un Peintre de Portrait s'enrichisse plus qu'un Poëte. Le premier occupe son art de nous, nous représente à nous-même, nous fait connoître par nos propres traits: le second intéresse moins directement l'amour-propre; ce sont souvent ses pensées, plûtôt que nos qualités véritables, qu'il écrit; c'est plûtôt pour sa gloire que pour la nôtre qu'il travaille, & presque toûjours ses éloges conviennent autant à d'autres qu'à nous-mêmes. Dryden fut panégyriste & satyrique outré. Kneller peignoit fidelement & flatoit. *Voyez M. Racine, sur la Poësie, ch. 12.*

La Poësie & la Peinture sont sœurs: elles naissent des mêmes principes; elles sont soûmises aux mêmes regles; elles produisent presque les mêmes effets; elles se prêtent les mêmes termes & les mêmes éloges: mais, quelque ressemblance qu'il y ait entre ces deux sœurs, elles ne sont pas la même chose. Il ne faut pas pousser le parallele trop loin, comme quelques Ecrivains l'ont fait; on ne doit prendre, comme Dryden, que les rapports généraux: des comparaisons trop détaillées sont souvent fausses; elles ont d'ailleurs un air de pédantisme, qui ne sied point quand on parle des beaux Arts. *Voyez les paralleles de la Poësie & de la Peinture de l'Abbé du Bos, & de M. Coypel.*

de si tristes images. Vous êtes riche de votre propre gloire, vous *devez à vous-même votre divinité*, une aimable vérité distingue votre pinceau, les beautés mêmes sortent de vos mains sans défauts, l'exacte ressemblance s'étend sur tous leurs traits ; mais la ressemblance parle dans vos chefs-d'œuvres : quoique la nature y soit fidélement exprimée, vous l'ennoblissez encore, tant vos portraits sont animés, tant vos figures sont brillantes & vigoureuses. La carnation d'une jeune beauté est moins vivante que celle que vous lui donnez ; vous peignez comme nous écrivons ; nous flattons toûjours, sur quelque sujet que nous travaillions ; mais nous ne sçaurions créer des graces autant que nous le souhaiterions.

Les Poëtes sont renfermés dans de plus étroites limites quand ils veulent parler leur langue naturelle : les Peintres étendent plus loin leur empire. Votre pinceau parle le langage de tous les pays : ami, tous les climats sont à vous ; vous ne relevez d'aucun Souverain ; vous n'avez à répondre à aucun Tribunal ; toutes les na-

tions vous combleront de leurs privi-léges dans tous les lieux que vous voudrez habiter : ce ne feront pas seulement sept villes, mais le monde entier qui s'empressera à vous recevoir parmi les citoyens. Quelque astre versa sur cette isle ses douces influences, quand vous y fûtes conduit : le génie qui nous protége, vous a amené parmi nous pour étendre notre renommée. Le ciel vous est partout également favorable ; votre main incomparable est indépendante de toutes les régions de la terre ; vous adoptez notre patrie, elle n'ose vous adopter ; Rome & Venise vous ont donné, dès vos tendres années, de grands exemples de leur Art admirable. Ces modeles que vous voyiez alors sans en connoître les beautés, animoient votre ame d'une généreuse émulation : vous les admiriez dans votre enfance, vous vous efforciez de les imiter dans la jeunesse ; vous les avez presque égalées dans l'âge mûr. Si vous n'avez pas atteint ce degré de perfection, auquel ils sont parvenus, ce n'est pas vous, c'est ce siecle qui manque de goût : votre gé-

nie & le mien ſont aſſervis à celui de nos contemporains (*a*). Nos Auteurs tracent quelques traits ingénieux, ils n'oſent produire des ouvrages ſublimes & divins : une chanſon, un Opéra ſans jugement, eſt auprès d'une Comédie excellente, ce qu'une Comédie eſt auprès de l'Enéide, ou ce qu'un ſimple portrait eſt vis-à-vis d'un tableau d'hiſtoire.

Mais nous qui donnons la vie, ne faut-il pas que nous vivions nous-mêmes ? Les Rois ne peuvent régner, ſi leurs ſujets ne contribuent à leur ſubſiſtance : *c'eſt à ceux qui payent les impôts à donner des loix*; ainſi vous

NOTES.

(*a*) Dryden a dédaigné de parler des grands Peintres que la France a produits depuis un ſiécle; mais le ſavant & le judicieux Dufreſnoy, l'élégant & l'aimable Marſy, ſuppléeront à la réticence injuſte de nos voiſins; nous avons des Peintres qui méritent des loüanges, & des Poëtes qui ſavent en donner.

Nos Artiſtes ne ſont preſque pas en faute : c'eſt le goût du ſiecle & la mode qui les ſubjugue. Qu'on leur demande comme à Pouſſin, à le Brun, &c. de grands ſujets, *leur génie s'élevera, s'étendra, ſe manifeſtera, & nous verrons encore des miracles*, Novembre 1751.

êtes quelquefois contraint de peindre un fou ; mais sa folie diminue dans l'attitude que vous lui donnez : l'imbécile a l'air de penser ; comment les sots & les méchans ont-ils assez de vanité pour souhaiter que leurs viles figures puissent durer ? comment la postérité, malgré leurs efforts, pourra-t-elle se souvenir d'un libelle & d'une mauvaise plaisanterie ?

Lorsque le tems, instruit par les années, viendra le pinceau à la main (*a*) retoucher vos ouvrages, fondre vos couleurs, adoucir vos teintes, leur prêter de nouvelles graces, que lui seul peut donner, & ajoûter plus de beautés qu'il n'en peut ôter ; nos descendans reconnoîtront dans vos Tableaux nos trois unités de tems, de lieu, & d'action ; ils admireront l'ordonnance & la variété des parties qui en composent le tout. Vos héros paroîtront alors dans toute leur grandeur, placés dans leur

NOTES.

(*a*) Les Peintres savent que, plus les couleurs sont bonnes, plus elles se perfectionnent en vieillissant.

plus beau jour ; ils feront fuir par des dégradations heureuſes les perſonnages ſubalternes qui ne doivent occuper que le lointain : toutes les figures du Tableau ſe réuniront dans la même action ; elles tendent toutes au deſſein principal. L'art des mortels ne peut rien de plus ; c'eſt aux tems à faire le reſte.

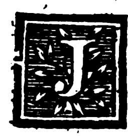




EPITRE DE CONGREVE,

AU MÊME,

*Sur le Portrait de Madame ***.*



E vous cede, ô Kneller: votre génie eſt ſupérieur au mien; votre pinceau triomphe de la plume d'un Poëte. Si ma muſe vaincue oſe haſarder ces vers, elle ne prétend point être votre rivale, elle n'aſpire qu'à la gloire de vous loüer.

J'ai ſouvent eſſayé de tracer l'image d'une belle que j'ai aimée : ſoins ſuperflus! ma poëſie fut toûjours ſans ſuccès; je n'ai montré que la grandeur de mon amour, je n'ai point peint la beauté de celle qui en étoit

l'objet. Votre main sûre & fidele a offert à mes yeux, avec un art infini, ses graces, qui ont fait une impression profonde sur mon cœur : cette brillante image existe & vit, tant votre pinceau répand la chaleur & la vie sur vos tableaux ; ses traits hardis ne sont point bornés à la figure, ils pénétrent jusqu'à l'ame, ils peignent l'esprit. Que les portraits des autres conservent une foible ressemblance ! ils ont été tirés au hasard, ils sont devinés par conjecture : les vôtres ne nous laissent aucun doute, nous connoissons d'abord ceux que vous avez tirés, ils semblent aussi nous connoître. Artiste sublime, que vos talens sont admirables ! vous pouvez tout ce que vous voulez : la nature & l'art disputent dans vos ouvrages, non pour l'emporter l'un sur l'autre ; mais pour s'embellir mutuellement. Ce que votre imagination a conçû avec feu, votre main ingénieuse sait le tempérer & le finir. Comme dans vos portraits la lumiere forme un heureux accord avec l'ombre, comme l'une fait sortir l'autre : ainsi le jugement & le génie se réünissent en vous & pro-

duissent une harmonie parfaite (*a*).

La postérité vous rendra justice, mon cher ami, elle donnera à vos talens un éclat qui n'excitera plus l'envie. La gloire qui est dûe (*b*) au mérite est mise en réserve; on n'en paye le tribut à celui qui en est digne, que quand il n'en peut plus joüir : cependant vous avez obtenu la meilleure partie de cette gloire, vous avez reçû peu d'éloges, mais qu'ils sont choisis ! qu'ils sont flatteurs ! celui qui pouvoit le mieux juger de vos talens & les mieux loüer, vous a élevé dans ses vers immortels ; c'est Dryden même qui a rendu votre nom éternel. Connoissez tout le prix de votre gloire, & qu'elle vous suffise. Je marche à pas tremblans dans la route qu'il m'a tracée; je demande des applaudissemens, par ce que je

NOTES.

(*a*) Cette Epître renferme en peu de mots tous les complimens qu'on peut faire à un Peintre, sur ses talens.

(*b*) On a dit souvent que les grands hommes ne joüissent de leur gloire qu'après leur mort : *extinctus amabitur idem*.

vous en donne ; je me loue moi-même en vous loüant : ce n'est pas être sans vertu, que d'en faire l'éloge ; Après les belles actions, que notre gloire est intéressée à loüer, nous devons encore des loüanges à ceux qui en méritent (*a*).

NOTES.

(*a*) Les réflexions morales qui terminent cette Epître, sont ingénieuses ; mais elles ne sont pas neuves. La Rochefoucaut a dit, *que c'est en quelque sorte se donner part aux belles actions que de les loüer.* Pourquoi n'aime-t-on pas plus à loüer qu'à critiquer.





EPITRE D'ADISSON,

AU MÊME,

Sur son Portrait du Roi George I. (a)



NELLER, nous regardons en silence, & avec étonnement, le Monarque de l'Angleterre. Vous avez représenté, avec toute la force de l'ombre & de la lumiere, sa figure divine : votre main savante a répandu l'illusion sur elle, & nous sommes saisis du même respect, en le voyant, que si nous le contemplions sur son Trône. Votre art enchanteur a mis au

NOTES.

(*a*) Cette piece a été faite en 1716. quelque tems après le couronnement du Roi.

jour tous les secrets de son ame ; son mérite voilé par la modestie, sa probité, sa douceur, ses tendres inquiétudes pour ses amis, son mépris héroïque pour ses ennemis : chaque coup de pinceau fait briller une vertu sublime, & nous lisons dans tous les traits de son auguste visage le bonheur de l'Angleterre.

Que ne puis-je bientôt *saluer* l'heureux jour où la nation ravie joüira du spectacle de son Roi ! Lorsqu'il ira porter ses ordres dans les provinces, tous les coeurs se soumettront à lui ; toutes les contrées retentiront des cris de joie que sa présence aimable excitera ; ses sujets n'auront qu'à le considérer pour lui être fideles.

Son image sera gravée sur les médailles, autour desquelles seront tracés ses titres, qui les embelliront : imprimée sur les monnoies d'Angleterre, quelque riche que soit leur valeur, elle en augmentera le prix ; elle durera éternellement ; elle circulera avec l'or, elle en sera l'ornement le plus précieux. Depuis le jour que le soleil ouvrit pour la premiere fois sa carriere, il s'est plû à épurer les mines du Pérou & à rafiner ce métal

pour le rendre digne de recevoir l'empreinte de cette auguste image : & vous, Kneller, vous qui êtes le premier dans votre art, vous avez eu longtems la noble ambition de le disputer à la nature, en donnant la vie à la toile. Recherché par nos Monarques, votre pinceau a travaillé longtems sur l'hermine : vous avez représenté, depuis un demi siecle, nos Monarques avec leurs vêtemens Royaux.

(*a*) Vous avez peint le front ba-

NOTES.

(*a*) Charles II. étoit réellement basané ; lorsqu'il traversoit un jour la Tamise, & qu'il disoit des injures aux Bateliers, pour avoir le plaisir de leur en entendre dire, comme cela arrive quelquefois aux Seigneurs d'Angleterre, qui sont plus familiers que les nôtres ; un des Bateliers l'appella Ramoneur. Il ne ressembloit pas mal au Dieu Pan, par sa peau noire, & son inclination extraordinaire pour les femmes. Il devoit aimer les chênes ; un de ces arbres, où il s'étoit retiré après la malheureuse journée de Worcester, lui sauva la vie : mais je n'ai vû nulle part que le Dieu Pan ait préféré le chêne aux autres arbres ; on le peignoit avec une couronne de pin sur la tête. Jacques II. qui perdit les trois Royaumes d'Angleterre, d'Ecosse, & d'Irlande, est assez bien comparé avec Saturne, qui regrettoit l'Empire du Ciel, de la Mer, & des Enfers. On fait

sané de Charles, l'air triste & abba-

NOTES.

beaucoup d'honneur à Guillaume III. de l'égaler au Dieu Mars. Il est vrai qu'il gagna une Bataille en Irlande : mais il fut toûjours battu par le Maréchal de Luxembourg. Marie II. femme de Guillaume III. est digne d'être jointe à Minerve ; elle savoit l'Histoire ; elle n'ignoroit pas la Théologie ; elle s'occupoit continuellement à des ouvrages de broderie, & elle n'eut point d'enfans. Thétis, épouse de Pelée, qui n'étoit qu'un mortel, perdit Achille à la fleur de son âge. La Reine Anne, femme du Prince de Danemark, qui ne fut jamais couronné, vit mourir son fils, qui n'avoit que treize ans. George I. venoit de battre le fils du Roi Jacques à Preston, en Ecosse : c'est pour cette victoire que le Poëte l'éleve au rang de Jupiter, & au-dessus de ses prédécesseurs. Au reste, ces travaux de Phidias ne sont qu'une fiction : on ne connoît de lui qu'une Statue de Vénus, une de Minerve, qui avoit cinq coudées de hauteur, & qui étoit placée en un lieu fort élevé dans son Temple à Athenes ; & une autre de Jupiter Olympien, qui fût une des sept merveilles du monde.

Jamais Boileau, jamais Quinaut même, n'ont prodigué de pareils éloges à Louis *le Grand*. George I. étoit sans doute estimable : mais il n'étoit pas autant au-dessus de ses prédécesseurs, que Jupiter étoit au-dessus des autres Dieux. Il est vrai que, quand Adisson écrivit cette Epître, George étoit le *Roi régnant*, & un Roi régnant est toûjours pour un Poëte de la Cour le plus grand Monarque de l'Univers. Si Adisson eût vêcu du tems de George II. que seroit devenu George I.

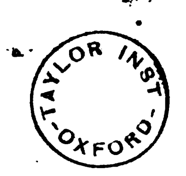
tu de ſon frere ; vous avez joint les triomphes de Naſſau aux graces de Marie ; vous avez offert à nos yeux cette grande Reine, lorſqu'elle envoyoit ſes armées victorieuſes chez les nations voiſines, avant les diſgraces de Marlborough ſon héros. Puiſſe le ciel vous conſerver longtems pour la gloire de votre art ! mais que Brunſwich ſoit le dernier des Rois dont vous tracerez l'image ! qu'il ſoit le dernier & le plus heureux des Monarques que vous peindrez & que je chanterai.

Ainſi le ſage & le ſublime Phidias exerça ſon génie ſur pluſieurs Divinités, avant que de toucher à la ſtatue de Jupiter : il apprit aux rochers à prendre les airs & les graces des Dieux, juſqu'à ce qu'il fît voir à la Grece aſſemblée & étonnée, toutes ces Divinités réünies.

Là parut avec ſon chêne touffu le Dieu Pan, qui pourſuivoit les belles avec tant d'ardeur. On vit après lui le vieux Saturne qui levoit les yeux vers le ciel & qui voyoit avec chagrin les trois empires qu'il avoit quittés. Le puiſſant Mars, ſi fameux à la guerre, portoit d'un air terrible un bouclier

de diamans. Près de lui s'élevoit la grande statue de Minerve, cette Déesse qui ne laissa après elle aucune postérité : elle travailloit à des ouvrages de fil & de soie, & elle brodoit sur la toile. Thétis, Reine de l'Océan, épouse d'un mortel, appuyée sur une urne funebre, pleuroit un fils que les Dieux lui avoient enlevé, lorsqu'il étoit encore jeune. Enfin Jupiter portoit le tonnerre, dont il foudroyoit la race des Titans, peuple rebelle, qui élevant montagne sur montagne, & formant des ligues impies, osoit menacer son Roi.

La Sculpture ne pouvoit aller plus loin. Quel est celui qui, après avoir produit ce chef-d'œuvre, voudroit encore montrer son génie ? oseroit-il espérer une nouvelle gloire, ou hasarder celle qu'il auroit acquise, s'il avoit fait le portrait de George & la statue de Jupiter ?





AVERTISSEMENT,

Sur la Piece suivante.

L'ESPRIT & le goût de Dryden, la galanterie & la petitesse de Congreve, la noblesse & l'élévation d'Adisson, brillent dans leurs Poëmes sur la Peinture. Pope réunit ces différens tons dans l'Epître, qu'il a écrite sur le même sujet: il adresse aussi sa piece à un grand Peintre, plus connu cependant en Angleterre qu'ailleurs. Il prie Jervas, c'est le nom de ce Peintre, de suspendre ses travaux pour lire le Poëme de Dufrénoi, traduit par Dryden. Lisez ces vers, dit-il, dans lesquels l'art précis du premier conspire avec le feu naturel du second. Il souhaite que

ſa gloire & celle de Jervas ſoient auſſi unies que celle de Dufrénoi & de Dryden; il ſe rappelle les plaiſirs purs & nobles que leurs talens pour la Poëſie & la Peinture leur ont fait tant de fois goûter. Son imagination vive le transporte tout d'un coup ſur les Alpes, d'où il conſidere avec ſon ami l'empire des Arts, les cendres de Virgile, l'urne de Raphaël, & les chefs-d'œuvres de ce même Raphaël, du Guide, du Carrache, du Corrége, de Veroneſe, & du Titien, qu'il caractériſe avec juſteſſe. Il donne enſuite une haute idée de Dufrénoi: il fait l'éloge des portraits de Jervas, de la Ducheſſe de Bridge-Water, que Jervas a embellie des charmes de ſon pinceau. Au ſeul nom de cette Ducheſſe, qui venoit de mourir, le Poëte s'émeut, s'attendrit, verſe des larmes: il fait une comparaiſon ingénieuſe

de cette Ducheſſe, de la fille du Duc de Marlborough, de My-lady Worſley, de Mademoiſelle Blount, avec leurs Portraits. Il ſouhaite que leurs graces durent autant que celles du pinceau qui les repréſente : mais tandis qu'il eſpere que les beautés que Jervas a peintes ſeront éternelles, comme l'Helene de Zeuxis ; il ſe flate que les Héroïnes qu'il a chantées lui-même ſeront immortelles comme celle que le Duc de Grandville a célébrée. Il termine tout d'un coup ſon Epître par une réflexion philoſophique, mais lugubre : Que *nous prétendons tirer peu de choſes du tombeau, dit-il : vous ne pouvez conſerver qu'une figure, & moi qu'un nom.* Cette réflexion morale ne ſeroit peut-être pas venue à un François, dans un pareil ſujet. L'Abbé de Chaulieu egaie ordinairement ſes moralités de quelques galanteries :

Pope attriste toûjours ses galanteries de moralités. Voilà l'exposition abrégée de ce Poëme : il me reste à y ajoûter quelques anecdotes, pour y répandre un plus grand jour.

La Peinture fut, après la Poësie, un des plus agréables amusemens & des plus grands plaisirs de M. Pope; il eut dès l'enfance des Maîtres qui lui en donnerent les premieres leçons : mais, ayant lié une amitié intime avec Jervas, il acquit assez de connoissance dans cet art, pour apprendre combien il étoit encore éloigné de la perfection, comme il le dit très-plaisamment à M. Gay dans une Lettre, qu'il lui écrivit le 23. Août 1713.

» J'ai été près d'une semaine à » Londres, où je demeurerai en- » core quelque tems, jusqu'à ce » que je devienne, par les soins » de M. Jervas, *elegans formarum*

» *Spectator*. Je commence à dé-
» couvrir des beautés, que je n'a-
» vois point encore apperçues:
» un coin d'oeil singulier, la for-
» me particuliere d'un nez ou d'u-
» ne oreille, le plus léger acci-
» dent d'ombre, de lumiere, qui
» tombe un peu sensiblement sur
» un visage, ont des charmes qui
» m'occupent par tout. Vous pou-
» vez juger de ma peine, quand
» je découvre tous les jours de
» nouvelles beautés dans les ou-
» vrages des autres, & de nou-
» veaux défauts dans les miens,
» dont je commence à ne faire
» plus de cas. Je me suis déja dé-
» fait de trois portraits du Docteur
» Swift, dont j'étois assez vain; de
» ceux de Madame de Bridge-
» Water; de ceux de la Duchesse
» de Montaigu; d'une demi-
» douzaine de Comtes, & d'un
» Chevalier de la Jarretiere. J'a-
» vois outre cela cruoifié une fe-

» conde fois un Christ, & fait la
» Vierge aussi vieille que Sainte
» Anne sa mere. J'avois même osé
» imiter S. Luc; on dit qu'un An-
» ge vint un jour chez lui, &
» qu'il y finit un de ses tableaux:
» vous jureriez que le Diable a
» mis la derniere main au mien,
» tant il est sale & barbouillé. Ce
» qui me console, c'est que je n'ai
» point péché contre les Com-
» mandemens de Dieu: mes ima-
» ges ne ressemblent à aucune
» chose qui soit dans le Ciel, sur
» la Terre, & au-dessous: il n'y
» a point à craindre que personne
» leur rende aucun culte, à moins
» que ce ne soit quelques In-
» diens, qui veulent que nous
» adorions leurs Pagodes, ou leurs
» Idoles, précisément à cause de
» leur laideur «. Pope reconnoît,
de fort bonne grace, la médiocri-
té de ses talens en Peinture: en
seroit-il convenu d'aussi bonne
foi,

foi, s'il n'en eût point eû d'autres ?

L'amitié de Pope & de Jervas dura jusqu'à la mort : tandis que celui-ci passoit quelque tems en Irlande, dans la maison de Swift, Pope demeuroit à Londres dans celle de Jervas, où éclairé par les chefs-d'œuvres, dont cette maison étoit remplie, il se délassoit de la traduction d'Homere, en maniant quelquefois le pinceau. Son esprit, épuisé sur un sujet, se ranimoit sur un autre : ainsi un champ, ayant consumé ses sucs à produire des plantes d'une même espece, en retrouve de nouveaux, pour produire d'autres plantes d'une espece différente. Pope étoit assez Peintre, pour s'entretenir avec Jervas de la Peinture ; Jervas, assez homme de Lettres, pour s'en instruire avec Pope. Ces deux Artistes, occupés de deux Arts semblables,

avoient souvent devant les yeux les mêmes objets, l'un pour les décrire, l'autre pour les peindre; heureuse société que forment les Arts! Si les autres liaisons ne peuvent être aimables sans l'estime, que celle-ci doit l'être, puisque l'estime en est l'ame! Ils faisoient un commerce charmant de leurs essais, sur lesquels ils exerçoient mutuellement leur goût & leur critique: ils se prêtoient des secours réciproques, qu'ils puisoient, soit dans leurs lumieres, soit dans les ouvrages des autres Artistes. L'Epître, dont nous parlons ici, est un des fruits de ce commerce aimable: Pope la joignit à la Traduction de Dufrénoi.

Charles Alphonse Dufrénoi naquit à Paris en 1611. il fut Poëte & Peintre: deux Arts qui sont freres ou sœurs, comme s'expriment les Anglois, *Sister-arts*, & qui ont, si nous osons parler ain-

si, pour pere & pour mere, le même génie & la même imagination. Dufrénoi voyagea à Rome, où il se perfectionna dans la Peinture: à mesure qu'il y faisoit des progrès, il mettoit en vers les réflexions que son art lui inspiroit, & il composa un Poëme qui lui coûta vingt années. M. Pope le compare à un petit diamant, habilement taillé & extrèmement poli: cependant ce Poëme est plus savant qu'élégant, & plus judicieux que poëtique; l'éloge de Pope conviendroit peut-être mieux au Poëme aimable de M. Marsy. Comme le Théâtre nous enleve presque tous nos Poëtes François, nous avons peu de Poëmes François qu'on puisse citer sur les Arts, si on en excepte un morceau de Moliere sur le Dôme du Val-de-Grace, où la secheresse des préceptes n'est pas assez rachetée par les graces de la versification.

Jervas étoit digne de recevoir de Pope cette ingénieuse Epître, non-seulement par sa tendre amitié pour Pope, mais par son esprit orné & philosophique. Bien différent de ces Peintres ignorans, qui ne connoissent que le méchanisme de leur Art, il avoit étudié les Poëtes, & surtout les Ecrivains, qui apprennent à connoître le cœur de l'homme & les différentes passions : aussi distinguoit-on dans ses Portraits la main d'un Peintre Philosophe ; ils avoient une expression, un air vivant, une attitude décidée, qui marquoit un caractere ; on sentoit, en les voyant, que le Peintre avoit eu devant les yeux un objet réel. Il peignoit une bouche qui parloit, un visage qui marquoit du sentiment, des yeux qui pensoient : ses Portraits n'étoient point d'imagination ; ils étoient véritablement d'après nature ; en un mot, il étoit

en Portrait ce que le Brun est en Histoire. Aussi Pope, qui connoissoit le génie de Jervas, lui avoit-il conseillé d'être Peintre d'Histoire : » vous excellez, à la » vérité, lui disoit-il, dans un Art » qui enrichira les Peintres tant » que les hommes auront de l'a» mour-propre, & seront admira» teurs de leur figure : vous avez » assez travaillé pour les particu» liers, faites quelque chose pour » le public ». En effet, un Peintre de Portrait ne peut presque acquérir d'autre gloire que celle d'avoir saisi la ressemblance de la personne qu'il peint ; si cette personne est inconnue, que devient le mérite du Peintre ?

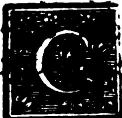


EPITRE DE POPE,

ECRITE EN 1717.

A MONSIEUR JERVAS, PEINTRE.

En lui envoyant la Traduction du Poëme de DUFRENOI *par* DRYDEN.



CHER ami, ces vers sont pour vous, ne les refusez point : la muse qui vous les adresse n'est ni ingrate ni intéressée. Soit que votre main trace un dessein hardi, où la vie respire à chaque trait ; soit qu'elle forme, par un mêlange ingénieux, une masse de couleurs des plus belles teintes, & qu'elle tire d'un cannevas des figures ressemblantes, lisez ces vers, dans

lesquels l'art précis de Dufrénoi conspire avec le feu & le naturel de Dryden ; lisez-les, & souhaitez que nos destinées & notre gloire, nos études & nos noms, soient, comme les leurs, joints & confondus ensemble ; que nous brillions, comme eux, aux yeux de la postérité la plus reculée ; que vous ayez la correction & l'habileté de l'un, que j'aie l'enthousiasme & la régularité de l'autre.

Pleins tous deux d'une passion vive pour deux Arts qui sont freres, nos goûts se sont réunis, nos flammes se sont mêlées ensemble, nos couleurs se sont confondues, comme des couleurs amies ; une force plus vive & une lumiere plus éclatante est sortie de cette union intime : nous avons passé d'heureux jours dans des travaux charmans ; quelques longs qu'ils fussent pendant l'été, ils couloient sans nous faire appercevoir leur rapidité. Avec quel plaisir nous nous montrions nos essais, qui se perfectionnoient lentement ! Les images qu'un art produisoit étoient retracées par l'autre ; nous les examinions sans cesse. Eclairés par l'amitié, nous trouvions toûjours quelques beautés à

louer, quelques défauts à blâmer.

Dans quelle scene charmante notre imagination s'égaroit! Cette éclatante variété de gloire dont brilloit Rome, s'offroit à nos pensées. Mais quoi! je me sens transporté avec vous au sommet des Alpes, d'où je considere les belles contrées de l'Italie: je pleure avec vous sur le tombeau de Raphaël, où je m'abandonne aux songes sublimes que m'inspire l'urne de Virgile; je me repose avec vous sur la terre qui contient ses cendres; ou j'entre avec vous dans les ruines dangereuses de quelque ancien temple; mon imagination me représente des édifices qui ne sont plus; je me bâtis une nouvelle Rome. Ici je considere ces marbres avec attention, ils fixent mes yeux: là nous soupirons pour un morceau de fresque que le tems a presque effacé; nous comparons, sans nous lasser, chaque chef-d'œuvre, (*a*) les graces de Raphaël,

NOTES.

(*a*) Dryden donne à Raphaël la noblesse; Pope la grace: il a réellement réuni ces deux mérites. Raphaël Sansy naquit à Urbin en 1483; c'est le plus grand Peintre de l'Italie

avec

avec les airs de tête du guide (*a*)

NOTES.

pour le vrai goût, l'élégance & la correction du dessein; Polydore Virgile, son compatriote, l'appelle Saint; d'autres disent que Léon X. lui auroit donné le Chapeau de Cardinal, si ses galanteries trop fréquentes ne lui eussent abrégé les jours.

(*a*) Le Guide naquit à Bologne en 1571. Pope vante son *air Guido's air*, que j'ai traduit par ces *airs de tête*. En effet, rien n'est plus beau ni plus touchant que ces têtes, & la modestie ravissante qu'il peignoit dans les yeux d'une jeune beauté: le Guide étoit le Peintre des graces.

Annibal Carache naquit aussi à Bologne, si féconde en hommes illustres, en 1660. car je ne crois pas que Pope ait voulu parler de son frere Augustin, ni de son cousin Louis Carache, qui n'ont point eu sa réputation. La force est réellement le caractere de sa Peinture: de Piles dit qu'il est fier & singulier dans ses pensées, profond dans ses desseins, vif dans ses expressions, ferme dans l'éxécution.

Antoine Corrége, né à Corrége, dans le Modénois, en 1412. vécut & mourut pauvre; il vit un des Tableaux de Raphaël, & il dit, je suis Peintre aussi. Ce que Pope appelle de *plus douces lignes, ou de plus doux traits*, c'est le don qu'il avoit de toucher les cœurs dans les Tableaux de femmes & d'enfans, par la délicatesse de ses couleurs, la finesse de ses expressions, & par ses airs de tête.

Paul Véronese naquit à Vérone en 1537. il étoit libre & hardi, comme le dit M. Pope: il

que vous aimez ; la force du Carache avec la douceur du Corrége, la touche hardie de Véroneze avec le feu divin du Titien.

Que cet ouvrage, chef-d'œuvre célebre de 20. années, est fini! que ce diamant, tout petit qu'il est, paroît poli! Cependant, comment ces préceptes ne tracent-ils que foiblement les vivantes images que se forme l'ame d'un grand Peintre? c'est de cette ame, c'est de cette source féconde que coulent les

NOTES.

n'avoit que du génie & du beau naturel : il ne connoissoit ni l'antique, ni le clair obscur, ni la correction du dessein, ni la finesse des expressions ; mais son éxécution est ferme, son pinceau léger, ses ordonnances grandes & magnifiques : il joint l'esprit aux graces ; les Noces de Cana sont son chef-d'œuvre.

Le Titien fut le maître de Véronese ; il naquit dans le Frioul en 1477. il ne mérite la chaleur divine, que Pope lui attribue, que par la beauté & la perfection de son coloris : mais il n'a pas un grand feu dans l'ordonnance. Il imite très-bien la nature : cependant il ne trace pas vivement sur les figures les passions de l'ame. Au reste, je déclare que je dois bien moins les jugemens que je porte sur ces grands Peintres à mes connoissances, qui sont très-bornées, qu'à celles des Auteurs & des Artistes que j'ai consultés.

brillantes idées qui frappent dans une esquisse, ou qui brillent dans un tableau : de-là naît cette beauté qui ranime toutes ses graces, & qui joint la douceur d'un Ange à la vivacité des yeux de Bridge-Water.

O Muse, faites éclater à ce nom vos douleurs ; faites couler ces larmes éternelles qui *embaument les morts :* appellez auprès de son tombeau tout ce qui peut exciter les desirs & les attraits les plus parfaits, animés des feux les plus purs. Faites-la paroître sous toutes les formes qui nous enchantent & qui nous consolent dans les peines de la vie, comme une sœur, une fille, une amie, une femme tendre & aimable ; qu'elle rassemble tout ce que le monde adore : & vous, mortels, considérez ce marbre & n'ayez point de vanité.

Cependant ses charmes enchanteront toûjours dans cette peinture vivante : la modeste rougeur qui éclate sur ses joues, enflammera la postérité ; la beauté, cette fleur si fragile, qui craint toutes les saisons, brillera dans les siecles les plus reculés, sous l'éclat de vos couleurs, ô grand Peintre. Ainsi la fille de Marlborough sur-

prendra encore d'autres cœurs, d'autres beautés seront jalouses des yeux de Worsley; la figure de l'aimable Blount durera éternellement, avec son sourire enchanteur; le teint vif de la charmante Belinde conservera pour jamais son éclat. Puissent ces beautés briller aussi longtems que vos tableaux! qu'elles soient libres sans contrainte, & cependant sans défauts, comme votre touche! puissent-elles chaque année montrer des graces nouvelles, comme vos chefs-d'œuvre, être douces sans foiblesse, plaire sans éblouïr, se soûmettre aux regles qui les conduisent sans les asservir, & devoir leur perfection plutôt aux dons de la nature qu'à des soins pénibles!

Les arts sont parens; ils tendent également à leur gloire mutuelle; les uns trempent le pinceau, les autres touchent la lyre: cependant si les graces placent toutes vos figures, si elles versent leur souffle divin sur leurs traits, si en même tems les Muses font marcher mes vers avec une harmonie aussi puissante que leurs charmes, aussi aimable que leur génie, votre Bridge-Water sera la rivale de

l'Hélene de Zeuxis (*a*), & mes héroïnes

NOTES.

(*a*) Jervas peignit un jour une femme de qualité, qui ne croyant pas que son portrait fût aussi beau qu'elle, le lui renvoya. Jervas en fit un autre, qui représentoit une femme charmante, & qu'elle reçut avec le plus grand plaisir. Il est vrai, qu'excepté la couleur des cheveux, & très-peu de choses qu'il avoit conservées du premier portrait, Jervas n'avoit rien mis dans le second qui eût quelque rapport avec la figure de cette femme : il en avoit pris les principaux traits des portraits de la Duchesse de Bridge-Water, & de la fille du Duc de Marlborough, qui étoient extrèmement belles. Quand cette femme fut morte, son mari, qui vouloit avoir sa figure véritable, demanda le premier portrait à Jervas, & ajoûta dix guinées à la somme que sa femme lui avoit donnée d'avance pour ce premier Tableau.

Que plusieurs grands génies travaillent sur le même sujet, ils rempliront tous à peu près également le même cercle : ceux qui le franchissent s'égarent. Voici un Poëte François, qui, sans avoir lû aucun de ces Poëtes Anglois, a écrit comme eux à un célebre Peintre de Portrait : il s'est rencontré avec eux sur les mêmes idées, sans donner dans aucun écart. C'est un coursier vif, mais sage, qui fournit sa carriere avec la force & la légereté des autres coursiers, mais qui, maître de son feu, s'arrête précisément au but. Je souhaiterois que nos grands Poëtes écrivissent ainsi sur des sujets traités par les Anglois ; ils nous feroient voir d'un coup d'œil les différences du génie An-

seront chantées, jusqu'à ce que celle

NOTES.

glois d'avec le nôtre; des lettres italiques indiqueront les pensées du Poëte François, qui ont quelque rapport avec celles des Poëtes Anglois.

A M. AVED, *de l'Académie de Peinture.*

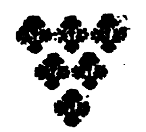
Peindre des traits, copier un visage,
C'est un secret que peut donner l'usage,
C'est un secret qui devient si commun,
Que grace au Ciel il cesse d'en être un:
Est-il au monde Etat, Province, Ville,
Où l'on n'ait pas cette adresse futile,
Qui, didactique, & froide en ses transports,
Croit peindre l'homme en peignant ses dehors?
Mais de savoir, décrire sur la toile,
Le cœur humain, son penchant, *son étoile*, ...
Faire que l'ame à travers des prunelles,
Pousse au-dehors des vives étincelles;
Savoir enfin *donner à la couleur,*
Le mouvement, le souffle, la chaleur,
Et par l'effet de cet adroit systême,
Mettre en suspens la nature elle-même; *

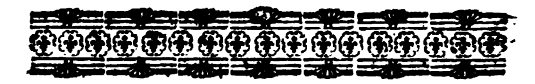
* Dryden a eû cette même idée, qu'il a poussée trop loin: notre Poëte François n'en dit pas tant, mais il n'en fait pas moins entendre. Ce n'est pas que je trouve cette piece sans défauts: elle en a beaucoup, les douze derniers vers sont traînans, & roulent presque tous sur la même idée. Comment encore le pinceau peut-il peindre notre Etoile?

de Grandville ne le soit plus. Mais hélas ! que prétendons-nous tirer du tombeau ? vous ne pouvez conserver qu'une figure & moi qu'un nom.

NOTES.

C'est un secret assez rare partout,
Dont la recette est un présent du goût :
Oüi cher Aved, &c.
Ceux que ta main, consacre, immortalise ;
Seront toûjours revûs avec surprise . . . .
Et vous beautés, dont l'aimable prunelle,
Malgré vos soins court après la vieillesse,
Par ce pinceau, l'inconstance des tems,
Respectera vos charmes éclatans :
Sur votre bouche il fixera les graces,
Et sans jamais abandonner vos traces ;
Le tendre amour, en dépit de la mort,
De vos attraits éternisant le sort,
Leur produira dans le cours de chaque âge ;
De tous les cœurs la tendresse & l'hommage.





AVERTISSEMENT,

Sur l'Epître suivante.

UNE Epître, qui traite des Médailles, doit suivre celle qui traite des Tableaux. M. Adisson ayant dessein de publier son Traité sur l'utilité des Médailles, M. Pope, qui l'estimoit alors sincerement, lui adressa cette Epître sur ce sujet: elle fut imprimée en 1720. avec les Œuvres d'Adisson; on la trouve dans celles de Pope avec quelques additions.

Pope loue Adisson sur son Traité: il souhaite que le goût des Médailles renaisse bientôt en Angleterre, pour perpétuer la mémoire de ses Héros & des Royaumes entiers qu'elle a vaincus.

Ceux qui n'auront point vû sur la Carte ces Royaumes subjugués, seront apparemment charmés de les retrouver dans les médailles Angloises.

Adisson a divisé son Traité en trois Dialogues : ils ne cedent point en politesse, en saillies, en érudition, aux aimables entretiens d'Ariste & d'Eugene. Adisson semble avoir pris les graces & le Pere Bouhours pour modele. Cynthio, Eugene, Philandre, sont les trois interlocuteurs de ces Dialogues : chaque interlocuteur a son caractere précis, qui ne se dément point. Cynthio est versé dans la connoissance des médailles : mais le fruit qu'il en a tiré est d'en faire peu de cas. Eugene, qui les a aussi étudiées, est indécis sur leur mérite : Philandre, qui les possede plus parfaitement qu'eux, en connoît tout le prix & la juste valeur. Cynthio,

naturellement railleur, prend les médailles & les Médaillistes du côté ridicule. Eugène, d'un caractere doux & complaisant, semble n'avoir point d'opinion à lui : il est, tour à tour, de l'avis de Cynthio & de Phylandre : celui-ci, qui a autant de fermeté dans l'esprit, que de justesse dans le jugement, oppose de sages réflexions aux railleries de Cynthio, & leur prouve à tous deux l'utilité des médailles. Elles nous font connoître, dit-il, la figure des hommes & des femmes célebres qui nous intéressent : elles nous apprennent quels furent les habillemens, les modes, les usages des anciens ; elles instruisent les Peintres, les Statuaires, les Architectes, tous les Savans. Et, ce qui est le sujet principal des deux derniers Dialogues, il fait voir que les descriptions que les Poëtes ont faites des Dieux, des

Déeſſes, des vertus, des vices, & des principaux êtres de la nature, ſont copiées de ces monumens de l'antiquité, enſorte qu'on ne peut bien entendre les Poëtes, qu'on n'entende les médailles. Il faut lire ce Traité pour en avoir une haute idée; j'en vais cependant donner deux légers extraits, qui ſerviront autant à le faire connoître, qu'à montrer l'uſage que Pope en a fait dans ſon Epître.

Il parle de la Judée, qui pleure à l'ombre d'un palmier, après qu'elle fut ſubjuguée par Veſpaſien. Adiſſon a inſéré dans ſon Livre la médaille de cette Province de l'Empire Romain: on y lit ces paroles, *Judæa capta*, la Judée priſe. Elle eſt repréſentée ſous la figure d'une femme, aſſiſe à terre à l'ombre d'un palmier, les yeux fondans en larmes, la tête couverte d'un voile, & appuyée ſur une de ſes mains; la robe étendue

sur ses piés, & le sein nud, prêt à recevoir les coups qu'elle va se donner par désespoir. Philandre cite à ce sujet la Troade de Séneque, *Act.* 1. son Hercule furieux, *Act.* 1. Lucain, *Liv.* 9. sur Cornélie; & il montre que ces Poëtes ont représenté de cette maniere la douleur. Eugene ajoûte que les Romains, en gravant cette figure, ont pû faire attention aux usages des Juifs; que David en parlant de leur captivité avoit dit, nous nous sommes assis, & nous avons pleuré sur les bords des fleuves de Babylone: il indique encore d'autres traits de l'Ecriture, qui ont rapport à cette médaille. Il demande ensuite ce que signifie cet arbre: Phylandre lui répond que c'est un palmier, arbre commun en Judée, & très-propre à la caractériser, & en même tems il lui rappelle ce vers de *Silius Italicus*, Liv. 3.

Palmiferamque senex ex bello domitabit idumem,

Et ce vers de Martial, *Liv.* 10. *Epigr.* 5.

Tristis idumæas frangat victoria palmas.

» Vous trouverez, dit Phy-
» landre, dans les médailles, les
» copies des ports & des arcs de
» triomphe qui n'éxistent plus
» dans les lieux où ils avoient été
» bâtis; des modeles des anciens
» temples, quoique ces tem-
» ples & les Dieux qui y étoient
» adorés ne soient plus depuis plu-
» sieurs siecles : vous apprendrez
» quelle étoit leur Architecture,
» quand ils étoient entiers. Ce
» sont-là les seuls monumens, que
» ni les Goths, ni les Vandales,
» ne pouvoient détruire, qui sont
» plus durables que la pierre & le
» marbre, & peut-être autant que
» la terre même. *Quod non imber
» edax, &c.*

» Voilà un beau panégyrique » pour une vieille Médaille, dit » Cynthio : mais je crains bien que » la rouille malicieuse ne vienne » aussi bien à bout de vos édifices » d'airain que les Goths & les » Vandales. Vous vous moque- » riez bien de moi, dit Phylan- » dre, si je vous faisois une disser- » tation sur la nature de ces rouil- » les : je vous dirai seulement qu'il » y en a de trois sortes, qui sont » extrèmement belles aux yeux » d'un Antiquaire, & qui conser- » vent plus long-tems une mé- » daille que le meilleur vernis «. Que nos Traducteurs des Anglois n'exercent-ils leurs talens sur ces sortes d'ouvrages, au lieu de les perdre sur de petites pieces galantes, assez mauvaises, & sur des Romans médiocres, qui ne font point d'honneur au génie Anglois, & qui n'enrichissent point le nôtre !



EPITRE DE POPE, A ADISSON.

Sur son Traité des Médailles.



CONSIDEREZ l'affreuse désolation que le tems, qui dévore tout, a portée dans le monde. Rome semble être son propre tombeau; il ne reste sur les ruines de ses anciens Temples que quelques voûtes chancelantes; les Tombeaux mêmes ont disparu avec les morts qu'ils renfermoient. » (*a*) Ces chefs-d'oeuvres admirables,

NOTES.

(*a*) Ces guillemets marquent les additions. La sublime expression de Virgile, *& Campos ubi Troja fuit;* la plus sublime expression de David, *vidi impium super exaltatum . . transivi, & ecce non erat, & non est inventus, locus ejus*, semblent ici imitées avec effort. Le style pompeux n'offre jamais, ou presque jamais,

» que les Empereurs avoient élevés » ſur les dépouilles des Nations vaincues, ſont enſevelis dans ces lieux » (a) où les Martyrs, confondus avec » les eſclaves, étoient condamnés » aux plus rudes travaux. Ces théâtres immenſes, changés aujourd'hui » en bois ſolitaires, ont comblé les » Fleuves, les ont fait ſortir de leurs » lits, & couler ſur d'autres terres : ces » Temples que les Dieux qui les habitoient ne pouvoient voir ſans orgueil ni ſans admiration ; ces Statues preſque auſſi vivantes que les » hommes qu'elles repréſentoient, » ont éprouvé les coups puiſſans & » inſenſibles du tems, qui détruit » tout, ont été en proie aux fureurs » de la guerre & de la ſuperſtition ; » l'aveugle ignorance des Barbares ; » (b) le zele des premiers Chrétiens,

NOTES.

une penſée ſublime : elle ne peut être rendue que par un ſtyle ſimple ; moins une beauté emprunte ſes charmes de la parure, plus elle ravit.

(a) Ce ſont apparemment les Carrieres.

(b) Le zele des premiers Chrétiens, & la piété des Papes, n'ont point contribué à la ruine des Arts : jamais les vrais Chrétiens n'ont

» la piété des anciens Pontifes, le fer
» & le feu des Goths, ont conſpiré
» contre ces prodiges «. Ceux que leurs ruines ont dérobé aux flammes, ont été engloutis dans la terre. Il n'eſt peut-être reſté de leurs débris qu'un nom tracé ſur quelque morceau de marbre; encore ce nom eſt-il l'objet des plus viles diſputes des ſavans: ils attribuent au jeune Titus ce qui appartient au vieux Veſpaſien.

L'ambition ſoupira; elle dit, il eſt

NOTES.

été leurs ennemis. Il eſt vrai qu'en tout tems ils ont ôté le ſcandale du milieu de leurs freres; ils leur ont interdit les ſtatues & les images indécentes & impies: mais ils ont conſervé avec ſoin tout ce qui pouvoit former l'eſprit ſans gâter le cœur; des Temples des faux Dieux ils en ont fait les Temples de Dieu, le Panthéon ſubſiſte toûjours. Nous avons des images & des ſtatues d'un grand mérite, que nous devons aux Saints des premiers ſiecles: les Turcs, qui ont ravagé les monumens de notre Religion, ont reſpecté le Temple de ſainte Sophie de Conſtantinople. Pope devoit ſe contenter d'attribuer la ruine des Arts aux inondations, aux incendies, aux Goths, aux Juifs, aux Iconoclaſtes; en un mot, au tems, qui détruit tout par toutes ſortes de cauſes. Si les premiers Papes ont fait quelque tort aux Arts, leurs ſucceſſeurs l'ont bien réparé.

inutile de confier notre gloire à des colonnes infidelles & à des bustes qui se réduisent en poussiere : ces remparts élevés, qui étendoient leur ombre d'un rivage à l'autre, ne sont plus, leurs ruines même sont encore détruites. Convaincue de leur fragilité, je bornerai mes vastes projets, dit-elle, je resserrerai tous mes triomphes dans une médaille. Elle dit, & à l'instant une piece de métal d'une forme circulaire & d'un espace étroit contient une foule de conquêtes : la Judée y pleure à l'ombre d'un palmier ; l'arche, d'une si vaste étendue, est réduite à des bornes encore plus étroites ; le Nil ou le Rhin humiliés sont à peine apperçûs ; une ligne trace le cours de l'Euphrate, & de petits aigles étendent leurs ailes sur l'or.

Les médailles fidelles aux ordres que leur donne la Renommée, portent dans tous les tems & dans tous les lieux les figures & les noms qui leur sont confiés ; elles rassemblent sous vos yeux, dans un court espace, les Dieux, les Empereurs, les Héros, les Sages, les Belles. Le pâle Antiquaire approche cette médaille près de son oeil subtil, il apprécie l'ins-

cription : mais il révere & il adore la rouille. L'un eſt ravi de la couleur bleue, l'autre de la couleur verte de cette rouille ſacrée qui a deux fois deux mille ans. Celui-ci emploie toute ſa ſagacité pour acquérir un Peſcennius ; celui-la prend avidement un Cécrops & ſe livre aux plus beaux ſonges. Le pauvre Vadius, conſumé d'une docte mélancolie, ne goûte plus le plaiſir depuis que ſon bouclier eſt nettoyé. Curion, inquiet auprès d'une jolie femme, ne penſe plus à elle, quoiqu'il ſoit prêt à l'épouſer ; il ſoupire pour un Othon.

La vanité eſt la fin de tous les ſavans ; l'érudition eſt la vôtre ; la gloire de Rome ſort de vos mains avec un nouvel éclat ; vous offrez à nos yeux ſes Dieux & ſes Héros ; ſes guirlandes fanées refleuriſſent : n'en rougiſſez point, ces ſciences méritent vos regards ; elles plaiſent au pere des vers. La Poëſie & la Sculpture partagent les mêmes travaux & les mêmes honneurs : les images que préſente un art ſe retracent ſur un autre.

Quand l'Angleterre, inſtruite de ſes juſtes prétentions, ſera-t-elle jalouſe de la renommée de la Grece & de

Rome? quand verra-t-elle ses guerriers rangés en bataille sur ces médailles vivantes, & les Empires subjugués couvrir l'or qui en retracera à jamais le souvenir? Ici paroîtra avec une noble hardiesse le front respecté d'un vrai citoyen: là un guerrier froncera le sourcil sur un airain historique. La postérité charmée apprendra combien Platon, Bacon, Newton se ressembloient; & dans une longue suite de Poëtes couronnés on distinguera ici Virgile, & là Adisson. Alors votre ami, qu'il me soit permis de le nommer aussi le mien, l'illustre Graggs brillera comme un autre Pollion, le visage riant & ouvert, & on lira autour de sa médaille ces vers immortels (*a*).

NOTES.

(*a*) Le Poëte ajoûte ici l'Epitaphe de Graggs: nous la verrons dans leur article avec quelques anecdotes.





AVERTISSEMENT.

Après avoir parlé des Arts, il est naturel de parler des Artistes. Plus leurs travaux sont nobles, & leurs talens sublimes, plus il semble qu'ils devroient être comblés de bienfaits & d'honneurs par les hommes, auxquels ils s'efforcent d'être utiles: mais les hommes sont naturellement fiers & jaloux. L'éclat des vertus & des talens de ceux qui font leur bonheur & leur gloire, offense leur amour-propre. Nous ne pouvons soûtenir les rayons du Soleil qui nous anime: le cœur de l'homme ne peut supporter long-tems le fardeau de l'admiration; le mérite l'humilie. Nous ressemblons presque tous à ces Athéniens ingrats qui persécutoient ceux qui

les surpassoient en vertu ; sentimens injustes, dont les grands hommes ont été souvent les victimes, dont ils ont gémi en tout tems, & dont le célebre Gay fait le sujet de son Epître.

J'avoue qu'elle ne répond point à l'idée qu'on a de l'Auteur. Imaginez-vous un chemin inégal, embarrassé, qui, au lieu de vous conduire directement au but où il doit aboutir, vous fait revenir sans cesse sur vos pas ; & vous vous représenterez cette Epître. N'y cherchez ni ordre, ni plan, ni liaison, ni transition ; ce ne sont qu'écarts, saillies, répétitions, contradictions. Elle mérite cependant d'être lûe pour sa singularité, ses détails ingénieux, & ses expressions énergiques. Je ne parle point de celui à qui elle est adressée, il est peu connu.



EPITRE DE JEAN GAY,

A MYLORD

PAUL METHUEN,

Sur les malheurs des Artistes.

IL faut encourager les Sciences, si on veut les étendre ; maxime répétée souvent & rarement pratiquée. Quand un savant languit de misere & de maladie, quel est le protecteur zélé qui lui tende une main charitable ? La vraie générosité consiste à détester le vice heureux, & à aimer la vertu malheureuse. Les grands ne suivront ces préceptes, que quand ils penseront & agiront comme vous.

Pourquoi faut-il que nous franchissions les Alpes pour pénétrer dans les

pays où l'harmonie a fixé son empire? Pourquoi ne touchons-nous point avec autant de grace & de génie le doux luth, l'agréable hautbois, & la tendre flûte? L'air qu'on respire en Italie n'est pas plus favorable aux sons que le nôtre: (*a*) mais l'harmonie y produit des protecteurs.

NOTES.

(*a*) Ce n'est pas qu'il y ait plus de protecteurs de la Musique en Italie qu'ailleurs; on y en trouve très-peu, & ils n'y sont pas fort nécessaires. Tous les Italiens sont nés pour les beaux Arts; ils ont des organes extrèmement déliés, & des sensations très-délicates, & ils font leur plaisir de chanter & de joüer de toutes sortes d'instrumens.

Comme il n'y a dans un siecle que trois ou quatre grands hommes en chaque genre, dont les ouvrages méritent de passer à la postérité, on ne devroit protéger & encourager qu'eux, & abandonner les autres; c'est tout le contraire. Que de discoureurs savamment frivoles, stérilement féconds, qui écrivent sans cesse au lieu d'agir! L'homme ne sait où s'arrêter; il pousse tout trop loin. Il falloit quelques Monasteres, & on en a peuplé les Villes & les Campagnes. Il falloit des Académies, & on en établit partout de toutes especes, & composées de toutes sortes de personnes: il y a presque autant d'Académies que de Loges de Francs-Maçons.

Pourquoi la poësie fleurissoit-elle sous le regne du Grand Auguste? Auguste & Mecene aimoient les concerts (*a*) des Muses: mais, ô cruels astres! celui qui est né Poëte aujourd'hui doit pleurer accablé sous le poids de sa misere. Voulez-vous cependant parvenir aux plus grands honneurs, ô Poëtes? écrivez des libelles pour réformer l'Etat; ou si vous préférez une route plus sûre & plus rapide, accablez un Ministre de loüanges outrées, renoncez à la sincérité. Ne craignez rien: il n'est point d'homme qui redoute une Epître dédicatoire. Soyez encore plus hardi, allez plus loin; plongez dans le fiel votre plume mercenaire: l'Ecrivain qui engage sa plume dans des disputes de partis, s'enrôle comme un soldat pour défendre une cause; il faut que cet Ecrivain serve la haine & la fureur de son protecteur, & qu'il déchire la ré-

NOTES.

(*a*) Pope ne s'est-il pas enrichi par sa Traduction de l'Iliade? Que les Poëtes fassent des Ouvrages de cette espece, ils n'auront point besoin de protecteurs; mais ils sont ignorans, pour la plûpart; que ne renoncent-ils donc à la Poësie?

putation des personnes qu'il n'a jamais vûes. Pourquoi donc les Auteurs gémissent-ils sur leur misérable condition ? qu'ils aient de l'audace, qu'ils suivent le plan que je viens de leur tracer, qu'ils demandent un emploi. Vous vous plaignez d'être pauvres, & que n'employez-vous vos talens pour vous élever? que ne bannissez-vous la vertu timide?

Ce début ne paroît-il pas une Préface à la moderne, où l'on enseigne que le bel esprit est comblé de loüanges, mais qu'il meurt de faim & de froid ? Ces Auteurs ne cessent de maudire l'ingratitude de leur siecle, ils s'imaginent que la science meurt de faim, parce qu'ils sont pauvres : mais pourquoi la science réussiroit-elle à la Cour ? pourquoi nos bons citoyens prendroient-ils le parti de la vertu ? pourquoi accorderoient-ils leur protection au vrai mérite ? ils sçavent que la vertu est sa propre récompense. Pour moi, quoique je sois le dernier des Poëtes, je ne me plains point de (*a*) la fortune ; je puis me glorifier d'a-

NOTES.

(*a*) Le Poëte semble se dédire ici de tout

voir eu des souscripteurs pour mes foibles productions, & je joins quelque profit aux loüanges qu'on me donne.

Demandez à la peinture pourquoi elle aime à respirer l'air d'Hespérie : allez-y voir, dit-elle, ma gloire & mes travaux ; je regne avec pompe dans de riches Palais, j'y crée de nouveaux spectacles sur les dômes majestueux des Temples ; les Nobles voient mes ouvrages d'un œil connoisseur, ils aiment les Sciences, ils estiment la Peinture.

Pourquoi Kent, abandonnez-vous votre patrie, pour oser être ici le rival de Raphaël ? Pensez-vous acquérir plus de gloire auprès de vos concitoyens ? retournez, allez orner les Palais de Rome ; que vos productions brillent sur (a) leurs lambris. Que le

NOTES.

ce qu'il a avancé : *Pourquoi les Auteurs ne cessent-ils de maudire l'ingratitude de leur siecle, &c. Je puis me vanter de mêler le profit à ma petite loüange : le siecle n'est donc point si ingrat ?* Tout le commencement de sa piece, ne signifie donc rien.

(a) Le Poëte nous fait retourner encore en

pinceau de Raphaël revive dans vos desseins. Mais non, restez ici quelque tems : Burlington, (b) que jamais la prévention n'a aveuglé, connoît tout votre mérite ; son jugement suit pas à pas dans vos chefs-d'oeuvres, le feu & la force du Titien & les graces plus douces du Guide. Mais avant que de paroître au grand jour, voyez si vous pouvez soûtenir les discours de l'envie : la critique va vous blâmer ; sa bouche fera toûjours exhaler son poison sur les lauriers des grands hommes. Tandis que Burlington éleve des colonnes élégamment proportionnées, peut-il arrêter les regards étonnés de la jalousie ? des fous condamnent, en passant, les portes

NOTES.

Italie ; il auroit bien dû nous épargner ce voyage. Quelque vive & légere que soit l'imagination, elle n'aime pas à se promener sans nécessité : tandis que Gay parloit de la Musique des Italiens, il auroit dû dire en même tems un mot de leur zele & de leur goût pour la Peinture.

(b) Nous voilà revenus à Londres. Il conseille à un Peintre, nommé Kent, de s'en aller à Rome ; il lui ordonne ensuite de peindre en Angleterre ; il lui dit un moment après de n'en rien faire.

& les fenêtres de ses édifices, sans sçavoir qu'ils blâment les préceptes de Palladio. Si Chandos répand ses richesses d'une main libérale, la malignité impute sa générosité au faste & à l'ostentation : cependant qu'on étudie les motifs secrets qui le font agir, on verra qu'il n'a d'autre plaisir que celui de faire des heureux.

(*a*) Si les poësies de Pope eussent été écrites d'un style bas & rempant, Dennis ne seroit jamais entré en fureur ; c'est le sublime qui trouble le repos du Critique : il lit un mauvais livre, & il dort en paix en le lisant. Si Prior, Congrêve, Swift & Pope étoient inconnus, Curl, ce Marchand de médisance, seroit ruiné. Celui qui veut passer ses jours à couvert des traits de la malice, doit vivre obscur & ne mériter aucune loüange ; cette Fable apprendra à la vertu courageuse les dangers qu'elle a à courir lorsqu'elle fait les plus belles actions.

NOTES.

(*a*) Ces petites Fables, insérées dans les Epîtres, en diversifient le ton. Boileau en a mis dans les siennes, à l'exemple d'Horace.

L'ALOUETTE ET LA CORNEILLE,

FABLE.

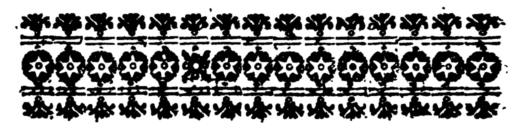
UNE Corneille marchoit d'un air fier, dans une plaine couverte de chaume, lorsqu'une Aloüette descendoit du haut des airs, en finissant son ramage. La Corneille lui adressa ces paroles, de la maniere la plus polie : Il n'est point dans l'espece emplumée de plus parfait oiseau que vous. Quelle poitrine ! Quel chant brillant & doux ! Nul oiseau ne s'éleve aussi haut que vous vous élevez, & n'a assûrément les ailes plus fortes. L'Aloüette (*a*), qui méprisoit la flaterie, lui répondit : Il est vrai que mon ramage est assez doux, & que je m'éleve assez haut : mais je ne demande

NOTES.

(*a*) L'Aloüette que le Poëte nous donne pour raisonnable, n'est-elle pas un peu impertinente, de répondre ainsi aux politesses de la Corneille ?

qu'à passer mes jours loin de l'envie. A quoi, après tout, me servent les avantages que vous me vantez tant? Mon chant me fait renfermer dans une cage; mon vol attire sur moi la fureur du faucon: mais lorsque vous passiez, j'ai entendu dire à quelques chasseurs, que c'étoit perdre sa poudre, que de tirer sur les Corneilles.





AVERTISSEMENT.

ATHENES & Lacédémone, Rome & Carthage, mériterent également l'admiration de l'Univers. Rome étoit distinguée par ses Conquêtes, Carthage par son Commerce, Athenes par ses Arts, Lacédémone par ses Vertus, & toutes par leurs grands hommes: cependant elles eurent la foiblesse d'être jalouses, & l'injustice d'être ennemies de leurs rivales. La France & l'Angleterre se distinguent autant que ces Nations célebres par leurs Conquêtes, leur Commerce, leurs Arts, & leurs Vertus, & se déshonorent, comme elles, par leur jalousie:

Tantæne animis cœlestibus iræ!

Il y a en France, comme en Angleterre, des hommes sages, tranquilles, & judicieux, qui, éclairés sur le mérite de ces deux peuples, les apprécient à leur juste valeur : ils ne comparent jamais un peuple avec l'autre, que pour remarquer leurs différentes qualités, & pour admirer le Créateur, qui donne toûjours à un peuple le mérite qu'il refuse à un autre, *afin que nul ne s'enorgueillisse*, & qu'unis par leurs besoins mutuels ils en augmentent & resserrent les liens de leur commerce : *c'est ainsi que le sage juge les Nations.*

Mais ce n'est pas ainsi que M. Gay juge la nôtre : il lui reproche dans son Epître des défauts, qui sont ceux de l'humanité, & dont les Anglois ne peuvent pas plus se justifier que les François ; il prend pour un homme de la Cour le plus imbécille de tous les Pro-

vinciaux, & il juge une Nation entiere ſur un ſeul. Il nous fait un reproche honteux & injuſte de haïr & de mépriſer les autres Nations, & de n'aimer & de n'admirer que la nôtre. Il regne cependant entre nos Savans, & ſur tous ceux de l'Académie des Sciences & de la Société Royale de Londres, une union intime, & une eſtime réciproque. Il ne nous épargne point les injures; il nous accuſe d'ignorance & d'orgueil, & enfin il déclare que nous ſommes tous des petits-maîtres. Il ſeroit fâcheux pour l'Angleterre qu'on jugeât d'elle par M. Gay. Si nous ſommes tous des petits-maîtres, en ce que nous ne diſons point d'injures aux étrangers, nous nous faiſons gloire de l'être: mais par rapport à la ſolidité, à la profondeur, à l'étendue, à la vigueur, & à la for-

ce de l'eſprit, nos Boſſuets, nos Bourdaloues, nos Arnauds, nos Deſcartes, nos Condés, nos Turenes, nos Luxembourgs, nos Corneilles, nos Fontenelles, nos Molieres, nos la Fontaines, nos Deſpréaux, notre Dacier, ſa femme, & Madame Deshoulieres, ſont-ils des petits-maîtres?





EPITRE DE JEAN GAY,

A MYLORD PULTENEY (*a*),

Sur les François.

PULTENEY, vous me blâmez peut-être d'avoir manqué à ma parole. Quoi ! dites-vous, est-ce que Paris ne peut pas fournir une Lettre ? Oui, Mylord, puisque je n'y suis plus, je puis rire sagement de ses folies, dont j'ai tâché de me divertir, & rappeller à votre souvenir tous les amusemens que nous avons partagés ensemble. Je n'emploierai que le langage le plus simple & le plus naturel, puisque c'est

NOTES.

(*a*) Gay voyagea en France avec Mylord Pulteney : de retour en Angleterre il lui écrivit cette Epitre.

à vous que j'ai l'honneur de parler : mais comment décrire en humble prose leurs Bals, leurs Assemblées, leurs Opéra, leurs Petits-maîtres ? En prose, me dites-vous ? Oh ! non, il faut que votre muse vienne à votre secours, & qu'elle quitte le Parnasse pour les Tuileries. Après avoir marché (*a*) il n'y a pas long-tems dans la Ville avec elle, & l'avoir fatiguée à force de la promener sur les patins dans les boues & dans les détours des petites rues de Londres, refuserez-vous d'écrire quand Paris vous demande des vers ?

Eh bien ! je vais donc essayer. Descendez, aimables Muses, parez-vous & brillez de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel : faites-vous des colliers & des boucles d'oreille, des étoiles

NOTES.

(*a*) M. Gay fait allusion à un assez long Poëme de sa composition, intitulé *Trivia*, ou l'*art de se promener dans les rues de Londres* ; il est divisé en trois Chants. Le Poëte en rappelle le souvenir à Mylord, apparemment pour lui renouveller le plaisir qu'il a eu à le lire : il faut bien se garder de penser que ce soit par vanité. Ce Poëme est estimé : on admire surtout un Episode sur l'origine des Patins.

étincellantes, descendez sur les feux de l'aurore vermeille, venez embellir de vos parures les bals & les assemblées galantes; asseyez-vous à la premiere place de l'Opéra.

Les Voyageurs devroient toûjours choisir des termes convenables, & ne point dégrader un sujet sublime, par un style trop rempant. Quand ils ont à décrire les Cours de l'Orient, où regne le faste, la pompe & la magnificence, ils devroient enfler leurs expressions; quand ils ont à peindre un dragon couvert d'écailles, leurs Vers doivent (*a*) siffler, leur nombre glisser & remper: mais sans avoir égard aux regles de la Poësie, ces Messieurs décrivent sur le même ton un Singe

NOTES.

(*a*) Le style des voyages est la même chose que le langage de la conversation: on se moqueroit d'un homme qui siffleroit en parlant d'un serpent, ou qui affecteroit de la pompe dans les termes pour nous apprendre ce qu'il sauroit du Mogol. Quels sont donc les fous de voyageurs qui ont mis en vers de longs voyages? Je ne connois que celui de Rousseau à Rouen, & les charmans voyages de Bachaumont & de Chapelle, & de M. le Franc. Regnard auroit-il mis son voyage ennuyeux en vers?

& le Grand-Mogol. Dampierre (*a*), sans avoir aucun dessein d'écrire une Satyre, auroit représenté un petit Maître (*b*) avec un air simple & modeste.

» Il y a à Paris une espece d'animaux assez singuliers ; je les ai vûs au Bal & à l'Opera : ils se tiennent toûjours debout ; ils dansent en marchant ; ils ont l'activité & la souplesse des Singes & le langage des Perroquets ; ils ont des couronnes sur la tête, comme des hupes ; ils changent tous les jours de couleur comme les Caméléons ; ils empruntent leurs graces des mouches, qu'ils savent placer avec justesse, & du rouge, dont ils se vernissent les joues ; & comme il est facile de le remarquer, ils ont pris cette coûtume à la toilette des femmes «. C'est sur ce ton aisé & facile qu'un Voyageur pourroit dire la vérité : mais

NOTES.

(*a*) M. Dampierre a fait un voyage autour du Monde.

(*b*) M. de Voltaire dit que nos Petits-maîtres, & *ceux des Anglois*, sont l'espece la plus ridicule, qui rempe avec orgueil sur la surface de la terre.

qu'il me soit permis de m'égarer dans quelque noble digression (*a*).

Que celui-là est heureux ! qu'il est sûr de charmer, quand il peut faire voltiger un long noeud d'épaule (*b*) richement brodé ! Les femmes jettent sur lui des regards qui annoncent leur défaite : elles soupirent, quand il chante ; elles se pâment, quand il

NOTES.

(*a*) Jamais Poëme Epique eut-il de si longs exordes ? En voilà quatre pour sa petite Epître. Il porte la parole à Pulteney : il ne sait d'abord s'il doit écrire en vers ou en prose ; il invoque les muses, qu'il habille comme des folles, il leur donne les couleurs de l'Arc-en-Ciel, des Colliers & des Boucles d'oreille d'étoiles étincelantes, &c. Il raisonne sur le style qu'il doit prendre : il entre enfin dans une digression préliminaire. Beaucoup d'Auteurs ne sauroient finir ; celui-ci ne sait point commencer.

(*b*) Ces noeuds d'épaule, ces bas brodés, ces plumets rouges, dont le Poëte parle sans cesse, étoient à la mode lorsque le Roi fut couronné : il auroit été ridicule de n'en point porter alors. La critique de Gay est un mépris plus orgueilleux du faste que le faste même, comme Platon le dit à Diogene, qui vouloit se distinguer par sa malpropreté, ainsi que quelques-uns des Petits - Maîtres Anglois. Voyez M. l'Abbé le Blanc dans ses Lettres sur les Anglois.

danse,

danſé ; tandis qu'un homme, qui n'a que de l'eſprit & du jugement, eſt mépriſé & abandonné. Pourquoi auſſi ſon chapeau n'eſt-il pas ſurchargé de plumets rouges ; que les coins de ſes bas ne ſont pas à fleurs ; qu'il n'a pas une canne à poignée d'or, & qu'il ne porte point un nœud d'épée, précieux préſent d'une femme ? Quand il auroit les talens & l'éloquence d'Apollon, s'il n'a pas le maintien aſſûré que donnent une veſte brodée & des galons d'or, il n'aura ni grace ni eſprit. Monſieur le Marquis eſt enjoüé & plaiſant ; il cauſe très-joliment du beau tems & de la pluie : Madame la Comteſſe eſt tranſportée d'amour à la vûe de ſon beau plumet. Il eſt vrai qu'il ne ſait pas plus lire ni écrire qu'une femme de la Cour : mais du moins (*a*) Marcel lui a appris à faire des pas de menuet. Il fait fort bien des armes, il ſe met du meilleur

NOTES.

(*a*) Marcel, qui vit encore, eſt le créateur des graces : les Dieux & les Déeſſes n'avoient pas plus de nobleſſe & de charmes qu'il en fait paroître dans ſon maintien.

goût : mais les femmes choisissent un Amant comme une robe, l'éclat seul les détermine. Est-ce donc, me direz-vous, tout ce que Paris se vante de produire ? Est-ce tout ce que nos beautés Angloises trouvent de si admirable ? Eh ! qu'est-il besoin de sortir de Londres pour voir tant de bagatelles ? nous les retrouvons dans nos assemblées.

Faisons une sortie sur les terres de la beauté : la beauté fut toûjours un sujet qui enflamma mon cœur, mais comment pourrois-je épargner les belles, étant inspiré par les muses ? Ce sont des prudes qui raillent & qui déchirent cruellement la nation fémillante des coquettes : cependant nous ne blâmerons point leur galanterie ; toutes les femmes ne sont-elles pas les mêmes dans tous les Pays ?

Vous me demandez si les femmes de Paris perdent, comme les nôtres, le Dimanche à rouler des dés ; si elles passent aussi les nuits à pâlir au Jeu ; si elles risquent leur honneur, quand leurs maris dorment : oui, Monsieur, les beautés de France, comme celles d'Angleterre, hasardent leur revenu sur une seule carte. L'an-

née derniere (a) Belise joüa au Pharaon, jeu ruineux & trompeur : les cartes obéissoient & glissoient dans les mains subtiles du Banquier ; elle n'avoit plus le lendemain son collier de diamans, ni ses belles boucles d'oreilles. Pourquoi la vieille Chloris tient-elle assemblée ? Elle partage toutes les nuits le gain du jeu avec un Aventurier : son visage est tout en feu des pertes fréquentes qu'elle fait, & cependant *le trente & le va*, tout dangereux qu'il est, ne la ruine pas. O fille, trop téméraire, que deviendra votre vertu ? vous engagez vos charmes pour la somme qu'on vous a prêtée ; on ne peut pas vous faire le moindre reproche, puisque vous payez si exactement vos dettes d'honneur.

Je n'oublierai point les soins de la toilette, où l'on répare tous les matins le visage languissant des belles : mais ce rouge est trop pâle, il ne

NOTES.

(a) Au lieu de Bélise le Poëte nomme Nannette : jamais femme d'un certain rang n'a porté ce nom ; Gay n'avoit vû à Paris que des Nannettes.

donne pas assez de graces aux traits, quand on les voit de loin ; *Madame met aujourd'hui* son visage d'Opera ; s'il n'a pas la fraîcheur des joues d'une belle Laitiere, il a du moins le rouge du sang de bœuf, dont les pavés de sa chambre sont peints. Ses joues sont si enflammées que sa robe couleur de rose, paroît pâle auprès de son rouge. Ce n'est pas que la France ne puisse se vanter de produire quelques beautés : Clermont & Charolois (*a*) ont des graces qui pourroient embellir les plus belles femmes d'Angleterre, si elles pouvoient les acquérir.

Quand le Printems commence à ouvrir de sa douce haleine les tendres boutons, l'amour fuit la poussiere de la Ville ; il vole dans les sombres retraites des bois : alors les plaines de Totenham fourmillent de beautés qui accourent de toutes parts ; les danses de Hampstead enflamment les jeunes filles de Lon-

NOTES.

(*a*) L'éloge qu'il fait de deux de nos Princesses est la seule vérité exacte qu'il ait eu le courage de dire.

dres ; les prairies de Chelsea retentissent des voeux perfides des Amans ; le gazon, foulé aux pieds, est perdu pour les troupeaux. C'est ici la même chose, mais dans des conditions plus élevées ; car on sait que les Duchesses ne dérobent point leurs foiblesses au grand jour, &c. (*a*)

J'aime quelquefois à me promener dans les riantes allées des Tuileries ; je me plais à aller & venir au travers de la foule bruyante des robes. Un jour, lorsque je jettois les yeux de tous côtés, & que je considérois un concours bruyant de Peuple, un petit Maître parut tout-à-coup devant moi, & tandis que je fixois les yeux sur la riche broderie de sa veste, il m'aborda d'un air familier, & me dit :

(*b*) » Parbleu ! on a fait cet habit en Angleterre.

NOTES.

(*a*) Comme ce sot Provincial dit des choses fort indécentes dans cet endroit & dans un autre, on me saura gré de les avoir supprimées.

(*b*) Ces vers François, qui sont réellement dans le texte, ressemblent aussi peu à nos vers François, que le langage qu'il fait tenir à ce

» Quelle manche ! ce galon est grossierement
» rangé ;
» Voilà quelque chose de fort beau & dégagé.

Après avoir parlé ainsi, il fait une pirouëtte sur son talon rouge, fredonne un Menuet, & continue : » Eh » bien ! vous avez vû Paris : avouez » franchement que votre Londres, » que vous vantez tant, n'est auprès » de cette grande Ville qu'un gros » Bourg. Les Anglois sont-ils Chré- » tiens ? Avez-vous des Eglises ? Les » Bals masqués sont-ils à la mode en » Angleterre ? Y sert-on le potage au » commencement du dîner ? Avez- » vous des Musiciens, des équipages ? » Prenez-vous du Tabac ?

Je vous demande pardon, Monsieur, lui dis-je, nous connoissons les modes de Paris ; nous savons profiter de la politesse des Cours étrangeres : nos Seigneurs chargent, comme les vôtres, leurs équipages

NOTES.

Provincial a rapport à celui de nos Seigneurs de la Cour, qui sont la plûpart fort instruits : le Poëte ne paroît pas plus au fait de notre maniere de penser, & de nos usages, que de notre Poësie.

d'une suite nombreuse de Domestiques ; les Marchands les pressent inutilement de payer leurs dettes ; la Religion ne nous a point abandonnés, le Peuple va en foule aux Temples, comme en France ; nos femmes se masquent, comme les vôtres, car vous n'ignorez pas que le sexe aime naturellement l'intrigue. Aussi-tôt le jeune étourdi s'écrie, avec autant d'ignorance que de vivacité : » Paris » viendra à bout de civiliser les Na» tions les plus barbares. « Je vous prie, Monsieur, ajoûtai-je, de me montrer parmi toutes ces femmes les beautés distinguées & régnantes.

» Voyez celle-ci : La nature sévere » refroidit son ame : remarquez dans » ses yeux l'air sombre d'une Prude » décidée ; le feu de la nature n'a » jamais brûlé dans son coeur insensi» ble, & cependant elle ose vanter sa » fidélité à son Amant. Celle-ci porte » les dépouilles de cinq hommes : les » brillantes faveurs de Dandin écla» tent à ses oreilles ; la flamme géné» reuse de Clodio l'a parée de ce » collier ; Clitandre a chargé ses » doigts de ces diamans. Elle a tant » usé ses appas, qu'ils commencent à

» être à meilleur marché : elle se con-
» tente à présent d'une écharpe, de
» bas de soie, de noeuds, de sou-
» liers, &c. «

» Mais pourquoi, ajoûte-t-il, ai-je
» promis ce que je ne pouvois tenir ?
» J'ai actuellement cinq rendez-vous ;
» la Comtesse, si vive & si spirituelle
» prétend que j'aille la voir la pre-
» miere : je m'excuserai demain au-
» près de celles qui sont d'un rang
» moins distingué. Pardon, Mon-
» sieur, si je vous quitte si prompte-
» ment ; la petite Florimele vient de
» me tirer finement par la man-
» che. «

Adieu, Monsieur, voici l'heure de l'Opéra : tout le monde y court, & je n'irois point ? Toute la jeunesse brodée remplit le Théatre ; leurs brillantes parures attirent les tendres regards de toutes les femmes. L'un est assis d'un air panché, l'autre marche d'un air superbe, pour étaler sa figure : il n'y a pas un seul bas à coins d'or, qui ne soit vû du Public.

Mais silence, l'Orchestre commence, le Héros s'avance avec orgueil sur la Scene : les Acteurs, les Loges, le Parterre, tout chante.

Mon-

Mon oreille, frappée & étourdie de tant de bruits différens, de tant de voix rauques & discordantes, croit entendre les cris divers de la Tour de Babel. Un hasard malheureux m'avoit placé auprès d'un gosier insupportable (*a*), auprès d'un homme qui ne passoit aucunes notes sans les répéter en mugissant. Monsieur, lui dis-je, suspendez un moment votre chant, je vous prie, vous couvrez l'Opera : vous avez, je vous l'avoue, une poitrine merveilleuse. Je souhaiterois entendre les fureurs de votre Rolland, lorsqu'il déracine les arbres, lorsqu'il arrache les forêts, & qu'il les entasse sur les campagnes. Cet importun leve les épaules avec surprise, & me dit sur le champ,

Monsieur apparemment n'aime pas la Musique.
Mol.

Et à l'instant, il se retourne; il joint sa voix fausse à celles des Acteurs &

NOTES.

(*a*) Tous ces détails sont amusans & ingénieux: mais la critique qu'ils renferment convient autant aux autres Nations qu'aux François.

des Actrices ; il détonne, & il efface les Chœurs.

Calmez mes ſens par des airs Italiens ; que l'harmonie adouciſſe mon oreille déchirée ; que la voix d'Anaſtaſe (*a*) s'éleve au-deſſus de toutes les autres. Ses tendres cadences coulent de veine en veine : toutes mes penſées ſont ſuſpendues ; le *ſilence charmé écoute :* tandis qu'un Chœur raviſſant deſcend des cieux pour accompagner ſa Muſique.

Vous vous imaginez que je ſuis devenu François, & que je ne ſuis, comme eux, content & charmé que

NOTES.

(*a*) Les Anglois n'ont point d'autre muſique que l'Italienne, exécutée par des Italiens. S'il eſt vrai que chaque Nation a ſon goût particulier, & des organes qui lui ſont propres, ſi elle a, comme le dit M. de Voltaire,

Ses ſons & ſes accens à ſa voix ajuſtés ;
Des mains de la nature exactement notés :

n'eſt-ce pas un malheur à la Nation Angloiſe de n'avoir point de muſique, & d'être obligée d'aſſervir ſon ame à une muſique étrangere ! Pour nous nous avons les Lullis, les Rameaux, &c. les étrangers ſont témoins des plaiſirs que ces grands hommes nous font.

de ce qui appartient à ma Nation : entêtés de ce préjugé, ils pensent qu'il n'est point de meilleure musique ni de plus excellente peinture qu'en France. Parlez-leur de la force qui regne dans les doctes compositions de Caprelly, ils vous citeront un mauvais râcleur de violon, qui joüe dans leurs Bals : vantez le pinceau sublime de Raphaël, le feu & la vie, dont ses Tableaux paroissent animés : oui, diront-ils, dans le coloris & le dessein Rigaut & Raphaël sont admirables (*a*).

Les François sont plus passionnés pour leur Patrie, que les anciens Grecs ne l'étoient pour leur Grece. Ulysse aimoit son Itaque, & ce sage Voyageur la quitte : une plus haute vertu, une plus grand courage éclatent dans les François ; ils se confinent toute

NOTES.

(*a*) Quel est le François, qui en admirant Corelli & Raphaël n'ait pas eû le droit d'admirer aussi les sons enchanteurs que Baptiste tiroit de son violon, & les chefs-d'œuvres, je ne dis pas seulement de Rigaut, qui étoit un Peintre de Portrait très-estimable, mais du Poussin, de le Brun, & de le Sueur, que l'on peut comparer avec Raphaël ?

leur vie dans leur cher Paris. Pour moi, je ne suis pas si zélé : j'avoue même qu'il y a dans ma Patrie des abus qui me la feroient aimer moins que je ne voudrois ; je ne penserois pas qu'elle conservât tous ses charmes, si elle perdoit le goût des sciences & si elle devenoit l'esclave de la tyrannie. La France a eu ses Richelieux, ses Colberts...... La Science, j'en conviens, y a brillé autrefois. Si nous n'avions pas les secours qu'elle a eus, l'Angleterre pourroit égaler la France en ignorance & en orgueil.

Cependant je n'oublierai jamais ni Corneille, ni Racine, ni l'Energie de Boileau, ni le Comique original de Moliere : mais que le nom de Fénelon soit élevé au-dessus d'eux tous (a). Ses maximes, ô Pulteney,

NOTES.

(*a*) Le Poëme en Prose de l'Archevêque de Cambrai est une excellente imitation de l'Odyssée, & le modele charmant d'une prose poëtique : mais on ne doit point élever cet ouvrage au-dessus de ceux de Corneille, de Racine, de Boileau, & de Moliere. Si Gay a crû devoir loüer éloquemment l'Archevêque de Cambrai parce qu'il donne des préceptes

enflamment vôtre ame animée du bien public : la sagesse de Mentor est féconde en préceptes, aussi solidement pensés, qu'agréablement exprimés ; ses leçons sont sublimes, elles sont écoutées avidement des Nations. Instruisez-vous, Princes, qui gouvernez le monde: apprenez qu'elles sont les inquiétudes & les terreurs qui déchirent l'ame d'un Tyran. Il ne voit jamais à sa suite que le chagrin, l'effroi, la défiance : mais un vrai Roi est bon & juste, il défend son Peuple, il en respecte les droits, il dédaigne de régner sur une multitude d'esclaves. Heureux, & mille fois heureux un Monarque dont les Loix protectrices du bonheur public, répriment la tyrannie ! Il n'est point de terre sous son regne, quelque dure qu'elle soit, dont la charrue n'ouvre

NOTES.

hardis aux Rois dans son Roman payen : que ne loüoit-il le beau Traité de Nicole sur l'éducation d'un Prince ; les Sermons ingénieux & solides que Massillon fit devant Loüis XV. pendant sa minorité, & sur-tout les instructions respectables que Bossuet a données à tous les Rois de la terre, dans son Discours sublime sur l'Histoire Universelle?

le sein; les gerbes, courbées sous lès épis, lassent la main du Moissonneur; la liberté est glorieuse d'y fixer sa demeure, le commerce y apporte l'abondance des rivages étrangers. Anglois, conservez vos Loix, défendez vos priviléges, ces biens passeront à vos enfans.

Vous direz qu'il est tems de choisir d'autres sujets, qu'il ne faut pas fatiguer une Muse de la description des *fats* & des *beaux* : si je laissois aller la satyre sur les terres de mon Pays, j'y trouverois une plus grande variété de folies : mais ma Muse est réduite à une seule espece de fous; tous les François sont des Petits-Maîtres.



AVERTISSEMENT.

TOUTES les Epîtres précédentes ont été écrites à des particuliers: celle-ci eſt adreſſée à un Monarque. Comme les Anglois ſervent leurs Rois à genoux, auſſi leurs Poëtes écrivent-ils à ces Rois avec une ſoûmiſſion qui n'a point de bornes; mais ils n'en ſont pas plus reſpectés. *Les Rois d'Angleterre ſont des Dieux, quand ils ſont tout ce que veulent leurs ſujets: mais quand ces Dieux veulent être maîtres, ils ne ſont rien;* ne jugez pas toûjours du reſpect d'une Nation pour ſon Roi, ni du mérite de ce Roi par les éloges des Poëtes.

Adiſſon emploie toute la pompe & toute la nobleſſe de ſon génie pour loüer ſon Prince dans

l'Epître qui suit; il insiste beaucoup sur la valeur & le génie de Guillaume III. pour la guerre: mais comme ces qualités, quand elles ne sont pas guidées par la sagesse & la justice, sont ordinairement funestes, il a soin de justifier les armes de ce Prince. Il dit que Nassaw combattit pour la gloire de l'Angleterre, la liberté des Anglois, la tranquillité de l'Europe en détrônant un bon & grand Roi son allié, son ami, son beau-pere. Il ne fait au reste que répéter ce que les Anglois disent sans cesse, que leurs Rois sont les seuls Monarques justes & puissans, & les arbitres de la guerre & de la paix dans l'Europe; comme si les autres Rois ne contribuoient pas aussi par leurs forces & leurs traités à y maintenir l'équilibre.

Le grand Bacon a réduit en deux mots tout ce qu'on peut dire

à un Roi, quand on ose le loüer. *On doit toûjours le faire souvenir qu'il est homme, & qu'il tient la place de Dieu.* Le Poëte qui le loue doit aussi se souvenir qu'il est homme lui-même, & qu'il parle à un homme, & en même tems qu'il est sujet, & qu'il parle à son maître. Ainsi un Poëte doit toûjours être le ministre de la vérité, le panégyriste de la vertu, l'homme du peuple, quand il écrit à des Rois. Il doit aussi joindre une noble liberté & une sage hardiesse à une prudence délicate & à un respect profond.

On ne devroit presque loüer en un Roi que son attachement constant aux sublimes devoirs de son état, c'est-à-dire au bonheur de son peuple: voilà pourquoi il est Roi. Horace dans l'Exorde admirable de son Epître à Auguste vante son zele éclairé, étendu, continuel pour sa patrie. Vous

ſoûtenez, dit-il, le poids des ſoins nombreux & importans de l'Empire. Vous défendez l'Italie par la force de vos armes, vous l'ornez par la décence de vos mœurs, vous la corrigez par la ſageſſe de vos loix. Ce ſeroit agir contre l'intérêt de la République que d'occuper vos précieux momens par un trop long diſcours, &c. *Cùm tot ſuſtineas, &c.*

L'Epître la plus digne de Louis le Grand eſt celle où Boileau célebre la modération de ce Prince dans la victoire, ſon attention à la ſubſiſtance de ſon peuple pendant la famine, l'encouragement & la protection qu'il donne aux Arts, la réforme qu'il fait des abus qui ſe ſont introduits dans les Finances & dans la Juſtice, ſon averſion pour la licence des gens de guerre, pour le luxe, &c. & enfin la jonction des deux mers par le canal du Languedoc.

Louis XIV. qui ſavoit en quoi consiſte la véritable grandeur d'un Roi, fut ſi touché de ces loüanges, & ſi flaté de les mériter, qu'il accorda à Boileau, auſſi-tôt qu'il lui eut récité cette Epître, une penſion de deux mille livres.

Parmi les Epîtres que nos grands Poëtes ont adreſſées à nos Rois, je n'ai remarqué que des éloges de leur zele pour le bonheur de leur peuple; je n'y ai presque apperçû aucun trait ſatyrique contre les Rois voiſins. Il ſeroit à ſouhaiter qu'à cet égard les Poëtes Anglois imitaſſent la modération de nos Poëtes. Pourquoi élever un thrône ſur les ruines d'un autre? Un Roi ne peut-il être grand par lui-même? Le ton de la Satyre convient-il dans un Panégyrique? & un Roi qui ſe reſpecte ne doit-il pas être choqué qu'un ſimple particulier aviliſſe par des médiſances un Roi comme lui?

Adiſſon n'avoit que vingt-ſix ans quand il compoſa cette Epître ſur quelques victoires du Roi Guillaume. Elle fut trouvée ſi belle à la Cour de ce Prince, qu'elle commença la fortune de ſon Auteur. Il n'oſa la préſenter lui-même au Roi, qui n'aimoit pas autant la poëſie que la guerre. Il l'adreſſa avec une Lettre en vers à Mylord Sommers, Garde du Grand Sceau, auſſi bon Poëte que grand Miniſtre. C'eſt ainſi que le jeune Virgile, timide & modeſte, s'inſinua auprès de Mecene pour parvenir à la Cour d'Auguſte. Mylord, qui profitoit de la faveur où il étoit pour protéger le mérite, ayant remarqué dans notre Poëte un deſir de voyager en France & en Italie, obtint pour lui une penſion de trois cens livres ſterlings, qui lui ſervirent à faire ſes voyages. Nous verrons ſa deſcription de l'Italie dans une autre Epître.

En général l'Epître que nous annonçons a de grandes beautés ; mais elle a le défaut de toutes les Poëſies Angloiſes, où il s'agit de la France, c'eſt de reſpirer une haine implacable contr'elle. Si les Anglois l'eſtimoient moins, ils ne la haïroient pas tant.





LETTRE D'ADISSON, A MYLORD SOMMERS, GARDE DU GRAND-SCEAU.

I vos pensées sont libres des affaires d'Etat, si vous ne portez point à présent le poids du Royaume, si votre tems & vos actions sont à vous, recevez le présent que vous fait une Muse inconnue, une Muse qui chante dans des Vers téméraires des armées mises en fuite, des Rois déthronés, la prospérité de l'Angleterre augmentée, & la paix de l'Europe rétablie par les sages conseils de Sommers & l'épée triomphante de Nassaw.

Mylord, c'est à vous que mes idées hardies appartiennent: c'est vous qui contribuez à la grandeur du Héros

que je vais célébrer. Il vous révele ſes grands projets, il vous ouvre dans le Conſeil ſes plus ſecrets deſſeins. Vous déterminez l'Arrêt qu'il doit porter ſur les Villes qu'il n'a point encore foudroyées, vous décidez des batailles qu'il doit livrer. Vous pourriez vous-même dans vos Vers immortels décrire ſa ſageſſe & récompenſer ſes travaux : mais, quoique l'Etat occupe votre ame toute entiere, & que votre Poëſie ſoit perdue dans de plus hautes penſées, daignez écouter les chants qu'une Muſe moins élevée que la vôtre m'inſpire. Pardonnez ſes fautes, modérez ſes écarts.

Je fixe ſur vous mes craintes inquietes, Mylord, j'attens de votre jugement ma deſtinée, vous êtes au-deſſus des paſſions vulgaires, de l'envie dédaigneuſe de l'amour indiſcret. Si, ſatisfait de mes efforts, vous ſoûriez à mes chants, aſſûré de la renommée, j'éleverai hardiment ma voix, les ouvrages que vous loüez ne le cedent qu'à ceux que vous faites.



EPITRE D'ADISSON,

AU ROI GUILLAUME III. (a)



TANDIS que les exercices de Mars sont suspendus, que les trompettes sont endormies, que les canons cessent de gronder, que tous les échos

NOTES.

(a) Cette Epître fut composée à la fin de la campagne de 1695. lorsque le Roi Guillaume se préparoit à passer des Pays-Bas en Angleterre.

Le beau-pere & le gendre se disputerent dans la plaine de Pharsale l'empire du monde. Le beau-pere & le gendre combattirent sur les bords de la Boyne, riviere d'Irlande, pour le Royaume d'Angleterre. La fortune fut également injuste dans ces deux batailles: mais en faisant triompher César & Guillaume elle n'a pas diminué la gloire de Pompée & de Jacques. Caton, & tous les gens de biens furent

ont

ont perdu leurs voix effrayantes, que le tonnerre de Bellone ſe repoſe; écoutez-moi, Roi généreux, & ſouffrez que ma Muſe verſe dans votre ame de plus douces penſées.

D'autres Poëtes plus harmonieux, rendront des oracles plus ſublimes: ils vous mettront les armes à la main; ils vous conduiront aux combats; mais ma Muſe vous attend ſur le ri-

NOTES.

du parti de Pompée, Louis le Grand & de fideles Anglois furent attachés au Roi Jacques; la Bataille de la Boyne fut donnée en 1690. le 11. Juillet. Guillaume étoit à la tête de quarante-cinq mille hommes; il avoit 60. pieces de canon, & le Maréchal de Shomberg. Jacques n'avoit que cinq mille hommes des troupes de France, unique ſecours que le Roi pouvoit lui donner alors, & environ quinze mille hommes à demi armés, & douze pieces de campagne. Malgré l'inégalité des forces des deux armées, cette victoire fut diſputée aſſez long-tems. On aſſûre que Jacques auroit été vainqueur, ſi ſes ordres & ſes exemples euſſent été ſuivis. Enfin il fut battu, mais ſon armée ſe retira en bon ordre; il n'eut pas quinze cents hommes de tués. Les Officiers & les Soldats François firent des prodiges de valeur; ils ne furent pas ſoûtenus par les Irlandois. Le Prince d'Orange ne retira aucun avantage de cette victoire ſi vantée par les Poëtes Anglois.

vage d'Angleterre. Elle aſpire après votre retour, elle vole au-devant de vous au moment que vous deſcendez ſur votre terre ; elle vous a vû ſouvent preſſer les ennemis, lorſque l'Europe étoit inquiete ſur tous les coups qui vous menaçoient : mais elle n'oſoit faire éclater ſes tranſports dans des chants héroïques. Elle a vû la Boyne teinte & enflée du ſang des François ; leurs corps flottans s'arrêter ſur ſes bords, & ſon Héros monter avec peine ſur ſes rives eſcarpées : mais ma Muſe s'eſt efforcée en vain de ſuivre ce Héros à travers une plaine couverte de pouſſiere, tantôt plongé au milieu des ennemis, & tantôt perdu dans des nuages de fumée.

Plût au Ciel que quelque Muſe fameuſe par des Vers ſublimes oſât retracer vos exploits dans une Poëſie audacieuſe, qu'elle vous peignît aimé dans la paix, redouté dans la guerre, couvert de ſueur au milieu du jour, occupé de ſoins au milieu de la nuit : mais les deſtins injuſtes l'ordonnent, les Héros ſemblables aux Dieux reçoivent toûjours trop tard la gloire dûe à leurs travaux. La Poëſie ſuit

trop tard les belles actions. Un siecle produit un Héros (*a*), un autre siecle produit un Poëte.

(*b*) Plus de mille ans s'étoient écoulés, lorsque Virgile éleva sa voix & chanta ce grand homme qui, entraîné par la force des destinées, essuya tant de dangers sur des mers fu-

NOTES.

(*a*) Les siecles des Héros, comme on l'a dit souvent, sont aussi les siecles des Poëtes : les belles actions des uns excitent le génie des autres ; mais Adisson ne parle ici que des Poëtes qui pourroient faire des Poëmes épiques à la gloire d'un Héros vivant. Il suffit, dit-on, qu'on ait vécu avec nous pour nous paroître peu grands, peu dignes d'un Poëme épique ou d'une Tragédie ; *Major è longinquo fit reverentia :* mais n'est-ce point encore un préjugé. Le Camoens a chanté les belles actions qu'il a vûes, & Don Alonzo Ericilla celles qu'il a faites. La Poësie peut faire illusion sur les foiblesses d'un Héros connu ; au reste ils n'y perdent pas tant qu'Adisson veut le faire entendre. Il suffit que les Héros aient un Historien ; une Histoire véritable loue plus qu'un Poëme sublime. Alexandre est plus admiré dans l'Histoire de Quinte-Curce, que Quinte-Curce même. La gloire d'Homere efface celle d'Achille.

(*b*) Ænée partit de Troye en 2868. Virgile mourut en 4035. Troye fut prise en 2871. & Homere naquit en 3043.

rieuses & sur ces rivages funestes, avant que de parvenir à cette terre qui lui avoit été promise (*a*), & de donner la naissance à l'Empire de l'Univers.

Troie avoit succombé sous les coups que les Grecs hardis & cruels lui avoient portés, long-tems avant qu'Homere eût fait le dénombrement de leurs Troupes dans ses Vers. Achille avoit depuis long-tems châtié les (*b*) Troyens, & réduit en poudre leurs murs bâtis par les Dieux, avant qu'une Muse sublime prenant son essort dans les airs, eût fait voir son Héros furieux dans les batailles, combattant dans des camps couverts de pavillons & dans des fleuves rapides (*c*), vainqueur des Mortels & rival des Dieux.

NOTES.

(*a*) Le texte dit *la terre promise*, les paroles de l'Ecriture ne doivent presque jamais être employées dans des sujets au-dessous de ceux de la religion.

(*b*) *L'incontinence* des Troyens, c'est-à-dire celle de Pâris.

(*c*) Achille tua beaucoup de Troyens dans le Xante ou le Scamandre, qui combattit contre Achille pour les défendre.

Peut-être que par l'arrêt inévitable des destinées un grand Poëte caché dans le sein de l'avenir tentera d'écrire les actions divines de Guillaume, & enflammera la postérité du récit de ses batailles ; les champs de l'Irlande étaleront vos conquêtes, grand Héros ; la Boyne sera chantée au moment que ses flots suspendus par les débris de l'armée ennemie cesserent de couler, (*a*) les efforts des François ne serviront qu'à étendre votre renommée. Senef portera un autre nom (*b*) : nos derniers neveux ver-

NOTES.

(*a*) Les efforts des François sont apparemment les secours de cinq mille hommes que le Roi de France envoya au Roi Jacques : car Adisson ne veut pas parler d'un grand nombre de victoires que les François remporterent sur le Prince d'Orange.

(*b*) On avoit toûjours attribué la victoire de Senef au Grand-Condé. La bataille fut donnée le 11. d'Août en 1674. entre les François d'un côté, les Hollandois, les Espagnols, & les Impériaux de l'autre. Le Prince de Condé commandoit les François, & il n'avoit que 32000. hommes. Le Prince d'Orange étoit à la tête des Alliés, qui étoient au nombre de 60000. Le Prince de Condé eut la prudence de se retrancher ; le Prince d'Orange, qui n'avoit que 23. ans, venoit braver ce vieux Gé-

ront vos combats avec une terreur ſecrette. Ils apprendront avec joie que dans cette journée ſanglante, où vous avez vû de trop près les dangers, un boulet a reſpecté votre vie, & n'a fait que gliſſer ſur vous.

(*a*) La race des Naſſaws fut choiſie

NOTES.

néral juſques dans ſes retranchemens: mais comme ce jeune guerrier vit qu'il ne pouvoit entamer l'armée du Prince, il prit le parti de ſe retirer. Le Prince ſaiſit ce moment en habile Capitaine, battit les Hollandois & les Eſpagnols, & remporta une victoire complette. Ceux qui jugeoient par l'évenement, dirent qu'il n'auroit pas dû pourſuivre les ennemis, qui trouverent le moyen de ſe rallier, mais qui n'eurent ſur lui aucun avantage. Ils allerent faire le ſiege d'Oudenarde, que le Prince leur fit encore lever pour ſurcroît de triomphe. Cette campagne, toute brillante qu'elle fut, n'ajoûta preſque rien à la gloire du Grand Condé. Ce n'eſt point à Senef, mais à la journée de la Boyne, que Guillaume eut les épaules *effleurées d'un boulet de canon innocent*, comme parle le Poëte. Il fut obligé de ſe retirer de l'armée; de là vint le bruit de ſa mort.

(*a*) Ce n'eſt pas ſeulement les Anglois, les Hollandois même ont oſé prendre le titre de Protecteurs des Loix, de Réformateurs de la Religion, d'appuis, de défenſeurs, & d'arbitres des Rois: ils ont rendu la liberté aux Mers, fait faire par la force des armes une paix

par le Ciel pour humilier les orgueilleux oppresseurs du genre humain, pour enchaîner les Tyrans de la terre dans les liens des Loix, pour combattre en faveur des nations insultées. Zelés Citoyens du monde, la justice implore leur secours, & suivant les faveurs qu'ils accordent aux Empires, les Empires tombent ou se relevent (*a*).

La jeunesse Angloise peu accoûtumée aux dangers, insensible à la gloire, négligeant les armes (*b*), avoit

NOTES.

glorieuse, & rétabli le repos de l'Europe; ce sont les titres orgueilleux qu'ils ont pris dans une médaille qu'ils ont fait frapper en 1668. *assertis legibus, emendatis sacris, adjutis, defensis conciliatis Regibus, vindicatâ marium libertate, pace egregiâ virtute armorum partâ, stabilitâ orbis Europæi quiete, numisma hoc, &c.* Le Roi de France l'année précédente avoit déja conquis la moitié de leur pays, & menaçoit l'autre: aussi se vengea-t-il de cette orgueilleuse médaille; quand on est superbe dans la prospérité, on court risque d'être humilié dans la disgrace.

(*a*) Ce qu'Homere dit de Jupiter, Adisson le dit de Guillaume III. Jupiter étoit le plus puissant des Dieux, Guillaume étoit un Roi comme un autre.

(*b*) Jacques II. éleve du grand Turenne a

cessé de connoître ses ennemis : elle entendoit, sans en être émûe, retentir les trompettes de Mars : mais aujourd'hui inspirés par vous nos jeunes Citoyens font briller leurs épées, & les agitent avec un plaisir qui leur avoit été jusqu'alors inconnu ; ils appellent les combats ; ils renouvellent leurs anciennes conquêtes sur la mer, & font renaître les triomphes de leurs peres. Voyez-les s'enflammer, quand on leur dit qu'Azincourt fut couvert des corps des François, & que Cressy

NOTES.

mérité ses éloges & ceux du Grand-Condé ; il avoit inspiré le goût & le génie des armes aux Anglois : on sait qu'il battit les Hollandois deux ans avant qu'ils fissent frapper leur médaille. Pourquoi tant loüer le Prince d'Orange sur sa passion pour la guerre ? Ce fut son plus grand défaut. Les armes de Louis XIV. furent plus heureuses que les siennes, & cependant après la campagne de 1693. qui avoit été si glorieuse au Roi de France, il demanda la paix au milieu de ses victoires, & il chargea l'Envoyé du Danemark, résident à la Cour de Londres, de la proposer au Roi d'Angleterre. Cette modération de Louis le Grand lui fait plus d'honneur que toutes les batailles qu'il a gagnées : son successeur mérite les mêmes éloges ; il a battu ses ennemis, & il leur a demandé la paix.

fut

fût inondé de leur sang (*a*) : ils combattent avec une ardeur plus vive : ils ont tous l'ambition de foudroyer les premiers la breche & de monter à l'assaut. En vain les ennemis rassemblés multiplient leurs forces, éclaircissent les remparts & arrêtent les Anglois dans leur course : ils s'ouvrent un passage à travers mille obstacles pour suivre Guillaume qui marche à leur tête. Ils se jettent où le feu exerce le plus sa fureur, où l'artillerie éclate avec le plus grand bruit. Les dernieres terreurs de Namur & sa ruine montrent ce que peut Guillaume (*b*) enflammé d'une juste vengean-

NOTES.

(*a*) Comme il n'est point de Poëtes Anglois qui n'aient parlé d'Azincourt & de Cressy, je ne répeterai point les notes qu'ils m'ont obligé de faire souvent sur ces deux batailles. Les Anglois sont si glorieux d'avoir vaincu les François, qu'ils nous font l'honneur de s'en vanter sans cesse depuis 300. ans.

(*b*) Louis XIV. avoit pris Namur. Guillaume III. la reprit trois ans après ; ainsi tous les éloges que le Poëte donne à son Roi sur cette prise avoient appartenu au nôtre. Nous avons de plus un avantage sur les Anglois, c'est que notre Héros n'avoit point mis en poudre les beaux édifices de Namur, & que

ce. Cette Ville couronnée de mille tours & d'une multitude de pyramides dorées qui brilloient dans les airs n'est plus qu'un amas confus de poussiere. Toutes ces colonnes superbes sont renversées & fument sur la terre.

Les travaux de Nassaw ont une fin noble, il veut augmenter le bonheur du genre humain, il n'est point conduit par une ambition farouche : mais il est touché des craintes de l'Europe, des cris des orphelins, des pleurs des veuves. La Religion opprimée excite ses premieres alarmes, la justice outragée arme ses mains, ses conquêtes rendent la liberté au monde, & les nations bénissent les glorieux succès de son épée.

Ainsi quand une Muse veut tracer le modele parfait d'une vertu héroïque, elle offre aux yeux un Héros triomphant dans les combats sur des géans & des monstres terrassés, il est couvert de sueur & de sang, & les

NOTES.

nos Poëtes ne l'ont point complimenté sur ces actions féroces.

Dieux épouvantés conſpirent à ſa grandeur (a).

Vos vaiſſeaux voguent ſur les mers qui avoient été déſertes juſqu'à vous, & portent la terreur aux contrées orgueilleuſes de l'Orient. Tunis & Alger de leurs rivages brûlés entendent avec effroi gronder leurs canons; leurs habitans voudroient ſe dérober aux coups qui les menacent, & ſe retirer dans des terres plus voiſines du Soleil. Les vaiſſeaux François ſont renfermés dans leurs Ports, l'uſage commun de la mer & du vent leur eſt refuſé : ils n'oſent plus défier les forces Angloiſes. Ils ſe ſouviendront toûjours de la fureur avec laquelle nous avons chaſſé le Prince tremblant, à qui ils ont donné un aſyle. Il étoit épouvanté par le bruit de notre artillerie, & englouti dans le feu & la fu-

NOTES.

(a) Ce vers paroît faire alluſion à un vers, où Homere dit que les Dieux vaincus & épouvantés reconnurent la grandeur de Jupiter; auſſi Pope s'eſt-il exprimé comme Adiſſon dans le vers 528. de l'Iliade. *Les Dieux affligés reconnoiſſent leur Dieu redoutable.* Ces Dieux affligés ſont apparemment Louis XIV. & Jacques II.

mée, les vagues étoient applanies par une multitude innombrable de boulets, les débris des vaiſſeaux, les armes, les hommes flottoient tous enſemble ſur la mer.

(*a*) Les nombreuſes Flottes de l'Eſpagne pourroient à peine ſe vanter d'avoir ſoûtenu plus de batailles; les vents pouvoient à peine les conduire à leurs deſtinées, & l'Océan étoit fatigué ſous leur poids.

(*b*) Par-tout où l'Océan roule ſes

NOTES.

(*a*) Ce Poëme eſt composé de morceaux détachés, & de petites parties qui n'ont aucune conſiſtance entr'elles. Que viennent faire là ces Flottes d'Eſpagne? A quoi tiennent-elles? Adiſſon veut parler apparemment des Flottes immenſes que Philippe II. envoya contre la Reine Elizabeth.

(*b*) Ce n'eſt pas ſous Guillaume III. que le commerce d'Angleterre fut floriſſant. Ce Prince épuiſoit le Royaume pour ſoûtenir les frais d'une guerre qu'il s'étoit attirée en déthrônant un Roi; au reſte les avantages du commerce Anglois ſont communs à la Hollande, au Portugal, à l'Eſpagne, & à la France.

Je ſupprime ici vingt-quatre vers, dans leſquels Louis XIV. eſt traité indécemment de Prince orgueilleux & ambitieux, où il eſt accuſé d'être la cauſe funeſte de tous les maux de l'Europe, & l'auteur d'une guerre impie. C'eſt

flots errans, il nous est ouvert de l'un à l'autre pole. Nous pouvons en sûreté porter nos voiles jusqu'au Cercle Polaire, & les enfler des vents du Nord. Nous pouvons pénétrer dans

NOTES.

ainsi qu'un jeune Poëte ose parler d'un Monarque qui a reçu le nom de Grand de son siecle & de la postérité. Mais à qui doit-on imputer cette guerre impie? Sera-ce à un Roi généreux, qui, à l'exemple de ses prédécesseurs, donne un asyle dans ses Etats à un Roi fugitif & déthroné, qui lui rend tous les honneurs qui lui sont dûs, & qui, sans autre interêt que celui de tous les Rois outragés dans la personne de ce Prince infortuné, s'efforce de ramener ses sujets à la soûmission, & de le rétablir sur le throne de ses ancêtres? Ne sera-ce pas plûtôt à un étranger qui profite des troubles d'un Royaume pour s'en emparer, & qui au lieu d'en réconcilier les sujets avec leur Roi par une médiation prudente & pacifique, saisit cet instant pour les diviser de plus en plus, pour chasser ce Roi qui lui est uni par les liens du sang, le précipiter de son throne sans autre examen, & y monter en sa place. Louis & Guillaume ne sont plus; que l'Europe parle & décide.

Après ces invectives contre Louis le Grand, le Poëte revient encore ennuyeusement à la prise de Namur, sans parler de Deinse & de Dixmude, & de dix Vaisseaux Anglois que nous prîmes la même année.

les climats du Midi, sans être exposés au danger de la guerre. Nous osons découvrir des Terres nouvelles, & voir d'autres astres sur nos têtes, rapporter sans crainte dans notre Patrie tous les biens que le Soleil produit, & nous rendre Maîtres des richesses du monde entier. Voyez où s'arrête Berckley, & où il exécute les ordres de son Roi outragé. Il lance ses bombes sur les Citadelles qu'il embrase & sur les Tours qu'il renverse, des torrens rapides de feu sifflent dans les airs. Ils percent, ils frappent, & ils portent la destruction. Les Cieux brillent de longues flammes qui s'élevent jusqu'à eux, & toutes les mers réfléchissent une lumiere éclatante.

Quand l'Ætna s'ouvre tout-à-coup avec violence, il remplit le Ciel de cendres & la Terre de fumée. Les cimes des rochers s'élancent, & roulent dans les airs. De tous côtés volent les pierres fondues & les charbons enflammés. Sa fureur s'étend jusqu'aux rivages éloignés; ils couvrent de poussiere les bords de l'Asie. En vain le Pilote jette les yeux des mers voisines sur les tours & les forteresses des François. Il ne peut plus

appercevoir les lieux auxquels il se fixoit, il ne voit qu'une suite immense de ruines ; & en montrant à ses compagnons étonnés la côte dépouillée & nue (*a*), il leur dit : Ici s'élevoient

NOTES.

(*a*) Ces bombardemens & ces destructions de Villes florissantes sont représentés avec une énergie, qui nous rappelle les descriptions d'Homere & de Milton. Mais où est le mérite de côtoyer des rivages malheureux, & de jetter en fuyant des bombes sur des Villes qui ne peuvent se défendre. Les Anglois passoient près de nos côtes *comme des torrens impétueux qui faisoient d'autant plus de ravage qu'ils rencontroient moins d'obstacles.*

Le Roi de France, indigné de cette férocité gothique, ordonna pour s'en venger qu'on bombardât Bruxelles, où les Alliés perdirent plusieurs millions. S. Malo ne fut point, il étoit, il est, & il sera ainsi que l'Orient que les Anglois manquerent il y a quelques années. Le Mont Ætna a servi de comparaison à la plûpart des Poëtes : en voici une digne de son Auteur.

L'Ætna renferme le tonnerre
Dans ses épouvantables flancs ;
Il vomit le feu sur la terre,
Il dévore ses habitans.
Ah ! fuyez, Nymphes gémissantes,
Ces campagnes toûjours brûlantes,
Ces abysmes toûjours ouverts,
Ces torrens de flamme & de soufre,
Echapés du sein de ce goufre,
Qui touche aux voûtes des enfers.

Ode de Voltaire, sur la Paix.

des tours & des obéliſques: là s'aſſembloit une foule de citoyens : voilà où fut S. Malo.

(*a*) Ma muſe décriroit les actions héroïques de Rouſſel, ſi mes forces répondoient à mes deſirs. Je retracerois ſa valeur ſans bornes, & je ferois tonner ſon canon dans mes vers. Je repréſenterois ce grand Général ſur ſon vaiſſeau, la colere dans les yeux, la foudre dans les mains; tel qu'Hector quand il lançoit ſon feu ſur mille vaiſſeaux, & qu'il mettoit en fuite la Grece entiere.

(*b*) Mais qui pourroit parcourir

NOTES.

(*a*) Mylord Rouſſel, originaire de Normandie, où il a encore des parens, s'eſt ſignalé dans les guerres de Guillaume & de la Reine Anne. On dit qu'il empêcha nos Flottes de ſortir du Port de Toulon.

(*b*) Le Comte de Tourville battit les Flottes Angloiſe & Hollandoiſe, & leur brûla 12. vaiſſeaux de guerre en 1690. Le même Général François remporta une ſeconde victoire en 1693. Il eſt vrai que ce grand Capitaine ayant ſoûtenu pendant trois jours en 1692. une bataille ſanglante contre ces mêmes Flottes, malgré les vents qui lui étoient contraires, & la ſupériorité du nombre, il fut forcé de ſe retirer. Voilà ſur la mer deux victoires contre une.

tous les triomphes de l'Angleterre, compter tous les feux épars sur chaque rivage, décrire les victoires dispersées de tous côtés, & conduire le lecteur de mer en mer? Mais aussi qui pourroit refuser des vers aux actions divines d'Ormond (*a*), ce héros de toutes les muses d'Oxford. Je voudrois célébrer sa valeur puissante, le suivre (*b*) marchant après la renommée, à travers le tumulte & l'horreur des combats, remarquer chacune de ses actions, & fixer toûjours mes regards sur lui.

(*c*) Si nos Pairs vouloient faire *leur*

NOTES.

(*a*) Le Duc d'Ormond étant Chancelier de l'Université d'Oxford, avoit un droit sur les éloges de ses membres; aussi les méritoit-il. Il se distingua à la journée de Nerwinde, où il fut fait prisonnier de guerre par le Duc de Luxembourg, & conduit à Namur, qui étoit alors à nous; il s'est encore signalé sous le regne de la Reine Anne: mais il fut disgracié sous celui de George I. & il se retira à Avignon.

(*b*) *Littéralement:* L'accompagner dans la noble chasse de la renommée.

(*c*) Les tems sont bien changés, les divisions des François ouvroient alors l'entrée de leur Royaume à leurs voisins jaloux. Mais comment un Poëte sensé peut-il conseiller la

cour à la renommée, s'ils vouloient embellir les rivages que leurs peres ont conquis, nos armées entreroient en triomphe dans la France. Henri ne seroit pas le dernier qui l'auroit subjugué. Jusqu'où n'iroit pas l'espérance de l'Angleterre, si nos Pairs cherchoient au-dehors du Royaume à acquérir de la gloire aux dépens de leur sang, avec la même ardeur qu'ils soûtiennent au-dedans le poids de l'Empire pendant l'absence de Guillaume; ils déconcerteroient les projets politiques des François; ils dissiperoient les desseins de l'ennemi commun; ils conduiroient nos armées; ils distribueroient la justice, & ils rendroient la perte de Marie plus supportable.

Mais arrêtez, ô Muse! Ne faites point entendre ce son affligeant. Le nom de Marie (*a*) blessera toûjours

NOTES.

conquête de la France à un Roi qui a toûjouts perdu les batailles qu'il a eû à soûtenir contr'elle? Ne suffit-il pas que nous ayons aujourd'hui notre Roi à notre tête pour être invincibles?

(*a*) La Reine Marie, fille aînée du Roi Jacques II. & femme de Guillaume III. mou-

l'oreille, attriftera toûjours le cœur d'un Anglois. A ce nom des torrens de larmes couleront toûjours malgré nous de nos yeux. Marie étouffe notre joie renaiffante, obfcurcit nos triomphes, nous défend les plaifirs.

(*a*) Voyez, voyez les Vaiffeaux Anglois. Le voici, Naffaw vient; à mefure que fa Flotte approche les mats s'élevent, les voiles font plus blanches, fon navire pompeux le découvre tout entier. Venez puiffant Prince; venez défiré de l'Angleterre (*b*); puiffent les zéphirs du ciel bienfaifant vous conduire heureufement! Venez, que vos peuples raffemblés fur le rivage confiderent ce front qui répandoit la terreur & la

NOTES.

rut en 1694. le 28. Décembre. Elle avoit de grandes vertus, mais elle fut Reine d'Angleterre.

(*a*) La maniere dont le Poëte peint l'arrivée de la Flotte Angloife qui ramene le Roi eft fi vive & fi naturelle qu'on croit lire quelques vers d'Homere.

(*b*) C'eft une allufion à ces paroles que l'Ecriture adreffe au Meffie. *O defideratus cunctis gentibus, veni.* On permet à un amour extrème d'appliquer à un mortel des paroles confacrées au Fils de Dieu.

confuſion dans les armées Françoiſes. Mais, non, remarquons plûtôt la ſérénité qui brille dans vos yeux, & la joie qui éclate ſur votre rivage; qu'on n'y découvre plus rien de terrible. Oubliez pour quelque tems le bruit de la trompette; soûriez à la fidélité que vous marque votre peuple; recevez leurs hommages; joüiſſez de leur amour. Vous étiez ſaiſi d'un plaiſir héroïque; vous étiez plongé au milieu du bruit formidable des batailles, environné de toutes parts de monceaux de morts & de courſiers écumans ſur la terre: (*a*) vous êtes aujourd'hui

NOTES.

(*a*) Cette Epître eſt pleine de beautés: mais je ne ſai ſi le Poëte auroit dû en parlant à ſon Roi le quitter ſi long-tems pour faire d'autres éloges. Quand Boileau écrit à Louis XIV. il n'eſt occupé que de lui d'un bout de la piece à l'autre. S'il lui échappe quelques traits à la loüange de quelques-uns des ſujets du Roi, ces traits ſont rapides, & ils ſe rapportent toûjours au héros principal. Le Poëte Anglois a eû le deſſein vague de raſſembler les plus belles actions du Roi Guillaume: mais comme elles ne pouvoient remplir une Epître, il a imité Pindare; il s'eſt jetté à l'écart, auſſi ſa piece a-t-elle le déſordre des Odes du Poëte Grec. Adiſſon va juſqu'au bout ſans trop

couvert de lauriers, & partout où vous allez la joie naît autour de vous, la félicité & la paix vous accompagnent.

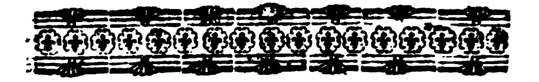
NOTES.

savoir où il va, & il pouvoit dire avec beaucoup plus de vérité que M. de la Motte ne l'a dit dans une de ses Odes:

Fortune prens soin de mes vers.







AVERTISSEMENT.

NOUS avons vû ce que le Poëte Gay pensoit de la France : nous allons voir ce qu'Adisson pense de l'Italie. Le premier méprise le goût, le jugement, les manieres des François : le second plaint les Italiens, blâme leurs différens Gouvernemens, accuse leurs Princes de Tyrannie. Les Anglois mettent sans façon leur petite Angleterre au-dessus de tous les Empires du monde : cependant, malgré la haute idée qu'ils ont de leur pays, ils brûlent tous d'en sortir, quand ils commencent à penser, pour se former & s'instruire en France & en Italie. Je ne me souviens pas d'avoir lû que les citoyens sensés de Rome aient jamais dit du mal

de ceux d'Athenes, ni que les citoyens d'Athenes aient condamné ceux de Rome. Cornélius Népos étoit Romain; il a beaucoup parlé des Grecs, sans blâmer leurs moeurs, quoiqu'elles fussent extrèmement différentes de celles des Romains, & il n'estime pas ceux qui n'ont point sa modération: *Hi erunt ferè*, dit-il, *qui expertes Græcarum Litterarum nil rectum, nisi quod ipsorum moribus conveniat, putabunt.* La critique d'une Nation ne peut tomber que sur les particuliers qui la composent: or, comment veut-on que ces particuliers puissent être blâmés des vices de toute une Nation?

Au reste Adisson, en parlant mal du Gouvernement des Italiens, vante beaucoup leur climat & leur génie. Il a fait l'histoire de son voyage; ce livre eut d'abord un médiocre succès; on

s'attendoit à y voir des coûtumes & des usages de la plûpart des Etats d'Italie, des réflexions sur les mœurs des Italiens, avec une carte du pays, & des plans des plus beaux édifices: on fut bien surpris quand au lieu de ces curiosités on ne vit qu'un voyage littéraire & poëtique, pour me servir de l'expression d'un Auteur Anglois, dont j'emprunte cette anecdote, des comparaisons des endroits qu'Adisson avoit remarqués avec les descriptions que les anciens Poëtes en ont faites; ensorte que le Tibre & le Pô qu'il a parcourus lui ont servi à expliquer les vers que les Poëtes ont faits sur les bords de ces Fleuves. On rendit enfin justice à ce Livre, on sentit que cette maniere d'éclaircir les Anciens sur les lieux mêmes, étoit préférable à l'érudition de ces Antiquaires, qui font leurs remarques sur les

Grecs & les Romains dans des lieux fort éloignés de la Grece & de Rome. En un mot Adiſſon fit ſur l'Italie ce que l'illuſtre Spon avoit fait ſur la Grece. Adiſſon, pour me ſervir de l'expreſſion de Banage dans un extrait qu'il a donné du voyage d'Italie du Pere Mabillon, Adiſſon, dis-je, *n'a point parcouru la célebre Italie, comme ces voyageurs ordinaires, qui marchent lourdement ſur des endroits fameux par quelques circonſtances curieuſes de l'antiquité.* Nos Gens de Lettres, en traduiſant le voyage d'Adiſſon, nous rendroient un ſervice important, ils gagneroient moins d'argent qu'en faiſant connoître les Romans Anglois : mais ils acquerroient plus de gloire.

L'Epître qu'on va lire eſt un abrégé de ce Livre. Elle eſt le Texte dont ce voyage eſt un long commentaire, ſuivant la remar-

que d'un Auteur Anglois. M. Salvini, Professeur en Langue Greque à Florence, a traduit cette Epître en Italien: Adisson l'a adressée à Mylord Halifax, qui a joué de grands rôles en Angleterre : il a contribué à élever Guillaume sur le thrône du Roi Jacques : il fut accusé de haute trahison pour avoir engagé Guillaume à signer le traité de partage de la succession du Roi d'Espagne; & il fut obligé malgré la protection de son Roi de se retirer dans ses terres, ainsi que le dit Adisson au commencement de cette Epître. Celui-ci lui eut de grandes obligations : Halifax l'employa dans le ministere sous la Reine Anne dès 1705. & il le fit recevoir Secrétaire d'Etat sous George I. en 1717. l'un & l'autre étoient grands Ministres & grands Poëtes, & par conséquent dignes d'être amis.



EPITRE D'ADISSON,

ECRITE D'ITALIE,

A MYLORD CHARLES HALIFAX,

EN L'ANNÉE 1701.

Salve, magna parens frugum, Saturnia tellus,
Magna virûm! Tibi res antiquæ laudis & artis,
Aggredior, sanctos ausus recludere fontes. Virgile. Georg. 2.



TANDIS que vous considérez les ombrages frais de vos campagnes, que vous vous retirez des charges publiques de l'Angleterre, & que

pour plaire à ses enfans ingrats vous cessez de sacrifier votre tranquillité à leur bonheur, ma destinée me transporte dans des Royaumes étrangers, chez des Nations fécondes en vers immortels. Là les agrémens de la saison, & les charmes du climat, conspirent ensemble à interrompre votre repos pour vous occuper de la Poësie.

Partout où je porte les yeux, des spectacles ravissans, des scenes agréables, des objets brillans, s'offrent à mes regards enchantés. (*a*) *Des champs dignes des vers* m'environnent de toutes parts. Je crois toûjours marcher sur une terre *consacrée aux muses* : elles ont si souvent touché leur lyre dans ces beaux lieux, qu'il n'est point de

NOTES.

(*a*) Adisson & son Traducteur Italien disent des *campagnes poëtiques* : ils disent encore une *terre classique* : nous ne pouvons nous résoudre à employer ces épithetes. Nous dirons bien *une expression, une pensée poëtique*, *un Auteur & un Livre classique* : mais nous ne saurions joindre des qualités à un sujet auquel elles sont étrangeres. Il est donc évident que notre langue, ou plûtôt notre esprit, est plus juste que l'esprit Italien & Anglois.

sommet de montagne qui n'ait été chanté, de buisson qui n'ait été célébré, de ruisseau qui n'ait coulé au bruit de l'harmonie.

(a) Que je suis charmé de chercher

NOTES.

(a) Le Poëte entre dans une longue énumération de Fleuves différens assez peu nécessaire, puisqu'il suffit dans une description d'en choisir les plus intéressans : mais il a eu dessein de comparer les qualités qu'il a remarquées dans ces Fleuves avec celles que les anciens leur donnent. Voici ce que Virgile dit du Mincius.

——— *Tardis ubi Mincius errat*
Flexibus. . . . . . .

Gallien prétend que les eaux de l'Albula, qui devoit son nom à sa blancheur, sont pleines d'alun, astringentes & médicales. Virgile appelle aussi le Pô le Roi des Fleuves ; il l'est en effet de ceux d'Italie par son étendue, sa profondeur, & la longueur de son cours. Adisson je ne sai pourquoi ne représente point le Clitumne comme Virgile l'a représenté. *Albi Clitumne greges*, &c. Pline prétend que les vaches qui buvoient de ses eaux avoient la propriété de produire des veaux blancs. Il falloit lui accorder ou lui refuser la même propriété, afin d'expliquer le texte de Virgile. Je ne ferai pas un plus long détail sur ces Fleuves. C'est aux voyages innombrables qu'on a faits de l'Italie à nous en instruire.

des bois & des montagnes pour y trouver des fontaines & des fleuves fameux, pour voir le Nar ſi tumultueux dans ſon cours, pour remonter à la ſource du doux Clitumne, pour contempler le Mincio qui conduit ſes eaux tortueuſes ſur des bords fertiles, & la ſource corrompue de l'Albula qui coule ſur un lit échauffé par le ſoufre fumant.

Enflammé des plus vifs tranſports je contemple le Pô, qui s'égare dans des prés fleuris. Roi des fleuves il roule à grand bruit ſur les plaines. Il épuiſe une partie de l'humidité des Alpes qui touchent aux Cieux ; orgueilleux & enflé des neiges de l'hyver il porte la richeſſe & l'abondance partout où il verſe ſon onde.

Quelquefois trompé par les Poëtes je cherche les fleuves, que leurs vers ont rendus immortels, mais qui perdus dans le ſilence, ou enſevelis dans l'oubli, ne coulent plus dans leurs lits, & ne font plus entendre leur murmure : mais leur ſource ne tarira jamais dans les vers des muſes, & leur doux bruit flatera toûjours l'oreille dans les deſcriptions des Poëtes.

(*a*) Quelquefois retiré sur les rives du Tibre je vois avec surprise les bords vuides & sans eau de ce fleuve célebre. Sans force dans son cours il tire son onde d'une urne desséchée & d'une source stérile. Cependant glorieux d'être chanté si souvent dans les vers il regarde avec mépris le Danube & le Nil, tant les muses immortelles savent relever la grandeur de leur sujet ; telle étoit la Boyne, ruisseau petit & sans gloire, qui s'égaroit obscurément dans les vallées de l'Irlande, & qui sans être apperçu serpentoit sur des rives sauvages jusqu'à ce que rendu fameux par vos vers & par l'épée triomphante de Nassaw, il ait fait retentir le monde du bruit de

NOTES.

(*a*) Peut-être que les rivieres changent de tems en tems de lit, se perdent quelquefois & s'ouvrent un autre cours. Peut-être que recevant d'autres noms, on a de la peine à les connoître sous des noms modernes. Les Poëtes exagerent toûjours, ils nous ont peint le Tibre, le Ximoïs, le Xanthe, le Mançanares, qui ne sont que des ruisseaux, comme de grands fleuves. Les Poëtes ne cherchent qu'à nous tromper : celui-ci prend ses confreres sur le fait.

ſes flots, par-tout où les actions ſublimes de ce héros & la gloire immortelle de votre poëſie pourront pénétrer.

Ah ! ſi les muſes rempliſſoient mon eſprit de cet enthouſiaſme, & enflammoient mon cœur de cette ardeur dont vous brûlez, des beautés ſans nombre brilleroient dans mes vers, & l'Italie de Virgile cederoit à la mienne (a).

Combien de berceaux dorés ſoûrient autour de moi ! Ils ne peuvent ſoûtenir les tempêtes qui regnent ſur l'Angleterre. S'ils y ſont transportés, s'ils y ſont conſervés avec ſoin, ils maudiſſent le froid de nos climats, ils périſſent dans l'air du Nord : ici une douce chaleur fait monter & fermenter la ſeve, & lui donne un goût plus *noble* & des parfums plus *élevés* (b) ;

NOTES.

(a) C'eſt dire indirectement que la muſe d'Halifax ne le cede point à celle de Virgile.

(b) Le génie Anglois a plus de rapport au génie Italien qu'au François. *Ces berceaux dorés qui ſoûrient, ces goûts nobles, ces parfums élevés*, ſont rendus précisément dans les mêmes mots par le Traducteur Italien, & nous ne les ſouffrons qu'avec répugnance : en effet ; les

les rochers les plus ſauvages ſont parés d'un tendre myrte, & de viles plantes exhalent de riches odeurs. Que quelque Dieu me tranſporte à l'agréable ſéjour de Bayes (*a*), qu'il me conduiſe dans les retraites ſombres & fraîches de l'Ombrie, où les zéphirs fixent leur éternel ſéjour, où toutes les ſaiſons ſe raſſemblent & prodiguent à la fois toute leur pompe, où les boutons, les fleurs, les fruits, croiſſent tous enſemble, où enfin toute l'année étale une agréable confuſion de richeſſes.

Une gloire immortelle, ſous mille

NOTES.

des choſes inanimées ne *ſoûrient* point. La nobleſſe & l'élévation n'entrent point dans nos ſenſations. Je ſai que la Poëſie Latine ſe permet quelquefois ces expreſſions hardies: mais le jugement eſt évidemment pour nous.

(*a*) Bayes eſt célebre par la beauté de ſa ſituation, & la ſalubrité de ſes eaux chaudes & agréables.

Nullus in orbe ſinus Baïis prælucet amœnis. Hor.

L'Ombrie, ou le Duché de Spolette, eſt extrèmement couverte d'ombre, dont elle a tiré ſon nom, parce qu'elle eſt ſituée entre de hautes montagnes.

formes différentes!, ſe renouvelle dans mon eſprit; mille paſſions combattent dans mon ame, quand je décris les beautés de Rome & ſa magnificence, qui brille juſques dans les ruines de ſes édifices ſuperbes; la hauteur ſurprenante d'un amphithéatre remplit mes yeux de terreur & de plaiſir (*a*). C'étoit là que Rome étoit *dépeuplée* dans les ſpectacles qu'elle y offroit, & que des Nations entieres s'y pouvoient raſſembler ſans être preſſées. Ici s'élevent juſqu'aux Cieux des colonnes couvertes de ſculpture: là paroiſſent d'orgueilleux arcs de triomphe, où ſont repréſentées les actions à jamais mémorables des anciens Romains, pour couvrir leur *lâche* poſtérité de honte & d'opprobre. Ces Fleuves ne peuvent plus laiſſer couler & deſcendre leurs ondes dans ces campagnes (*b*): ils ſont étonnés de jail-

NOTES.

(*a*) On peut voir Suétone, Vitruve, Palladio, Félibien, & tous les ſavans Auteurs & Artiſtes qui ont écrit ſur les Antiquités Romaines.

(*b*) Virgile avoit dit, *miraturque novas frondes, & non ſua poma*: en parlant d'un ar-

lir dans de hautes colonnes, & de se perdre dans les airs.

Ma muse errante court sans cesse après de nouvelles scenes : elle admire les figures *muettes* de ces rochers qui respirent, où le ciseau créateur montre toute sa force, & donne à la pierre la plus dure la mollesse de la chaire. Une troupe majestueuse de Dieux, de Héros, de Consuls Romains, garde un silence auguste. Des Tyrans séveres, que leurs cruautés ont rendu fameux ; des Empereurs, tracés sur le marbre de Paros, froncent les sourcils, tandis que des femmes brillantes découvrent des charmes qui domptent les coeurs orgueilleux de ces Tyrans.

Je voudrois retracer l'art divin du grand Raphaël, & montrer dans mes vers ses immortels chefs-d'oeuvres. Il a tiré du mêlange ingénieux de l'ombre & de la lumiere de nouveaux êtres : la vie & la chaleur éclatent dans ses couleurs ingénieusement assorties. Transporté de spectacles en

NOTES.

bre nouvellement greffé. Ce *miratur* est ingénieusement expliqué ici.

ſpectacles par le plaiſir, je me perds dans une ſi agréable variété. Ici les airs charmans d'une muſique aimable, le retour des mêmes ſons, & la différence harmonieuſe des tons, s'emparent de mon ame ravie. Des dômes ſuperbes, des temples majeſtueux, des palais immenſes, frappent mes yeux dans l'éloignement, & s'ouvrent pour ma muſe.

Que le Ciel favorable a orné cette heureuſe terre! Que ſa main féconde y a répandu de biens de toutes parts! Mais à quoi ſervent à l'Italie toutes ces richeſſes, ces montagnes fleuries, ces rivages fertiliſés par le Soleil, les préſens réunis du ciel & de la terre, les faveurs de la nature, & les charmes de l'art, ſi l'orgueilleuſe oppreſſion regne dans ſes villes (a), ſi la

NOTES.

(a) Un pays où la nature eſt charmante & féconde, où l'on a la liberté de cultiver toutes les Sciences & tous les Arts, & ſurtout les Arts les plus aimables, comme la Poëſie, la Muſique, & la Peinture; où l'on jouit de toutes les productions de l'eſprit humain, dont les habitans ont une diſpoſition ſinguliere à exceller en tout, où toutes les Nations viennent apporter leurs richeſſes pour acheter ou étudier

tyrannie usurpe ses plaines heureu-

NOTES.

ses chefs-d'œuvres, où l'on est entouré de tous côtés de la mer, peut-il être malheureux? On est, dit-on, gêné à Rome sur la Religion. Mais seroit-il raisonnable que Rome, qui tire toute sa gloire de cette Religion, ne la fît pas respecter de ses habitans? Qu'importe à un particulier que ce soit un Parlement ou un Roi absolu qui gouverne? En paye-t-il moins d'impôts? Ne sont-ils pas excessifs en Angleterre? Les François & les Italiens en payent aussi sans doute: mais ils ne sont jamais en proie aux guerres civiles. Qu'ils ne parlent jamais contre Dieu ni contre le Prince, qu'ils remplissent les devoirs de leur état; & ils sont heureux. Qu'ils excellent dans quelque art ou dans quelque vertu, ils sont récompensés & honorés. Mais il se glisse des abus dans un Gouvernement Monarchique. Ne s'en trouve-t-il point dans un Gouvernement Monarchico-Aristo-Démocratique? D'où viennent donc ces libelles innombrables contre le Gouvernement dont l'Angleterre est inondée tous les ans, ces plaintes éternelles, ces débats violens, si ce n'est des abus inséparables de ce Gouvernement trop mixte? Si ces libelles sont injustes, le Gouvernement est défectueux, puisqu'il ne peut pas les empêcher. S'ils sont justes, le Gouvernement est donc répréhensible. Plus une machine est simple, moins son harmonie peut se déranger. Le Gouvernement d'un Roi ou d'un Prince absolu est plus simple qu'un Gouvernement Monarchico-Aristo-Démocratique: donc le Gouvernement François

ses, si ses pauvres habitans conside-

NOTES.

au Italien est plus solide, plus tranquille, plus heureux, que le Gouvernement Anglois? Nous sommes libres nous autres Anglois, disent-ils, les François & les Italiens sont des esclaves. Chaque Gouvernement est proportionné par la Providence au génie de chaque peuple.

Chaque Etat a ses Loix
Qu'il tient de sa nature, ou qu'il change à son choix.
Esclaves de leurs Rois, & même de leurs Prêtres,
Les Toscans semblent nés pour servir sous des Maîtres,
Et de leur chaîne antique adorateurs heureux,
Voudroient que l'Univers fût esclave comme eux.

Que les Anglois se félicitent de leur liberté inquiéte & séditieuse: mais qu'ils n'insultent point à la tranquillité dont joüissent leurs voisins dans une tendre soûmission pour leurs Princes.

Ne vous flatez-vous point d'un charme imaginaire?
Anglois, ainsi qu'à vous la liberté m'est chere:
Quoique né sous un Roi, j'en goûte les appas.
Vous vous perdez pour elle, & n'en joüissez pas.
Est-il donc, entre nous, rien de plus despotique,
Que l'esprit d'un Etat qui *passe en République*?

rent en vain l'éclat de ses orangers &

NOTES.

Vos Loix sont vos tyrans : leur barbare rigueur
Devient sourde au mérite, au sang, à la faveur :
Le Sénat vous opprime, & le Peuple vous brave :
Il faut s'en faire craindre, ou ramper leur esclave.
Le Citoyen de Rome, insolent ou jaloux,
Ou hait votre grandeur, ou marche égal à vous.
Trop d'éclat l'effarouche, il voit d'un œil sévere,
Dans le bien qu'on lui fait, le mal qu'on lui peut faire :
Et d'un bannissement le Decret odieux
Devient le prix du sang qu'on a versé pour eux :
Je sais bien que la Cour, Anglois, a ses naufrages ;
Mais ses jours sont plus beaux, son ciel a moins d'orages.
Souvent la liberté, dont on se vante ailleurs,
Etale auprès d'un Roi ses dons les plus flateurs :
Il récompense, il aime, il prévient les services ;
La gloire auprès de lui ne fuit point les délices.
Aimé du Souverain, de ses rayons couvert,
Vous ne servez qu'un Maître, & le reste vous sert.
Ebloüi d'un éclat, qu'il respecte & qu'il aime,
Le vulgaire applaudit jusqu'à nos fautes même ;
Nous ne redoutons rien d'un Sénat trop jaloux. *Brutus Tragédie, Voltaire.*

L'insolence, qu'on me passe ce terme, qui

l'abondance de ſes grains ? Ils voient ſans joie couler l'huile & le vin, ils languiſſent à l'ombre du myrte odoriférant, ils meurent de faim & de ſoif au milieu des biens de la nature, & dans des vignes chargées de raiſins.

(*a*) Oh liberté brillante ! fille du

NOTES.

n'eſt que trop vrai, l'inſolence de la populace Angloiſe, les diviſions continuelles des Grands, mille Religions extravagantes acharnées ſans ceſſe les unes contre les autres, l'expulſion ou le parricide des Rois, les diſgraces, le banniſſement & la mort violente des meilleurs citoyens, les guerres civiles toûjours renaiſſantes depuis trois ou quatre ſiecles, ſont les heureux effets de cette liberté tant vantée, dont Dieu nous veuille préſerver. Charles I. a été décapité, Cromwel craint & abhorré, Charles II. mépriſé, Jacques II. déthrôné, Guillaume III. inſulté dans ſes Miniſtres, la Reine Anne inquiétée par les Whigs & les Torys, & *la Maiſon d'Hanovre* toûjours livrée aux contradictions que l'Electorat qu'elle poſſede en Allemagne lui a ſuſcitées. Des ſujets peuvent-ils être paiſibles lorſque le Thrône eſt agité de tant de tempêtes ?

(*a*) Cette imitation d'Horace eſt d'autant plus heureuſe, qu'elle n'offre point le même ſens que celui du Poëte Latin :

Inſtar veris enim vultus ubi tuus
Affulſit populo, gratior it dies
Et ſoles melius nitent.

Ciel, féconde en félicité, pleine de délices ; d'éternels plaisirs regnent en votre présence. L'abondance riante conduit votre Cour enjoüée, l'indigence délivrée du poids de la servitude en devient plus légere, elle paroît contente ; près de vous la nature sombre devient gaie ; vous ajoûtez un nouvel éclat au soleil, & un nouvel agrément au jour.

L'Angleterre vous adore, ô Déesse. Combien de fois n'a-t-elle pas épuisé pour vous tous les biens ? Combien de fois ne vous a-t-elle pas recherchée dans les champs de la mort ? Elle n'a pas crû acheter trop cher un si grand bien. Que le Soleil mûrisse sur les montagnes étrangeres des berceaux de citroniers ; qu'il fasse couler de la grasse olive des flots d'huile. Nous n'envions point les climats qui approchent de dix degrés plus près d'un ciel plus favorable. Nous ne languissons point sous les rigueurs de notre climat. Que les froides Pleyades brillent sur nos têtes ; la liberté couronne notre empire, elle rend agréables nos rochers stériles, & nos montagnes glacées.

(*a*) D'autres contrées pourront plaire par leurs colonnes élevées & leurs dômes ambitieux, donner un coloris plus délicat à un vil cannevas, animer la pierre, & lui apprendre à respirer; le soin de l'Angleterre est de veiller sur l'Europe, de tenir en équilibre ses Etats rivaux & jaloux, de menacer les Rois fiers & présomptueux du fleau de la guerre, & d'éxaucer les voeux de nos voisins affligés. Le Danemark & la Suede *bénissent* l'Angleterre de la sage protection que ses armées lui donnent. Aussitôt qu'elles ont paru (*b*), les terreurs de ces deux Empires ont cessé, & le

NOTES.

(*a*) On peut dire la même chose de l'imitation de ces vers très-sublimes de Virgile:

Excudent alii spirantia mollius æra,
Credo equidem vivos ducent de marmore vultus, &c.
Tu regere imperio populos, Romane, memento
Hæ tibi erunt artes, &c. Virgile, *Æneid.* 6.

(*b*) L'Angleterre n'a pas été arbitre seule des disputes des Rois. Adisson voudroit nous représenter son Roi comme ces petits Princes de l'Asie, qui regardent avec mépris toutes les Puissances de l'Univers.

monde qui habite le Nord repose en paix.

La France ambitieuse considere avec une frayeur secrette le tonnerre suspendu sur sa tête superbe ; elle voudroit diviser les enfans de l'Angleterre, la séduire par son or, & la troubler par ses intrigues. Mais la France s'efforce en vain de vaincre ou de diviser ceux que les armes & les conseils de Nassaw défendent & gouvernent.

Enflammée par ce nom que j'ai déja chanté, dont les climats éloignés ont retenti, que diverses Langues ont prononcé, (*a*) ma muse voudroit prendre un essor que je retiens à peine. Elle s'impatiente de s'élever à des chants plus hardis.

NOTES.

(*a*) Le Lecteur n'est il point las d'entendre toûjours le Poëte dans cette Epître, & dans la précédente, parler de sa *muse*. Homere & Virgile apostrophent de tems en tems leur muse pour paroître moins parler d'eux-mêmes qu'au nom d'une Divinité. Adisson ne cesse d'importuner la sienne. Il ignoroit apparemment que ces muses sont des Divinités que les grands Poëtes dédaignent d'invoquer, & qui ne trouvent leur place que dans les foibles essais des jeunes éleves de la Poësie.

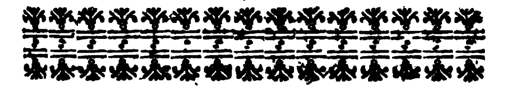
(*a*) Mais je vous importune trop long-tems, je n'ose tenter des vers plus téméraires, je redescends à des prés couverts de fleurs, & à des ruisseaux qui murmurent ; incapable de loüer un héros, que des vers immortels comme ceux de Virgile, ou comme les vôtres, ont rendu célebre.

NOTES.

(*a*) C'est ainsi qu'après les descriptions énergiques de quelques batailles, Horace finit plusieurs de ses Odes. En voici un exemple :

> *Sed ne relictis musa procax jocis,*
> *Ceæ retractes munera Næniæ,*
> *Mecum Dionysio sub antro,*
> *Quære modos leviore plectro.* Ode 1. L. 2.





AVERTISSEMENT.

SI nous en jugeons par la maniere dont les anciens enseignoient leurs préceptes, par la brieveté, la simplicité, & la vérité de leurs maximes, telles que sont celles de Theognis, Poëte Grec, & de Caton, dont il reste quelques distiques qu'on lui attribue ; la morale de Chiron nous auroit enchantés, s'il l'eût écrite en vers ou en prose. Ce Demi-Dieu instruisit Achille, son disciple, comme il seroit à souhaiter qu'on élevât aujourd'hui nos jeunes Seigneurs : il lui inspira la valeur, il lui apprit les Sciences & les Arts, & il lui donna sur-tout des principes de sagesse & d'équité.

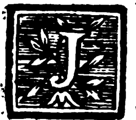
Monsieur Hilbernard Jacob,



EPITRE DE CHIRON A ACHILLE,

PAR HILBERNARD JACOB.

Res est severa voluptas.
Le plaisir est une affaire importante.



EUNE Prince si accompli, & si digne des soins que j'ai pris de votre éducation, vous êtes libre à présent, & vous pouvez prendre en main les rênes de l'Empire. Ecoutez, Achille, écoutez, avant que nous nous séparions, un petit nombre de préceptes qu'un cœur fidele vous donne.

(*a*) Quoique les Dieux vous refu-

NOTES.

(*a*) Thétis, mere d'Achille, donna à son

sent

sent l'âge de Nestor, votre sagesse doit suppléer à la longueur des ans.

NOTES.

fils le choix, ou de mener dans ses Etats une vie longue, mais peu glorieuse; ou de mourir jeune à Troie, mais d'y acquérir par sa mort prématurée une gloire éternelle. Quoique, selon M. de la Motte, le desir de se perpétuer dans la mémoire des hommes, ce mobile ordinaire des grands desseins, perde presque toute sa force à l'aspect douloureux d'une mort fixe & inévitable; cependant Achille ne balança point à préférer la gloire de cette mort à une vie longue, mais obscure; d'où M. de la Motte a remarqué très-judicieusement que le Héros d'Homere est le plus grand de tous les Héros, parce qu'il va au Siège de Troie, où il sait certainement qu'il sera tué. Il y voit la mort prête à le frapper, & il va recevoir le coup. Il ne faut donc pas s'étonner si Chiron ose parler à Achille de sa mort prochaine. Rousseau dit à peu près la même chose du Prince de Conti.

Pour *qui compte* les jours d'une vie inutile,
L'âge du vieux Priam passe celui d'Hector;
Pour *qui compte les faits, les ans* du jeune Achille,
L'égalent à Nestor.

J'aurois mieux aimé que Chiron eût parlé à Achille de gloire plûtôt que de plaisir, de félicité, & de bonheur. Il ne devoit être vivement sensible qu'à la gloire.

nées. Apprenez du moins à vivre avant que vous mouriez. (*a*) Un petit terrein bien cultivé rapporte plus de biens que des régions désertes & des champs abandonnés (*b*). Ce n'est

NOTES.

(*a*) M. de V. a eu la même pensée, & on sera sans doute très-édifié de la religion dont sa muse est tout-à-coup saisie.

Si du Dieu qui nous fit l'éternelle puissance,
Eût à deux jours au plus borné notre existence,
Il nous auroit fait grace. Il faudroit consumer
Ces deux jours de la vie à lui plaire & l'aimer,
Le tems est assez long pour quiconque en profite.
Qui travaille & qui pense en étend *la limite*,
On peut vivre *beaucoup* sans végéter long-tems.

M. Jacob a l'avantage sur M. de V. d'une Métaphore.

(*b*) Il y a de la témérité à séparer ce que nous devons à Dieu de ce que nous devons à nous-mêmes. Il influe de telle maniere dans toutes nos pensées, nos sentimens, & nos actions, que tout ce que nous devons à nous-mêmes nous le devons à Dieu. Il est vrai que M. de Fontenelle a dit qu'il n'y a qu'une petite partie de notre bonheur qui puisse dépendre de nous: mais il faut entendre favorablement toutes ces idées. Il est certain que notre bonheur dépend plus ou moins de nous, à proportion que nous profitons plus ou moins du secours du Créateur.

point seulement aux Dieux que nous devons notre félicité. Nos biens & nos maux dépendent de nous. L'homme est à lui-même son bon ou son mauvais génie. L'art peut adoucir ou écarter nos maux, & augmenter nos plaisirs. Nous devons beaucoup à nous-mêmes, quoique nous devions beaucoup à Jupiter.

Ne pensez pas, jeune Prince, que la hauteur de votre rang & de votre naissance, que vos honneurs & ce vain nom de grand que vous portez, puissent fixer votre bonheur. Il est peu assûré si vous n'apprenez vous-même à vous le procurer. Il fixe son asyle dans la cabane de l'humble berger, tandis que les Palais des Rois retentissent du bruit de la discorde. (*a*) La

NOTES.

(*a*) Cette idée a fourni à Mr. de V. dans ses discours en vers, une foule de pensées, d'images & d'exemples, tirés de tous les états & de toutes les conditions, & des animaux même. Ces discours en vers ont des morceaux admirables, comme tous les ouvrages de ce grand Poëte: mais ils n'ont pas la réputation des Epîtres de Boileau, dont quelques-unes sont aussi morales. Je crois en avoir dit la raison: c'est que les sujets traités dans les dis-

fortune eſt toûjours favorable à l'induſtrie, & quoique l'aveugle vulgaire ſe la repréſente aveugle comme lui, elle eſt plus juſte qu'il ne le penſe, il juge du bonheur par des apparences trompeuſes. Le bonheur ſoûrit à toutes les conditions: chacun peut être heureux dans ſon état.

Cependant peu de perſonnes re-

NOTES.

cours de M. de V. ne ſont point auſſi évidemment vrais que ceux que le ſecond a développés dans ſes Epîtres. Voyez ci-deſſus le Diſcours Préliminaire ſur la troiſieme Epître de Pope.

L'humble Berger eſt ſouvent plus heureux que le Monarque; ſans doute. Mais ſi le Monarque & le Berger ont également l'eſprit & le corps ſains, *mens ſana in corpore ſano*, n'eſt-il pas évident que le Monarque a encore plus d'heureux momens, & les ſens plus ſouvent ſatisfaits que le Berger? Et s'il eſt vrai que la médiocrité eſt le plus heureux de tous les états, il eſt donc certain que toutes les conditions ne ſont point également heureuſes. Quoi de plus à plaindre qu'un artiſan chargé d'une famille nombreuſe, qui ne tire pas le néceſſaire d'un travail pénible & continuel? La diſcorde ne regne pas toûjours dans les Palais des Rois, elle n'eſt pas d'ailleurs le ſeul mal qui empoiſonne leur bonheur. Pourquoi réduire à la diſcorde le malheur des Grands?

cherchent avec soin le vrai bonheur, quoique tout le genre humain y aspire. Chacun de nos sens est formé par la nature habile pour nous donner des plaisirs, & pour nous soustraire aux peines. La nature, notre commune mere, a toûjours été bonne (*a*): Elle avoit destiné ses enfans à une longue suite de félicité : mais ils voudroient arriver au bout de la carriere, tandis que leur paresse les retient dès l'entrée. Aveugles ou incertains sur la route qu'il faut tenir, ils abandonnent au hasard ce qui doit être l'ou-

NOTES.

(*a*) Littéralement; *à une course de joie elle avoit ses enfans désignés.* La nature est notre mere commune. Elle s'est chargée de nous procurer des biens réels, mais elle n'a point eu dessein de nous faire Princes, Archevêques, Financiers. Elle nous dit, » je rends heureux » les sauvages, quelques artisans, quelques » gens de la campagne, & surtout ceux, qui » dans la médiocrité de leur fortune & de leurs » desirs, joüissent des biens que je destine à » chaque homme. Je n'avois garde de donner » tout à l'un & rien à l'autre. Je désapprouve » ce partage inégal. Vous avez voulu faire » des Loix, & établir des Sociétés; soyez-y » heureux comme vous pourrez, mais ne demandez point ce qui ne dépend plus de moi. «

vrage de l'industrie ; & dans le petit nombre de ceux qui recherchent avec empressement ce grand & cet important objet de la vie, quelques-uns sont trop impatiens, & ne savent point où il faut s'arrêter, ni comment ils doivent attendre. Ils prétendent à des biens beaucoup au-dessus de la condition ordinaire des hommes. Ils ont une délicatesse inquiete qui les fait échoüer dans tous leurs projets, & à force de rafiner sur chaque chose, ils se privent de tout.

Evitez, Achille, évitez ces deux excès où tombent ceux qui ont de trop petits ou de trop grands desseins. N'étendez pas trop loin vos espérances ; ne vous jettez pas non plus dans le désespoir (a), mais surtout défen-

NOTES.

(a) Il paroîtra d'abord singulier que Chiron cherche à précautionner Achille contre l'indolence, lui qui étoit d'un tempérament ardent & impétueux : mais par l'indolence le Poëte entend peut-être un caractere indécis qui n'a ni l'attention ni le courage de suivre ses principes avec fermeté ; or ce caractere n'est point incompatible avec la fureur & la violence. Cette indolence de l'ame est la plus funeste de toutes les passions, elle est peut-

dez-vous de l'*indolence*, ayez une grande attention à tout ce que vous faites, autrement la vie ne sera pour vous qu'un enchantement, un songe, qui se réduira tout au plus à un bonheur imaginaire, tandis que votre bonheur réel sera perdu dans un repos peu assûré. Enfin, apprenez quand & comment vous devez saisir votre félicité (*a*). En vain cherche-t-on le plaisir, si on est effrayé de la peine. Le plaisir est une affaire importante (*b*), il ne coûte pas trop, quand

NOTES.

être leur premiere cause. Celui qui s'y laisse aller est toujours entraîné par les objets présens; il est le joüet de toutes les impressions qu'ils font sur lui.

(*a*) M. de Fontenelle dit que *d'une petite partie de ce bonheur qui dépend de vous, peu de gens en ont la disposition, ou en tirent le profit. Il faut que les caracteres, ou foibles & paresseux, impétueux & violens, sombres & chagrins, y renoncent tous.* Cet arrêt est terrible. Ces gens-là ne peuvent-ils pas être aussi heureux à leur maniere, & partager quelquefois cette petite partie du bonheur auquel nous sommes bornés?

(*b*) Quittons les voluptés pour savoir les reprendre,
Le travail est souvent le pere du plaisir.

on peut l'acquérir par le travail, la patience, la conduite, & la réflexion.

(*a*) Mais vous, jeune ambitieux, vous semblez porté par votre naturel à une extrémité opposée : impétueux, incapable de tranquillité, toûjours prêt à vous enflammer, & aussi difficile à dompter qu'un coursier vigoureux, vous êtes violent & emporté dans tous vos mouvemens. Ne vous avilissez pas sous le joug d'aucune passion, vous perdrez plus de biens

NOTES.

Je plains l'homme accablé du poids de son loisir.
Le bonheur est un bien que nous *vend* la nature,
Il n'est point *ici bas* de moisson *sans* culture,
Tout veut des soins sans doute, & tout est *acheté*. V.

(*a*) Si Achille donne dans une extrémité opposée, ce qui précede est donc inutile. Il y a beaucoup de choses dans cette Epître qui conviennent peu à l'éleve de Chiron. C'est ainsi que Bossuet & Fénelon, en donnant des leçons à leurs jeunes éleves, ne perdoient pas de vûe les jeunes Princes de tous les pays & de tous les siecles. Il est rare qu'un Auteur écrive pour un seul homme, quelque grand qu'il soit, le Public est toûjours l'objet d'un Ecrivain judicieux.

dans

dans un moment où vous ne veillerez point sur vous-même, que des années de repentir ne pourront vous en rendre.

Comme les vents de la Thrace agitent & troublent le Pont-Euxin, ainsi la fureur & l'envie enlevent au cœur humain la paix profonde dont il joüit, & en bannissent le doux repos. Il n'y a de sûreté pour le bonheur que dans une ame maîtresse d'elle-même.

Réprimez les premiers mouvemens de votre colere, éteignez ce feu lorsqu'il commence à s'allumer, pensez à mes utiles préceptes avant que la colere s'empare de toute votre ame, avant que votre cœur s'enfle & que vos yeux commencent à rouler dans votre tête. J'ai appris moi-même à étouffer les premiers feux de mon sang par des pensées salutaires.

(*a*) Allez chercher les muses sa-

NOTES.

(*a*) Les Arts en partageant l'ame lui laissent moins d'activité pour les voluptés, ou du moins ils y font entrer plus de délicatesse. Il est vrai que nous avons vû des Princes ayant les plus rares talens, & en même tems livrés

crées qui joüissent d'une douce paix dans leur retraite. Touchez la Lyre, chantez les Dieux & les Héros enfans des Dieux, tandis que les montagnes & les vallées retentiront de leurs loüanges. Apprenez à adorer les premiers, & à imiter les autres: rendez-vous à vous-même, rentrez-y doucement. La Musique, la Poësie, la solitude, domptent la fureur, & calment l'ame.

Voilà pourquoi je vous ai appris dès votre tendre enfance à chanter, & j'ai formé vos doigts à voler sur les cordes tremblantes de la Lyre. Ce n'est pas assez que de vous faire marcher sur les traces des plaisirs: il faut qu'un homme apprenne encore à connoître ce qui peut le consoler. Nos plaisirs sont courts & interrom-

NOTES.

aux passions les plus vives & les plus honteuses. Si les Arts n'ont pû réprimer leurs passions, ils les ont rendus humains & généreux. Enfin, s'ils n'ont pû en humaniser d'autres, s'il y a eu des Nérons & des Domitiens malgré leurs talens & leurs connoissances, ces gens là étoient des monstres. Ils auroient encore été plus vicieux & plus méchans s'ils n'avoient pas cultivé les beaux Arts.

pus. En vain le genre humain voudroit espérer un bonheur constant. On doit être satisfait quand on ne souffre aucune peine.

(*a*) Il y a une Divinité établie par

NOTES.

(*a*) Cette Divinité est le *vis abdita quædam* de Lucrece,

Usque adeo res humanas vis abdita quædam,
Obterit. Liv. 5.

Il entendoit par cette force secrette un mélange de circonstances si opposées entr'elles, qu'elles ne peuvent pas produire toûjours un effet heureux.

Il avoit dit plus élégamment que le Poëte Anglois,

Medio de fonte leporum,
Surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus angat. Liv. 3.

Et il ajoûte judicieusement qu'une des causes principales de l'amertume, qui se glisse dans les plus doux plaisirs, sont les remords.

Cette maxime est triviale & vraie. Il suffit de voir des gens plus malheureux que soi pour sentir moins ses maux. L'homme se console aussi facilement qu'il s'afflige : quand je n'aurois été qu'une fois taillé de la pierre, tandis que d'autres l'auroient été dix fois, ma douleur en auroit-elle été moins réelle & moins vive?

Il y a d'excellentes maximes dans cette Epî-

la destinée, dont le soin est de réprimer le plaisir extrême. Personne sur la terre ne peut être exempt de peine; notre bonheur est toûjours mêlé de quelques sentimens de douleur.

Si la fortune nous donne, ce que nous n'obtenons que rarement, une portion égale de plaisirs & de peines, notre portion sera plus que suffisante. Les biens qui nous manqueront ne seront que les besoins imaginaires d'un esprit follement déréglé, qui tantôt nous fait appercevoir les vaines apparences d'un plaisir divin, ou qui se crée des maux chimériques.

Quand triste & affligé vous examinez & vous comparez vos maux, ju-

NOTES.

tre: mais je ne sai pourquoi elles deviennent à la longue ennuyeuses; ne seroit-ce point que l'Auteur ne les a point écrites d'un style égal & soûtenu? Tantôt il est sec & aride, tantôt il est élégant & fleuri, tantôt il donne des préceptes simples, tantôt il fait des réflexions subtiles. Il devoit prendre l'un ou l'autre de ces styles, ou être sententieux comme Caton & Theognis, ou être éloquent comme Pope & Voltaire. Cette inégalité dans le style fatigue le Lecteur. Il ne faut pas confondre la variété avec l'inégalité.

gez des vôtres par ceux des autres hommes. Considérez-en de plus malheureux que vous. Voyez les destinées des plus puissans Héros, & des Etats les plus formidables. Ce sera alors que les maux réels paroîtront dans leur véritable jour, & que les maux imaginaires se dissiperont à vos yeux.

(*a*) Ne tendez point à des plaisirs

NOTES.

(*a*) Une partie de ces Maximes semble être prise du Traité de Loke sur le bonheur, des Réflexions ingénieuses de M. l'Abbé Trublet, des Pensées Morales de Mesdames de Lambert & de Puisieux, des Discours Philosophiques de S. Evremond, & surtout du Traité de M. de Fontenelle sur le Bonheur. Pour le plus sûr, dit-il, » il en faut revenir aux plaisirs simples, » tels que la tranquillité de la vie, la chasse, » la lecture, &c. « Ces Philosophes, si difficiles sur les plaisirs, ressemblent à ces Rois qui s'ennuyent sur leurs Thrones. Heureuses les femmes qui s'amusent d'un chat, d'un petit oiseau, d'un papillon, d'un petit-maître : leurs plaisirs sont toûjours tout prêts. Comme un Peintre a toûjours les yeux ouverts sur tout ce qui l'environne pour l'étudier & le peindre, un homme sensé remarque tout pour se réjoüir & en profiter. » Puisqu'il y a, ajoûte M. de » Fontenelle, si peu de biens, il ne faudroit » négliger aucun de ceux qui tombent dans » notre partage. Nous tenons le présent dans

difficiles à obtenir. Choisissez-en de faciles. Celui qui méprise les plaisirs simples est trompé par l'orgueil. J'ai compassion de celui qui ne sait point s'amuser : il doit toûjours être livré à l'enthousiasme, & ne jamais joüir de la vie. Les grands plaisirs touchent de près aux grandes peines. Quittez le rivage paisible, voguez en pleine mer : vous aurez des vagues & des tempêtes terribles à soûtenir.

Que la folle ambition d'être heureux n'altere point ces plaisirs modérés qui sont en votre pouvoir. Cherchez l'espérance, il n'est point de bonheur sans elle. Goûtez l'espérance, mais ne vous en contentez pas.

Quelques-uns consument leur vie dans l'attente d'un bien éloigné, comme si cette vie n'étoit point déja commencée, & ne devoit jamais finir. Ils s'égarent chaque jour d'erreur en erreur : ils ne vivent point, ils esperent

NOTES.

» nos mains; mais l'*avenir* est une espece de
» *Charlatan* qui nous éblouïssant les yeux nous
» l'*escamote*. Pourquoi souffrir que des espé-
» rances vaines & douteuses nous enlevent des
» jouissances certaines, &c. «

toûjours de vivre, ils négligent les biens préſens dont ils pourroient joüir pour les ſonges d'un bonheur futur.

Que la nature ſoit votre guide dans vos plaiſirs; ne ſouffrez point que l'artifice voile ſes charmes. Nous voyons ſes beautés ſans nous laſſer. Les vrais charmes de la beauté ſont la ſimplicité.

(*a*) Ne vivez point par imitation, état ſervile. Que vos plaiſirs ne dépendent point de la mode. L'homme ſi rempli d'amour-propre & d'orgueil ſoûmet ſon goût à une multitude biſarre, & ne vit point pour lui-même. Suivez vos propres deſirs, & ne vous manquez jamais.

(*b*) Comme les Abeilles tirent leurs parfums de toutes les fleurs, puiſez vos plaiſirs dans toutes les choſes qui vous environnent. Faites-les naître avec habileté. Les moindres ſont

NOTES.

(*a*) On aime mieux être heureux par vanité que par ſentiment.

(*b*) Cette comparaiſon eſt ingénieuſe & nouvelle en cet endroit. Mais pourquoi revenir encore aux plaiſirs ſimples? Le Poëte n'en a-t-il point aſſez dit ſur ce ſujet?

quelquefois d'une grande ressource.

Sachez-donc bien ce que vous avez à commencer, & ce que vous avez à finir. Ne courez pas à chaque instant de plaisirs en plaisirs (*a*). Joignez-les avec art à vos travaux, car les plaisirs ont leur saison.

Ainsi quand les premiers rayons de l'aurore orientale annonce la fin de l'empire de la nuit, hâtez-vous d'aller dans les champs. Ne dédaignez point, Achille, de chasser dans les plaines les bêtes sauvages. Apprenez aux coursiers indomptés à souffrir les rênes; exercez vos bras à porter les armes, ou à conduire votre char pour vous préparer aux Jeux Olympiques. Soit que les Arts de Minerve, soit

NOTES.

(*a*) Les plaisirs sont les fleurs que notre divin maître,
Dans nos champs cultivés, autour de nous fait naître.
Chacune a sa saison, & par des soins prudens,
On peut en conserver dans l'hyver de nos ans:
Mais s'il faut les cueillir, c'est d'une main légere.

La Métaphore est élégamment soûtenue. M. de V. est un de nos Poetes qui a le plus d'imagination, & qui l'a plus sage & plus réglée.

que la gloire de Bellone enflamment votre ame de pensées ingénieuses ou de sentimens nobles, vous éprouverez que l'aurore est toûjours favorable aux Muses.

Faites à midi un repas court & frugal. Permettez-vous alors un sommeil encore plus court dans quelque antre frais, que des amusemens légers & agréables délassent ensuite votre esprit. Occupez-le de jeux & de divertissemens; par le souvenir, joüissez des plaisirs passés; par l'espérance, prevenez les plaisirs futurs.

Mais quand l'étoile du soir commence à s'élever, quand les coursiers du Soleil fatigués abandonnent les Cieux *(a)*, asseyez-vous au milieu

NOTES.

(*a*) Que Chiron a perdu de son austérité? Ce Caton sévere devient tout d'un coup un Pétrone, un la Fare, & un Abbé de Chaulieu. Ce Maître sage, qui nourrissoit son Disciple de la moëlle des Sangliers, & des entrailles des Lions, le couronne aujourd'hui de fleurs, le fait asseoir à une table délicate entre Thaïs & Bacchus, & lui fait passer voluptueusement la nuit entre l'amour & le sommeil. Mentor eut à la vérité la complaisance de laisser goûter ces délices au jeune Télémaque dans l'Isle de Calipso: mais loin de lui en faire un pré-

d'une troupe d'amis enjoüés, à une table élégamment servie. Couronnez-vous de guirlandes de fleurs nouvelles : que le vin & une aimable compagne écartent de vous le chagrin, & fassent renaître votre joie.

Ainsi quand vous serez libre des soins de l'Empire, que le champ de Mars ou le conseil de vos Ministres ne prennent rien sur votre liberté, donnez le matin au travail & aux muses. Vivez à midi avec tempérance & tranquillité ; joüissez au soir des présens de Cérès & de Bacchus, & partagez vos nuits entre le sommeil & la nuit.

(*a*) C'est ainsi, ô fils de Pelée,

NOTES.

cepte il lui montra les dangers des plaisirs, & il le reprit séverement de sa mollesse. Comment Achille vaquera-t-il dès l'aurore aux affaires de son Empire, s'il passe des nuits aussi voluptueuses ?

(*a*) Un maître sage n'adresse point à son éleve des maximes Epicuriennes ; c'est leur donner trop d'empire sur un cœur facile à se soûmettre au plaisir. *Maxima debetur puero reverentia.* Horace en a écrit de semblables, mais c'est à ses amis. Il conseille à Dillius de profiter de la pensée de la mort pour se réjoüir.

Huc vina & unguenta & nimium breves
Flores amœnæ ferre jube rosæ.

que vous devez écarter loin de vous

NOTES.

Remarquez la délicatesse de ce *nimium breves*; quel intérêt il attache au peu de durée de ces fleurs. Ne nous rappellent-elles pas d'une maniere aimable & touchante le peu de durée de notre vie. M. Jacob se contente d'exiger qu'elles soient nouvelles.

Divesne prisco natus ab Inacho,
Nil interest an pauper & infimâ,
De gente sub dio moreris,
Victima nil miserantis Orci. Ode 7. Liv. 4.
Quid sit futurum cras fuge quærere,
Quem fors dierum cumque dabit lucro,
Appone, &c. Ode 9. Liv. 1.
Carpe diem quam minimum credula postero.
Ode 11. *ibid.*

Quand Horace veut donner des préceptes à de jeunes gens, sa morale est plus grave que celle du Poëte Anglois. Voyez l'Ode 2. Liv. 3. qui commence ainsi.

Angustam, amici, pauperiem pati
Robustus acri militiâ puer,
Condiscat, &c.
Vitamque sub dio & trepidis agat
In rebus, &c.

Il ne veut pas que les jeunes gens passent plus de la moitié de leurs beaux jours dans la mollesse, mais qu'ils vivent sur le champ de bataille & sous le ciel, *vitam agat sub dio.* Jacob devoit encore emprunter d'Horace cette belle Sen-

les tristes inquiétudes. Ne prevenez

NOTES.

tênce, *dulce & decorum est pro patriâ mori.* Achille étant destiné à mourir pour sa Patrie, Chiron devoit donc fortifier son courage de plus en plus en lui montrant les charmes de la gloire. Au reste les maximes qui terminent cette Epître sont dignes de Chiron & d'Achille. Elles ne sont pas nouvelles, mais on ne cessera de les répéter que quand on les verra pratiquer par les Rois.

Ce Prince des Poëtes est Homere, & ces conquêtes du monde annoncent Alexandre.

Le Poëte Anglois a omis mal-à-propos la cause principale & unique du bonheur de l'homme. C'est la vertu, sans laquelle on ne peut être heureux, & avec laquelle on l'est toûjours, comme le dit M. de Fontenelle dans le Discours déja cité. » Le plus sûr secret » pour le bonheur, c'est d'être bien avec soi. » Naturellement tous les accidens fâcheux qui » viennent du dehors nous rejettent vers nous- » mêmes, & il est bon d'y avoir une retraite » agréable : mais elle ne peut l'être si elle n'a » été preparée par la vertu. Toute l'indulgen- » ce de l'amour-propre n'empêche point qu'on » ne se reproche du moins une partie de ce » qu'on a à se reprocher, & combien est-on » encore troublé par le soin humiliant de se » cacher aux autres, par la crainte d'être con- » nu, par le chagrin inévitable de l'être ? On » le fuit, & avec raison : il n'y a que les ver- » tueux qui puissent se voir & se reconnoître «. Ces vérités sont fondées sur l'expérience de

point le ſort qui vous menace; remettez à le ſentir au jour même que vous l'éprouverez. Que vous importe que les Grecs vous pleurent ſur les bords du Ximoïs ou du Scamandre, & loin de votre Patrie? Que vous importe le lieu ou le tems de votre mort? Il faut que ce moment fatal arrive, rien ne peut revoquer les arrêts immuables du deſtin. Quoique vous ſoyez le fils de Thétis, & le petit-fils de Jupiter, Monarque éternel des Cieux, ni Jupiter ni Thétis ne peuvent prolonger vos jours, ni retarder d'un ſeul inſtant la fin de vos deſtinées.

Donnez-donc un regne plus long au plaiſir. Le tems vole avec rapidité, hâtez-vous de vivre, ſaiſiſſez ces précieux inſtans à meſure qu'ils s'écoulent. Votre vie, quoique courte, ſera pleine, ſi vous pouvez dire au moment fatal, j'ai vécu, j'ai rempli la plus grande partie de chacun de mes jours.

NOTES.

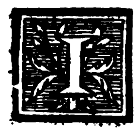
celui qui les enſeigne; auſſi perſonne n'a mené une vie plus longue ni plus heureuſe que celle du ſage Neſtor de la France.

Mais ſurtout apprenez, généreux Prince, une vérité peu connue, que le bonheur des Dieux eſt de faire du bien. Qu'il eſt glorieux de défendre l'opprimé, & de donner à l'indigent! Le plaiſir des mortels ne peut couler d'une ſource plus noble. Joüiſſez de ce bonheur ſolide que rien ne peut détruire. Joüiſſez du plus beau privilege des Grands; voilà pourquoi les Monarques ont été faits; voilà pourquoi vous ſerez aimé & obéi; rendez-vous heureux en rendant heureuſes les puiſſantes Nations que vous gouvernez. Faites votre bonheur de l'humanité.

Mais déja l'aurore s'inſinue dans la nuit, & Pelée, ſi paſſionné pour votre gloire, ſe plaint de votre retardement. Allez-donc, grand Héros, partout où vous appellent vos glorieuſes deſtinées. Ne vivez point ſans projets; attendez votre fin ſans frayeur. Quelque durée que les Dieux accordent à votre vie, votre nom ſera toûjours immortel, votre gloire enflammera le Prince des Poëtes, vos belles actions inſpireront la conquête du monde.



EPITRE
DE CONGREVE (a),
AU CHEVALIER RICHARD TEMPLE,
Sur l'Art de plaire.



L est étrange, cher Temple, que personne ne soit content de ce qu'il a (*b*), comme Horace le dit : mais cer-

NOTES.

(*a*) Nous avons déja parlé de Congreve : nous en parlerons encore dans l'Epitre suivante. Le Chevalier Richard Temple, créé depuis Baron & Vicomte de Cobbham, n'étoit pas seulement un homme de Lettres, mais aussi un grand homme de guerre, & un bon général. Il prit Vigo en 1719. & fit beaucoup de courses sur les terres d'Espagne. Il étoit bon Ministre, & zélé Patriote : aussi fut-il disgracié en Angleterre, comme l'étoient autrefois les meilleurs citoyens d'Athenes. Voyez la premiere Epître Morale que Pope lui adresse.

(*b*) *Qui fit, Mæcenas, ut nemo, quam sibi sortem,*

tainement il ne l'est pas moins que

NOTES.

Seu ratio dederit seu fors objecerit, illâ,
Contentus vivat, laudet diversa sequentes. Satyre I. Liv. I.

Cette premiere remarque est ingénieusement ajoûtée à celle d'Horace. On est mécontent de ce qu'on a, dit Horace; on est content de ce qu'on est, dit Congreve : mais si l'on étoit content de ce que l'on est, pourquoi voudroit-on être précisément ce qu'on n'est point, ou ce qu'on ne peut être? Une femme laide n'est pas contente, parce qu'elle est laide, mais parce qu'elle se croit jolie. Ainsi le Poëte Anglois auroit dû dire qu'on est content de ce *qu'on croit être.* Cela est étrange : mais quand on y réflechit un peu, rien n'est plus simple. On est mécontent de ce que l'on a, parce qu'on s'en lasse, & qu'on s'en dégoûte. On croit en mériter plus : on s'imagine que les autres en méritent moins, & on les suppose plus heureux qu'ils ne sont. Au contraire, on est content de ce qu'on croit être, parce qu'au fond on ne peut changer. On souffriroit beaucoup si on étoit réduit à être mécontent de soi-même. On en éloigne l'idée, & enfin on est accoûtumé avec soi. Cette derniere raison est si vraie, qu'une femme vienne à relever de la petite vérole, & qu'elle en soit prodigieusement marquée, elle aura horreur de soi au premier coup d'œil qu'elle jettera sur son miroir. Qu'elle y revienne ensuite, elle se trouvera moins difforme, elle appercevra heureusement quelque trait un peu passable : elle s'y

personne

personne ne soit mécontent de ce

NOTES.

arrêtera, enfin elle ne se croira point mal, & ne se croire point mal c'est croire qu'on est bien.

Boileau a fait une Epître à peu près sur le même sujet. Dire que le vrai seul est aimable, où que l'affectation déplaît, n'est-ce pas à peu près la même pensée. Boileau a écrit son Epître en 1675. & Congreve la sienne à la fin du dernier siecle, ou au commencement de celui-ci. Ainsi l'honneur d'être original appartient à Boileau, mérite d'autant plus remarquable en lui qu'il n'a point pris ce sujet des Anciens. Ils n'ont point traité de l'Art de plaire ou d'être aimable, à ce que je présume. Ceux qui avoient cet heureux don, l'ont enseigné plutôt par leurs exemples que par leurs écrits : mais quoique Congreve ait paru imiter Boileau, il n'a pas suivi son plan, & il n'a pris qu'un petit nombre de ses idées, auxquelles il en a ajoûté d'autres aussi originales que celles de son modele. Congreve a un avantage sur Boileau dans cette Epître, c'est de l'étendre à d'autres personnes qu'à des Poëtes. Boileau n'en veut presque qu'aux fausses loüanges qu'ils donnent, & aux vers qu'ils font sans avoir reçû de la nature aucun talent pour la Poësie. On dit en effet que Boileau ne pouvoit écrire ni parler que de vers, de prose, & d'Auteurs; aussi les femmes disoient-elles que c'étoit un fort bon livre, & un sot homme. Congreve fait entrer dans son Epître presque toutes les especes de ridicule qui viennent de l'affectation, & il les peint avec des couleurs si vraies, qu'elles décou-

qu'il est. L'insensé, le stupide, l'impertinent, le plus mal fait, sont glorieux de leur esprit & de leur figure. Ce n'est pas tout, l'homme est un animal si bisarre qu'il voudroit être plus qu'il n'est, & ce qu'il peut être le moins. De-là vient que les personnes les plus laides sont celles qu'on voit le plus souvent, & que les plus contrefaites sont celles qui affectent les airs les plus fins. Les lâches élevent le courage jusqu'aux Cieux. Les

NOTES.

vrent le grand usage qu'il avoit du monde, & le talent admirable de mettre ce monde qu'il connoissoit, sur le théatre. Boileau cite un ou deux exemples: Congreve en produit un plus grand nombre.

Sans cesse on prend le masque, & quittant la nature,
On craint de se montrer sous sa propre figure.
Rarement un esprit ose être ce qu'il est.
Vois-tu cet importun, que tout le monde évite,
Cet homme à toûjours fuir qui jamais ne vous quitte.
Il n'est pas sans esprit: mais né triste & pesant,
Il veut être folâtre, évaporé, plaisant.
Il s'est fait de sa joie une loi nécessaire,
Et ne déplaît enfin que pour vouloir trop plaire.

sous sont toûjours les premiers à donner des avis. Les discoureurs insupportables prétendent être fort discrets, ils disent tout bas des riens à tous ceux qu'ils rencontrent, comme s'ils étoient leurs amis intimes. Des méchans sans esprit se donnent pour habiles en politique : ils apprennent à faire des signes de tête, à soûrire, & à hausser les épaules avec art. Celui-ci n'a rien à perdre, & il se plaint de la guerre : celui-là n'a rien à payer, & il crie contre les impôts. Ainsi l'homme toûjours déraisonnable combat toûjours contre la nature, & il met tout son esprit à être ridicule.

(*a*) Plautus voudra danser, Luscus

NOTES.

(*a*) Plautus signifie un homme qui a la plante des piés plate, ce qui le rend apparemment moins propre à la danse; Luscus un louche, Tritus un homme usé ; Probus & Curculion n'ont point de signification dont l'explication soit nécessaire. Curculion est le titre d'une Comédie de Plaute ; on peut voir l'explication de ce mot dans les Commentateurs.

Congreve a emprunté quelques traits, dont Homere a peint Thersite, comme on va le voir dans l'extrait que je vais donner de cet endroit de l'Iliade, où je me sers de la traduction de M. Pope. Nous en avons trop parlé

lorgner, le vieux Tritus entretenir des

NOTES.

pour n'en pas donner de tems en tems quelque idée; c'est remplir mon plan que de faire connoître la maniere dont les Anglois traduisent les Anciens; ainsi l'on peut suivre Homere depuis le vers 212. jusqu'au vers 222. & depuis le 245. jusqu'au 270. du second Livre. » Le » seul Thersite parloit à haute voix dans l'ar- » mée, on n'entendoit que sa langue indis- » crette, bruyante, séditieuse. Il n'étoit ni in- » timidé par la honte, ni retenu par le res- » pect. Trop occupé de médisances, & trop » hardi en invectives, son plaisir étoit de mé- » priser, son but étoit de railler. Il appliquoit » sa malice ingénieuse à déshonorer les hom- » mes, il mettoit sa gloire à déchirer les » Grands, à insulter les Rois dans un style li- » centieux. Sa figure caractérisoit son ame, il » avoit un œil de travers & une jambe tortue: » ses deux épaules ombrageoient de leur hau- » teur prodigieuse la moitié de sa poitrine. Peu » de cheveux étoient semés sur sa tête à demi- » chauve. Son cœur envieux étoit plein de » bile qu'il brûloit de répandre sur le genre » humain. Il haïssoit tous les hommes, mais » surtout les gens de bien. Achille & Ulysse » étoient le sujet ordinaire de ses médisances: » calomnier les Rois étoit son plus grand plai- » sir. Il y avoit long-tems qu'il étoit méprisé » des Grecs, ils étoient fatigués de l'entendre, » & cependant il ne cessoit de leur parler. Sa » voix étoit aiguë, & lorsqu'il eut insulté Aga- » memnon en criant de toutes ses forces. . . . » Ulysse se leva en colere, & tournant avec

femmes; & Probus, qui est ruiné, joüer.

NOTES.

» indignation ses yeux enflammés sur ce misé-
» rable, tais-toi, lui dit-il, d'un ton terrible,
» monstre séditieux né pour troubler l'Etat,
» qui n'a de talens que pour exciter de viles
» disputes, dompte ta langue impétueuse, que
» ton téméraire orgueil & ta fureur n'outra-
» gent plus l'autorité suprème. Ne savons-
» nous pas, vil esclave, & le dernier de toute
» l'armée, *que celui qui agit le moins est celui
» qui fait le plus de reproches*. Cesse de conseil-
» ler aux Grecs un départ honteux. C'est aux
» Puissances célestes à nous conduire; leur
» soin sera de nous faire partir; le nôtre doit
» être de combattre. Ah Ciel! je veux plûtôt
» périr sur ce rivage funeste; je veux que mes
» yeux voient le Soleil pour la derniere fois,
» si à la premiere insulte que tu feras je puis
» m'empecher de te dépouiller de tes armes,
» que tu es si indigne de porter, de te chasser
» du Conseil où nos Princes s'assemblent, &
» de te renvoyer à la Flotte fouetté & pleurant.
» Ainsi parla Ulysse, & lorsque Thersite se
» baissoit, il déchargea son sceptre puissant
» sur le dos de ce lâche, & il lui fit une meur-
» trissure large dont le sang coula. Les larmes
» sortent tout-à-coup des yeux de Thersite,
» il s'assied en tremblant, & devenu plus petit
» par la crainte il essuie ses yeux mouillés de
» pleurs. « Ne semble-t-il pas que Pope en
veut à quelques-uns de ces hommes séditieux,
qui troublent si souvent le repos de sa Nation?
J'ai rendu cette Traduction aussi fidelement
que la différence des deux Langues Angloise &

gros jeu. Curculion, ce grand parleur, dont l'haleine empestée porte la mort fort loin de lui, s'approche de vous pour discourir, & verse dans votre bouche ses paroles puantes ; il ne se corrige pas, quoique vous serriez le nez. Thersite, qui semble né pour choquer & déplaire, oublie sa figure si désagréable, & son effronterie impudente, pour prendre des manieres galantes. Il essaie de soûrire, & il fait une grimace affreuse. Raucus harangue sur un ton contraire à la persuasion qu'il veut inspirer. Helluon vous invite à table d'un air qui vous rebute.

(*a*) La nature a assigné à chacun

NOTES.

Françoise peut le permettre. Mais qu'on la compare à nos Traductions Latines & Françoises d'Homere, & au texte même, & on verra qu'elle n'en est qu'une paraphrase très-belle, mais qui tantôt ajoûte au sens littéral, & tantôt en retranche beaucoup. On conviendra même que le Poëte Anglois a plus conservé sa maniere que celle du Poëte Grec. Homere dédaignoit ces antitheses brillantes qui dominent dans le style de Pope.

(*a*) On dit bien qu'un homme fort de sa sphere : mais on se borne là ; on ne va point se perdre dans le vuide avec les Cometes, ni se

sa sphere. Sortons-nous-en, nous errons comme des Cometes. Agités dans le vuide nous sommes brisés par le choq impétueux des corps qui nous environnent, & ce feu de notre ame, dont nous étions si glorieux, s'en va en fumée.

La plûpart des hommes, pour obtenir des richesses, du crédit, de l'aisance, affectent de vouloir plaire. La vanité qui en est la source en arrête le cours; c'est le Télescope des fous, au travers duquel ils considerent leur mérite, qu'ils croient être fort près d'eux, quoiqu'il soit fort éloigné. Qu'ils écartent ce Télescope, ils se verront tels qu'ils sont, ils péseront dans une juste balance leur force & leur foiblesse, ils marcheront dans les routes qui leur ont été indiquées par la nature, & ils appliqueront leur esprit aux choses dont il sera capable (a). Il n'est presque personne

NOTES.

briser inutilement contre quelque tourbillon. Boileau est plus sage dans ses comparaisons; celle qu'il fait d'un enfant simple & ingénu, qui *sait d'un air innocent bégayer sa pensée*, est bien plus aimable.

(a) Boileau l'a dit d'après Horace, qu'on

qui ne puisse prétendre à quelque mérite. Il pourroit plaire, ou du moins il pourroit ne point choquer. Celui qui veut nous corriger en nous divertissant ne doit pas être un Bavius, mais un Bickerstaf (*a*). Que Garth ou Blackmore donnent un remede à un de leurs amis mourant, nous lui ordonnerons de le prendre & nous l'assûrerons de sa guérison. Si Morus vient, nous dirons au malade gardez-vous de la pilule. Enfin, nous voulons qu'un marchand soit toûjours marchand. Si Adisson, Prior, ou

NOTES.

doit se borner au génie qu'on a reçû de la nature.

La nature fertile en esprits excellens,
Sait entre les Auteurs partager les talens:
Mais souvent un esprit qui se flate & qui s'aime,
Méconnoît son génie & s'ignore soi-même.
Art Poëtique.

(*a*). Bickerstaf est un nom sous lequel le Docteur Swift a écrit des choses très-plaisantes: j'en donnerai des exemples ailleurs. Garth & Blackmore étoient de bons Médecins, mais surtout le premier. Pope nous a peint Moore comme un Plagiaire, un Charlatan, un mauvais Ecrivain.

Rowe

Rowe écrivent, nous les étudions avec autant de plaisir que d'utilité. Quand les vils Macer ou Mundungus riment, nous sommes fâchés d'avoir appris à lire, nous maudissons le tems que nous perdons. Toutes les regles de plaire se réduisent à celle-ci : N'affectez rien en dépit de la nature. Nous trouvons ridicules les singes, parce qu'ils ressemblent assez mal aux hommes (*a*). Personne n'est blâmable pour être ce qu'il est, mais pour vouloir paroître ce qu'il n'est pas.

(*b*) C'est ainsi, cher ami, que je

NOTES.

(*a*) Le faux est toûjours fade, ennuyeux, languissant,
Mais la nature est vraie, & d'abord on la sent.
C'est elle seule en tout qu'on admire & qu'on aime,
Chacun prit dans son air est agréable en soi,
Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi. *Boileau, Epit.* 9.

On n'est jamais si ridicule par les qualités qu'on a, que par celles qu'on affecte d'avoir. *La Rochefoucaut.*

(*b*) Cet éloge rassemble en peu de mots la plûpart des préceptes qu'on peut donner sur l'Art de plaire. C'est un petit abrégé de ce que M. de Moncrif a écrit sur la nécessité & les moyens de plaire, & de ce que M. Marin vient de nous donner sur l'homme aimable.

vous communique mes pensées comme à un homme parfait dans l'Art de plaire; si on peut dire qu'il y ait de l'art dans un homme, qui semble être formé par la nature pour mériter l'amour & l'estime. Vous possédez toutes les vertus sans en affecter aucune: vous êtes ce que les autres veulent paroître. Je ne crois pas vous offenser en m'efforçant de vous plaire, parce que vous êtes mon ami: ne seroit-ce pas une affectation ridicule que de ne point vanter en vous un mérite qui paroît déja avec tant d'éclat, & une réputation qui devance (antidate) le nombre des années? Mon dessein n'est pas de célébrer cette gloire brillante que vous avez acquise dans les armes en combattant pour votre Patrie; je ne veux loüer en vous ni le Citoyen zélé, ni le Héros; mais mon compagnon & mon ami (*a*).

NOTES.

(*a*) Ce tour est à peu près le même que celui de Boileau,

Ne crois pas toutefois sur ce discours bisarre,
Que d'un frivole encens malignement avare,
J'en veuille sans raison frustrer tout l'Univers.
La loüange agréable est l'ame des beaux vers;

Vous pourriez penser, & d'autres moins indulgens que vous pourroient dire, que je marque trop de présomption dans cet essai. Comment pourrai-je montrer ce qui plaît, & donner des regles auxquelles je ne puis atteindre? Je ne répondrai point à cette objection. Je vais seulement vous conter une histoire: nous en ferons ensuite l'application.

J'ai lû, ou j'ai entendu dire qu'un Sçavant fâché d'avoir pour fils un sot, fit un Livre pour ce fils qui n'avoit point du tout de mémoire. C'étoit un

NOTES.

Mais je tiens, *comme toi*, qu'il faut qu'elle soit vraie,
Et que son tour adroit n'ait rien qui nous effraie,
Alors, *comme j'ai dit*, tu la fais écouter,
Et sans crainte à tes yeux on pourroit t'exalter:
Mais sans t'aller chercher des vertus dans les nues,
Il faudroit peindre en toi des vérités connues, &c. *Ibid.*

C'est ce tour adroit que Boileau possédoit si parfaitement, dont il joint ici l'exemple aux préceptes, à la faveur duquel il coule son éloge si finement, que le Marquis de Seignelay est surpris d'être loüé, avant qu'il ait prévu la loüange.

Traité qui contenoit une multitude de préceptes excellens pour remédier à ce défaut. Le pere garda soigneusement ce Livre, jusqu'à ce que son fils Simon fût capable de lire & de mettre à profit les instructions de son pere; enfin celui-ci chercha ce Livre, qui avoit pour titre l'Art de la mémoire: mais que les soins des hommes sont vains! il ne put le trouver, il avoit oublié l'endroit où il l'avoit mis; il ne se souvenoit pas même de ce qu'il y avoit écrit (*a*).

Faisons l'application de cette histoire qui, si elle n'est pas vraie, est très-bien inventée. C'est le cas où je suis, & celui de la plûpart de ceux qui se mêlent d'instruire. Je prêche bien, j'agis mal. Je ne suis point né pour plaire; je ne fais pas même de grands efforts pour y réussir: mais du moins j'en enseigne les moyens, & j'en trace la route .... Ainsi Macer & Mun-

NOTES.

(*a*) Cette Histoire a deux défauts, qui ne sont que trop communs aux Histoires, c'est d'être traînante & sérieuse; en l'abrégeant je l'ai rendue un peu plus gaie. Le fait qui est assez plaisant sort davantage.

dungus censurent leur siecle. Ils écrivent en Prose grossiere les regles d'une versification élégante, ils s'acquittent très-bien des devoirs de la critique ; & ils instruisent doublement par leurs rares talens ; les regles qu'ils écrivent, avec tant de peine, nous font connoître les bons Vers, & leurs Ouvrages nous montrent les mauvais.



AVERTISSEMENT.

COMME les Grands d'Angleterre en général n'aiment pas à faire leur cour à leurs Rois, les simples particuliers ne la font pas communément aux Grands. Le caractere dominant de cette Nation est l'amour de l'indépendance. Quand cette fierté Nationale se joint au génie poëtique, c'est alors que la hauteur & le mépris n'ont point de bornes. On en a vû des exemples dans les Epîtres de Pope; Swift nous en va fournir encore dans l'Epître qu'on va lire: mais ne vous fiez pas aux Poëtes: il en est qui sont très-hardis dans leurs écrits, & très-souples dans leur conduite. Ce Docteur Swift, qui traite si mal les Grands, ne laissoit pas que d'être fort respectueux pour eux, & fort complaisant pour Mylords Catte-

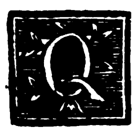
ret, Walpole, Harley, Boolinbroke, & pour d'autres: ainsi je ne conseille pas à nos jeunes Poëtes de prendre à la lettre tout ce qu'il dit contre les gens de la Cour. Un nommé Savage, à qui Pope confia cette Epître de Swift avant qu'elle fût publiée, fut la dupe de l'orgueil qu'elle lui inspira. Il quitta les Grands, & les ayant négligés il ne manqua pas de se négliger aussi, & de voir la mauvaise compagnie. Il y perdit son goût, son génie, ses moeurs, & il mourut dans la plus affreuse misere. Nos beaux esprits sont pour la plûpart nés dans une condition & dans une fortune médiocre: où apprendront-ils à connoître le monde qu'ils sont si souvent obligés de peindre dans leurs ouvrages, si ce n'est dans le monde même? & comment écriront-ils d'une maniere qui plaise à la Cour, s'ils n'apprennent à parler la langue aimable de ce pays?

Cette Epître de Swift est originale, comme tout ce qu'il a fait. Je suis fâché qu'elle soit si satyrique; car enfin les Grands ne sont pas pires que les autres hommes, & nos Poëtes ne seroient pas meilleurs qu'eux, s'ils avoient leur rang & leurs richesses. Nous avons beaucoup de Seigneurs en France fort aimables; & les Financiers, dont on affecte de dire tant de mal, sont entourés pour la plûpart des beaux Arts, & feroient goûter à nos Poëtes les délices de la vie, si au talent stérile & peu estimable des vers, quand il est seul, ils joignoient quelques talens honnêtes & utiles. Comme l'esprit de parti se glisse dans presque toutes les Pieces de Swift, il n'est pas étonnant qu'il se trouve dans celle-ci quelques traits de politique assez peu agréables aux étrangers: mais en récompense on y voit quelques Anecdotes Littéraires.



EPITRE DE SWIFT,

AU DOCTEUR DE LANY.



Ue vous êtes duppes (*a*), vous que les Grands choisissent pour vivre avec eux, & à qui ils donnent la permission de vous asseoir, quand vous voudrez, à leur table! Vous nous dites avec orgueil où vous avez dîné, que Mylord est poli! qu'il a dit de jolies choses! & que j'ai ri de ses bonnes plaisanteries! On ne pouvoit pas

NOTES.

(*a*) Les Anglois inserent dans leurs Ouvrages beaucoup de nos expressions familieres, qui ne le sont point pour eux, mais qui l'étant trop pour nous ne conviennent point dans le style. *Littéralement.* » Mortel trompé, que les » Grands choisissent pour leur compagnon, » *tête à tête*, & à qui, à leur dîner *en famille*, » ils donnent la permission de s'asseoir. «

être plus agréable. Nous vivons ensemble comme deux freres ; & moi je vous dis que vous vous mettez là un terrible fardeau sur les épaules, & que vous vous égarez beaucoup du vrai chemin de la fortune.

Eh bien! vous voilà seul, vous & Mylord, & vous voulez lui dire un mot de vos affaires. Voyez son visage changer, il se ride le front ; & il vous répond qu'il ne sauroit parler d'affaires (*a*).

NOTES.

(*a*) Le Poëte attribue à tous les Grands le défaut de quelques-uns. » Les Grands, dit M. » de St. Evremond, sont composés de deux sor» tes de gens ; les uns songent à leurs affaires ; » les autres pensent à leurs plaisirs. Les pre» miers fuient l'abord des misérables, & crai» gnent de le devenir par contagion. Pour en» trer dans leur commerce il faut cacher son » mal & leur devenir bon à quelque chose. » L'intérêt seul est une amorce infaillible pour » attirer leur confiance. Ceux qui se donnent » tout entiers à leurs divertissemens ont je ne » sai quoi de plus humain. Ils sont accessibles » par plus d'endroits : mais ils regardent les » devoirs de la vie comme un joug insupporta» ble. Pour vivre long-tems avec eux il faut » suivre le cours de leurs plaisirs, & en tirer » ce qu'on peut «.

La Poësie ne devroit être cultivée que par les Grands & les riches : n'étant d'aucune utilité à chaque particulier elle ne peut rapporter

Dites-lui seulement qu'il vaque un

NOTES.

un revenu fixe & certain. Pourquoi veut-on qu'un Grand choisisse un Poëte dans la distribution de ses faveurs & de ses emplois? La qualité de Poëte donne-t-elle toujours les mœurs & les talens nécessaires pour les remplir? Mais ils peuvent amuser les Grands par les graces de leur esprit. Eh! combien de Poëtes qui ne sauroient parler que de leurs vers? Ils savent, dit-on, donner des loüanges délicates dans leurs Ouvrages. De quel prix peut être un encens mercenaire? Enfin ils font honneur à leur Nation. Les grands Physiciens, les grands Musiciens, les grands Peintres, les grands Historiens, &c. lui font-ils moins d'honneur? Faut-il que ces grands Seigneurs s'épuisent pour tous ces talens. Le Théatre, ajoûte-t-on, est une ressource assurée pour les Muses, & cependant Corneille & C... n'ont eu de quoi subsister qu'à la fin de leurs jours. Il faut être bien hardi, quand on est né sans fortune, pour la fonder sur les revenus du Parnasse.

Ce n'est point sur ses bords qu'habite la richesse.

Je ne veux pas blâmer dans les jeunes gens le goût pour la Poësie. En vain le voudrois-je. S'ils ont du génie, toutes mes remontrances ne pourroient que les enflammer de plus en plus. Un de leurs maîtres, M. de V. a douté que le seul talent de la versification fût de l'esprit; ainsi quelque haute idée que les Poëtes aient de leur talent, ils doivent y en ajoûter d'autres.

emploi ; il vous interrompt sur le champ, & il vous porte une santé. Jamais Peintre habile n'a représenté une personne si embarrassée de son maintien.

(*a*) Comme les Grands ont des complaisans pour leur procurer des objets propres à exciter & à satisfaire leurs passions, ils ont de beaux Esprits chez eux pour flatter leur ame corrompue. Ces beaux Esprits doivent leur fournir des sujets propres à entretenir leur orgueil : fatigués des affaires & des intrigues du Gouvernement, ils vous choisissent pour perdre

NOTES.

(*a*) La délicatesse de nos moeurs encore plus que celle de notre Langue, m'a empêché de traduire littéralement les expressions extrèmement grossieres du Docteur Swift. Quand nous sommes obligés de parler de certaines personnes dont l'emploi est honteux, nous nous servons de termes qui ne les font connoître qu'à demi. Notre Langue dit une partie de la chose, nous laissons l'esprit concevoir l'autre. Nous marquons l'horreur que nous avons d'eux en n'osant prononcer leurs noms. Je ne vois d'ailleurs que confusément le rapport qu'il y a entre le vil ministere qui attache ces gens-là aux Grands, & celui de nos beaux esprits auprès d'eux.

avec vous quelques momens oisifs dans de vains discours. Si vous osiez alors leur demander une place, vous perdriez tout d'un coup leur protection & leur faveur, & vous ne répondriez pas au projet qu'ils ont eu en vous invitant à dîner.

Ainsi Congreve consuma la moitié de ses jours à faire des Comédies & à remplir un poste fort médiocre, tandis que Montagu qui prétendoit par sa Charge à l'honneur d'être le Mœcène de sa Nation, avoit table ouverte pour les Poëtes, sans s'embarrasser s'ils avoient un lit. Il étoit aussi riche que cinquante Juifs, & les Poëtes qui lui faisoient la Cour, avoient à peine des souliers. Congreve foible & languissant ne pouvoit pas trouver un chelin pour payer une chaise à porteur : mais il eut la prudence de renoncer au beau feu qu'Apollon inspire pour se livrer aux fureurs des partis. Ce n'est point à son heureux génie qu'il doit la fortune dont il a joüi à la fin de ses jours. Il a suivi pour vivre de meilleurs principes : il a fait ce que de mauvais Ecrivains pourroient faire pour gagner de l'argent.

(*a*) Ainsi Stéele qui adoptoit tout ce que les autres écrivoient, & qui brilloit par la réputation de bel esprit, qu'on lui prêtoit, se déroba aux périls de mille prisons dont on le menaçoit, pour aller mourir de faim dans le Comté de Galles.

(*b*) Ainsi Gay, qui fut précisément

NOTES.

(*a*) Adisson a eu une grande part à la composition d'une Comédie de Stéele, intitulée *le Tendre Mari.* Il y a aussi dans le *Spectateur*, *le Gardien & le Babillard*, beaucoup d'écrits de l'un confondus avec ceux de l'autre. Stéele étoit l'Editeur des Ouvrages d'autrui : il a publié la Bibliotheque des Dames, dont une femme est l'Auteur.

(*b*) Voici ce que Gay écrivit à Swift le 22. Octobre 1727. deux ans avant cette Epître de Swift. » J'ai été nommé Ecuyer de la Princesse » Louise, la plus jeune de nos Princesses : mais » sous prétexte que je suis déja avancé en âge » je n'ai point accepté cette place. J'ai fait ce » que j'ai pû pour m'excuser de mon mieux à » la Reine ; ainsi toutes mes espérances sont » évanoüies. Me voilà dans un état heureux : » je n'ai d'autre projet que de dépendre entié- » rement de moi-même & de ma conduite «. Pope ajoûte en s'adressant aussi à Swift. » Gay » est libre, je lui ai écrit une longue Lettre de » complimens sur cela, faites la même cho- » se, il se corrigera, il se rendra meilleur que » la Cour ne l'auroit pû rendre «. Remarquez

le lievre qui comptoit sur beaucoup d'amis, suivit pendant quatorze ans la Cour. Il ornoit la vérité des graces de ses Fables, pour former de jeunes Princes & de jeunes Princesses à la vertu. On récompensa ses assiduités & ses complaisances, comme on récompensoit celles de beaucoup d'autres, autant que la vanité de protéger les beaux Esprits, laquelle étoit à la mode dans ce tems-là, pouvoit le permettre. Il rejetta l'emploi servile d'Ecuyer, & *il disgracia la Cour.*

(*a*) Ainsi Adisson, caressé par les

NOTES.

cette orgueilleuse & plaisante expression. *Gay en se retirant de la Cour l'a disgraciée.* Swift avoit pris cette pensée dans Cicéron. *Non te civitas, non regia domus in exilium miserunt, sed tu utrasque.* Swift a eu la témérité de dire cela en un mot qui est original. On verra dans l'abrégé de sa vie qu'il devoit plutôt se plaindre de son caractere indolent & satyrique que de la Cour. Le Lievre est le titre d'une des Fables de Gay : on la verra dans le volume suivant.

(*a*) La mort de Guillaume III. & le changement des Ministres, replongerent Adisson dans son obscurité : mais la campagne d'Hochstet, Poëme très-bien écrit, mais trop rempli d'invectives contre la France pour être traduit en entier, le fit connoître du Duc de Marlborough & de Mylord Godolphin, & fut

Grands, vivoit peu heureux dans les Pays étrangers, oublié & négligé dans sa Patrie, & réduit à voyager avec le fils d'un Gentilhomme de Campagne dont il étoit le Gouverneur. Il abandonna sagement la montagne des Muses, & la plume du Poëte fut taillée pour les affaires d'Etat. Il quitta ces Lauriers vains & stériles pour jouer le rôle de Courtisan; il fut Ministre, & il reçut à son tour les Poëtes à son lever.

(*a*) Je vous rends hommage,

NOTES.

la cause de sa fortune. Il s'appliqua aux affaires politiques: mais il n'oublia jamais les Muses. Il écrivit des Tragédies de la même plume dont il signoit des Traités.

(*a*) Quand Pope auroit reçû la Reine dans sa retraite, en auroit-il été moins estimable? Quelle Philosophie sauvage? Les Prêtres dont Swift veut parler ici sont les Prêtres Catholiques. Il leur rend justice, tout Protestant qu'il fût, & il étoit persuadé, comme il le dit dans ses Lettres, que Pope étoit sincerement attaché à la Religion Romaine. Le tendre respect qu'Alexandre & Epaminondas eurent pour leurs peres & leurs meres est très-connu. Je l'ai déja dit, la Traduction de l'Iliade a fait la fortune de Pope. S'il est essentiel aux Poëtes d'être fiers; si leur génie, en leur élevant l'ame, les enfle & les remplit d'orgueil; s'ils re-

heureux

heureux Pope, dont l'ame généreuse *déteste la Nation* des Ministres, vous méprisez les Cours, où l'on ne vous vit jamais. Vous avez refusé la visite d'une Reine. Votre ame est doüée de toutes les vertus, que les Sages, *les Prêtres*, les Poëtes vous ont inspirées; jamais les Historiens Grecs n'ont produit d'exemples d'une piété filiale égale à la vôtre. Il n'est point de place que votre génie ne puisse remplir. La moindre de vos qualités est le bel esprit. Votre cœur est trop grand, quoique votre fortune soit médiocre, pour *lécher la salive* d'un vil Ministre. Vous ne reconnoissez pour Juge que le goût de la Nation. Votre mérite seul vous a mis au-dessus du besoin. Homere après sa mort vous fait vivre dans l'abondance, quoiqu'il ait vécu lui-même dans la misere, & du haut du Parnasse, vous regardez avec mépris ces Esclaves qui s'avilissent à de basses soûmissions pour vivre.

Les vrais Politiques ne jugent que

NOTES.

gardent avec mépris les autres hommes., gardons-nous de les voir, & voyons leurs ouvrages.

des ouvrages solides & non des Comédies. Ils ne travaillent point avec des outils forgés dans les Colléges & les Ecoles. Ils pensent plus au salaire de leurs gens de travail qu'au vôtre. Vous citerez Horace à leur table, tandis qu'ils penseront à surprendre les suffrages de quelques Députés au Parlement. Vous étalerez votre science profonde dans l'Histoire Greque, & ils réfléchiront sur les moyens de se concilier les Whigs & les Torys. Vous chercherez en habile critique quelques vers dans Virgile, qui ne soit point de lui, & ils chercheront à deviner les secrets desseins de la Cour dans les propos que Boolinbroke & Pulteney tiendront à table.

(a) Mais votre Protecteur pourra peut-être vous reprocher que vous avez déja obtenu un emploi fort convenable à vos talens. Vous pouvez flater, couper les viandes, montrer votre esprit, moucher la chandelle, &.

NOTES.

(a) Boolinbroke & Pulteney sont des esprits profonds & des génies hardis en politique. Ils ont été souvent disgraciés à la Cour d'Angleterre.

souffler le feu, & prendre un dîner pour vos gages. Quel droit après-tout avez-vous à un emploi ou à une pension ? Votre Protecteur ne vous paye-t-il pas plus qu'il ne vous faut par les bontés qu'il a pour vous ?

Mais Monsieur le Docteur, me direz-vous, nous savons que vous ne vous abaisseriez pas tant. Le Vice-Roi que vous accompagnez à présent voudroit, s'il osoit, vous marquer plus d'amitié. Il ne méprise pas des talens par lesquels il s'est élevé lui-même. Lorsqu'il trouve un homme de mérite comme vous à placer, il est fâché de ne le pouvoir pas élever dans un rang plus distingué (*a*), quand même il auroit à courir le risque de plaire à votre Nation.

Ceci peut être vrai, mais à condition qu'on se soûmettra toûjours plus à Walpole qu'au Roi ; état affreux où

NOTES.

(*a*) Les petits emplois dont les grands chargent leurs protégés sont plaisamment détaillés ici. On sait que l'Angleterre, qui vante les charmes de la liberté, gouverne l'Irlande avec un sceptre de fer. Il suffit que quelqu'un plaise à ce Royaume pour qu'il ne soit jamais élevé à aucune charge.

il nous réduit, il vient pour vuider la bourse du pauvre, pour resserrer nos chaînes, pour nous apprendre que les Anglois sont nos Maîtres. Il vient caresser des fourbes, flater des imbécilles, pour les faire travailler à leur ruine. Comment vient-il à bout de nous dresser des piéges? Par quel moyen trouve-t-il le secret de faire entrer ces vils espions? C'est en nous offrant les revenus d'une Eglise ruinée, une place de Vicaire tout au plus, ou quelque poste encore plus médiocre dans un pays éloigné avec 400. liv. par an.

On me répondra que Mylord, que je considere beaucoup, n'est point de ceux qui doivent leur mérite à leur dignité, ni leur caractere aux Epîtres Dédicatoires qu'on leur adresse. Mettez-le sur les affaires qui intéressent notre Nation ou les Etrangers; consultez-le sur une Comédie, son habileté & son goût ne pourront jamais être révoqués en doute. . . . J'avoue que Mylord a de l'horreur pour les actions viles, & que ses vertus font un contraste avec sa place. . . Mais tout ce que je puis faire en faveur de l'estime que j'ai pour

lui (*a*), c'est de haïr le Vice-Roi, & d'aimer l'homme. . .

Vous pourrez assûrer qu'il n'a jamais eu de mauvaises intentions, que si nous souffrons, c'est contre sa volonté, & si nous pouvions lire dans son coeur, nous verrions qu'il auroit voulu avoir une autre charge où il pût exercer toute sa générosité. Nous devons le plaindre, puisqu'il faut qu'il obéisse ou qu'il perde sa place. Ainsi pour détruire une Nation coupable, un Ange est envoyé par le Tout-Puissant : il obéit, & il est émû de compassion ; il souhaiteroit que cet ordre fût donné à des esprits plus séveres (*b*).

NOTES.

(*a*) Tout ce morceau est d'une longueur insupportable. J'en ai retranché beaucoup de vers, & je demande encore de l'indulgence pour ceux qui restent. J'ai eu moins dessein de faire connoître ici l'esprit du Poëte, que son caractere, ou plutôt le caractere de la Nation. Je doute que le Vice-Roi ait été flaté de ces loüanges. On n'aime point à voir avilir la place qu'on occupe.

(*b*) Cette comparaison roule sur une fausse supposition, qu'un Ange soit fâché d'éxécuter les ordres de la Justice de Dieu, & puisse être plus miséricordieux que lui.

Mais moi, qui ai vieilli dans la Politique dont l'ame est d'une trempe fort différente de la vôtre, qui hais sincerement les Cours & les Ministres, qui les envisage avec des yeux séveres, & qui enfin ne les regarde que comme la source de tous les vices : je puis vous donner une comparaison plus juste, que les lâches flateurs appelleront plus mauvaise. . (*a*).

(*b*) Ainsi pour exécuter les ordres

NOTES.

(*a*) On s'est apperçu que la fin de cette Epître est un Dialogue entre le Docteur de Lany & Swift : voilà donc le cas que les Anglois font de leurs Rois, de leurs Vice-Rois, de leurs Parlemens, de leurs Ministres. Telle est l'idée admirable qu'un de leurs meilleurs Ecrivains nous donne du Gouvernement Anglois.

(*b*) Comme l'esprit humain est fait ! L'enfer est une chose épouvantable, & elle a fourni en tout-tems aux Poëtes & aux Peintres des idées fort plaisantes. Je pourrois citer un grand nombre d'allégories, de contes, de chansons, semblables à la fiction de Swift. Il pourroit bien y avoir de l'impiété & de l'irreligion à parler ainsi du Diable. Tout ce que je puis dire pour excuser ces sortes de pieces, c'est que leurs Auteurs se représentent un autre enfer que celui des Chrétiens, & qu'il faut passer bien des choses aux Poëtes.

de son Monarque un *Diable* Vice-Roi monte de l'enfer sur la terre, la bourse pleine de présens corrupteurs qu'il a levés sur les *Damnés*, il les répand à pleine main sur sa route dans les Parlemens & les Cours par lesquels il passe, & retourné dans le noir Palais de Béelzébut il se plaint que sa bourse étoit trop petite.

Votre comparaison peut briller en vers : mais la mienne est plus vraie. Il n'est point d'êtres dans la nature qui different plus que des Dieux & des Rois. Et morbleu, les Ministres sont des Anges, comme les Rois sont des Dieux.



AVERTISSEMENT.

CE seroit ici le lieu de faire connoître les Lettres Angloises après avoir donné leurs Epîtres. On a beaucoup écrit depuis Erasme sur les qualités que doit avoir le genre Epistolaire; je ne multiplierai point les préceptes. A quoi serviroit-il de dire qu'une Lettre doit être courte & polie; ingénieuse, mais naturelle; réflechie, mais paroître couler de source; sembler plutôt dictée par le cœur que par l'esprit; ne traiter rien, ne peser sur rien, & dire tout ce qu'il faut; intéresser la personne à laquelle on s'adresse, & le public; respirer le ton de la bonne compagnie, & n'être point frivole. On a fait des volu-

mes sur ces préceptes, que le bon sens enseigne à tout le monde. Ce qu'on a dit sur les Lettres en prose, convient à merveilles aux Lettres en vers. Tous les Poëtes anciens & modernes ont écrit des Lettres à leurs amis, ils leur ont parlé de leurs affaires & de leurs plaisirs, ils leur ont confié leurs secrets, ils leur ont appris des nouvelles publiques: mais comme ce volume est déja très-avancé, je remets à un autre la traduction d'un plus grand nombre de Lettres, que je tirerai principalement de deux volumes de pieces fugitives faites par des gens de qualité d'Angleterre, & qu'on vient d'imprimer à Londres. Ces Lettres écrites par des hommes illustres par leur naissance & leurs emplois, mériteront d'entrer en comparaison avec celles de nos bons Poëtes anciens &

modernes. Je me contente d'insérer ici deux Lettres de Pope que j'ai promises précédemment.





LETTRE DE POPE,

A MADEMOISELLE BLOUNT,

Lorsqu'elle lisoit les Œuvres de Voiture.

Es graces & les amours brillent dans ses riantes idées : toute l'ame du Poëte respire dans chaque vers, son art facile ne paroît être qu'un heureux naturel : les riens même ont de l'élégance dans ses Ouvrages. Son don particulier étoit de charmer, il plaisoit, sans être flateur, aux belles & aux Grands, autant estimé pour sa conversation que pour sa poësie. Le caractere excellent qu'il tenoit de la nature, & les connoissances solides qu'il avoit puisées dans les meilleurs Livres, avoient formé & cultivé son

esprit. Sa maîtresse & son ami partageoient son cœur : les muses, les beaux esprits, & les belles, partageoient son tems. La sagesse ne lui coûtoit aucune inquiétude, sa gaieté ne déroboit rien à sa vertu : toûjours content il s'amusoit de la vie comme d'une bagatelle (*a*), qu'il laissoit écouler dans le plaisir, jusqu'à ce que la mort, qu'il sentit à peine, l'eut terminée. Ainsi les enfans rient & badinent jusqu'au moment où ils dorment dans leur lit. Ses rivaux même le regretterent : ceux qui n'avoient jamais connu la tristesse en ressentirent pour lui ; les cœurs les plus sinceres soupirerent pour Voiture. La mort fit couler des larmes aux plus

NOTES.

(*a*) Pope rend justice au plus aimable des Poetes & des beaux esprits de son siecle : chaque vers renferme une pensée galante, tendre, & philosophique. Cependant il lui est échappé quelques maximes qui ne méritent point d'être connues : il dit trop de mal de la contrainte, où les loix, les bienséances, & les liens du mariage assujettissent les femmes. Je ne dirai rien de Voiture, ni des femmes aimables qui l'honorerent de leur amitié ; quel est le François qui n'ait point lû les lettres & les vers de Voiture ?

beaux yeux, les ris & les amours moururent avec lui, excepté ceux qui vivront à jamais dans ses ouvrages. Que la vie austere des graves Philosophes soit une Comédie longue, réguliere, sérieuse; que chaque scene enseigne quelque morale, & s'il est possible, qu'en nous instruisant ils plaisent : pour moi je veux que ma vie soit une piece comique, aussi gaie qu'innocente, plus plaisante qu'exacte; que sans s'assujettir servilement aux regles du tems & du lieu, elle offre à la fois du génie, de l'esprit, du naturel, des graces. Qu'il est difficile de plaire aux critiques de l'esprit & aux censeurs de moeurs! Peu de personnes peuvent écrire assez bien pour satisfaire les premiers : aucun ne sauroit vivre assez sagement pour contenter les seconds. Ils ont assujetti votre sexe à trop de formalités : ils sont séveres pour le genre humain, & surtout pour les femmes. . . . . .

Ne contractez aucun mariage par ambition : que de fausses apparences & de vains titres ne vous éblouïssent point. N'aspirez point à une joie fri-

vole : mais demeurez contente & tranquille dans la liberté dont vous jouissez. Les Dieux, pour punir Pamela de la vanité de ses prieres, lui accorderent un carrosse doré, des chevaux d'Hollande gris pommelés, des robes brillantes, de riches diamans, des lits de parade, & pour mettre le comble à son bonheur, un fou pour mari ; elle éblouissoit dans les bals, les promenades, aux spectacles aux premieres loges : & cependant que cette femme vaine, inquiete & superbe, étoit malheureuse ! L'orgueil, le faste, ne flatoient que ses sens : elle soûpiroit au fond du cœur de n'être point Duchesse.

Mais Mademoiselle, si le destin s'oppose à votre bonheur, si vous êtes née pour servir volontairement de victime à l'hymen, ne comptez pas trop sur vos charmes qui vous soumettent aujourd'hui tous les cœurs. La vieillesse ou la maladie vous les enleveront : il n'y a que le bon caractere qui puisse faire durer ces charmes. Préparez de nouvelles conquêtes, ou conservez les anciennes ; l'amour, qui ne naît que de la beauté, passe comme elle. Nous pouvons

porter les chaînes pendant une journée : c'est une guirlande de fleurs, mais qui se défait & se détruit dans les plaisirs & dans les jeux. Elle plaît le matin, on la déchire le soir : mais le caractere attache le cœur avec des liens moins serrés, & cependant plus forts ; ce sont les seuls qui soient durables. Ainsi les tendres soins que Voiture eut dès sa jeunesse pour la belle Paulet se renouvellerent pour elle lorsqu'elle porta le nom de Montausier : c'étoit un autre nom, ce fut toûjours le même amour ; c'est par cet heureux caractere qu'ils vivent & qu'ils charment encore aujourd'hui ; leur esprit brillera toûjours avec le même éclat ; leurs feux brûleront toûjours avec la même ardeur.

Couronnée de myrtes sur les côteaux de l'Elisée, l'ombre aimable de Voiture se réjoüit encore au milieu des beautés (*a*) dont il est aimé : il

NOTES.

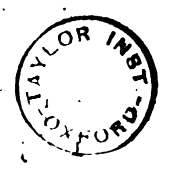
(*a*) Reconnoîtroit-on à ces traits galans le sombre Pope ? Il y a un homme emporté & violent qui fait parler les graces innocentes & les amours enfantins comme ils parleroient eux-mêmes. Ne diroit-on pas comme les an-

est charmé de vous voir soûrire à ses vers heureux ; il retrouve en vous une autre Rambouillet. Les plus beaux yeux d'Angleterre joüissent aujourd'hui de sa Muse, que les plus beaux yeux de la France avoient inspirée : votre gloire, ô grand Poëte, pendant votre vie & après votre mort, fut toûjours de charmer celles qui charment l'Univers.

NOTES.

ciens, que ce ne sont point les Poëtes qui pensent ce qu'ils écrivent, mais les Muses qui les inspirent.







LETTRE DE POPE A LA MÊME,

Lorsqu'elle partit de Londres pendant les Fêtes du Couronnement du Roi George I. en 1715.



AINSI une jeune fille, dont les passions naissantes commencent à se faire sentir ; quitte la ville par les ordres de sa mere, pour aller respirer à la campagne un air plus favorable à la sagesse, dans le tems précisément qu'elle apprend à tourner tendrement les yeux, à prêter l'oreille aux amans, & à s'exposer à des dangers qu'elle ne croit point si proches ; hélas ! il faut qu'elle se sépare, malgré elle, de celui qu'elle aime ; cependant elle lui laisse prendre un baiser avant de le

quitter pour toûjours : ainsi la belle Zephalinde a abandonné les plaisirs de la ville en soupirant d'y laisser tant de personnes heureuses. Ce n'est pas qu'elle soit fâchée de leur bonheur : elle ne soupire pas de ce qu'elles restent dans la ville, mais de ce qu'elle est obligée d'en partir.

Elle part enfin, & elle passe de l'Opera, du Cours, des Assemblées, des Spectacles, à la campagne, pour y voir des objets simples & grossiers, des Fontaines qui coulent, dés Corbeaux qui croassent, une maison antique, des tentes ennuyeuses ; pour s'aller promener dès l'aurore, prier Dieu deux ou trois fois le jour, partager son tems entre les livres & le thé, le prendre sans compagnie, remuer sans cesse son caffé pour le faire refroidir, badiner tristement avec sa cuillere, compter les heures qui ne sonnent jamais assez tôt, dîner régulierement à midi, se recréer la vûe des diverses figures que son imagination lui représente dans le feu, marmoter quelques airs de chansons, faire des contes à quelque sot voisin, & remonter à sept heures précises à son galetas, y jeûner, y prier com-

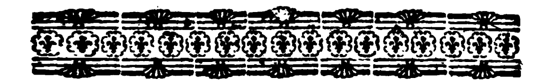
me un hermite pour gagner le Ciel.

Peut-être avez-vous le plaisir de faire souffrir quelque Gentilhomme de campagne, dont le plus grand amusement est de joüer au brelan, & la meilleure chere est de manger des roties au vin d'Espagne; qui vient vous voir avec un fusil sur l'épaule, & un oiseau de proie qu'il vous présente sur le poing, & qui, vous donnant un baiser de sa bouche enfumée de tabac, vous avertit de n'en rien dire; ou qui vous amene son limier, en criant tayllaut dès le chenil; qui vient vous faire l'amour par signes, se jette ridiculement à vos piés, rit de tout son cœur des sotises qu'il dit, & vous jure qu'après son cheval il n'est rien qu'il aime autant que vous.

Fatiguée de cette compagnie vous allez quelquefois, à la fin d'un beau jour, vous reposer à l'ombre d'un berceau, où, appuyée sur votre coude, vous rêvez aux Fêtes de Londres: vous formez dans votre esprit des Spectacles en idée; vous voyez sur la verdure le Couronnement du Roi; des Seigneurs, des Comtes, des Ducs, des Chevaliers de l'Ordre de la Jarretiere, passent en revûe de-

vant votre imagination, tandis que vous couvrez de votre éventail vos yeux prêts à se fermer ; vous retirez brusquement cet éventail, & toutes vos visions s'évanouïssent ; les Sceptres, les diverses Couronnes des Grands de la Cour, les Bals, tout disparoît, & vous laisse seule au milieu de vos bois & de vos vallons solitaires.

C'est ainsi que votre amant, dans un moment de paresse, n'ayant ni mal de tête, ni besoin de chercher une rime, se promene quelquefois dans les rues de Londres sans regarder la foule qui l'environne ; &, lorsqu'il semble le plus occupé de ses idées, il pense à vous : mais il arrive précisément que, lorsque mon imagination est fixée au feu qui brille dans vos yeux, ou se peint les vives couleurs qui parent les joues de la modeste Parthenie, Gay vient me frapper sur l'épaule, & à l'instant des sots & des carrosses s'offrent tout à coup à mes yeux. Ennuyé d'être si long-tems à la ville je fronce le sourcil, je suis de mauvaise humeur, & je marmote tout bas quelques chansons, comme vous faites peut-être à présent.



AVERTISSEMENT.

POPE, Dryden, Adiſſon, ſont des Poëtes ſublimes, mais le Docteur Swift eſt un Poëte aimable : il va égayer un peu le ſérieux, qui domine dans cet Ouvrage, par une requête burleſque qu'il a faite ſous le nom d'une femme de chambre, pour être préſentée à LEURS EXCELLENCES Meſſieurs les Haut-Juſticiers de Dublin; dans laquelle cette bonne fille leur fait cent contes. Swift qui avoit, comme Moliere, l'œil attentif ſur toute ſorte de ridicules, ſavoit copier plaiſamment le langage du peuple. Il falloit un pendant à cette piece; on m'en a fourni un plus original encore d'un nommé Minard, *né natif* de Surêne, qui de

Soldat du Guet a l'ambition d'être élevé à la dignité de Caporal. Les moyens de cette Requête ſont ſi judicieuſement expliqués que le Miniſtre, à ce que je préſume, n'aura pas pû s'empêcher d'en rire. *Dulce deſipere eſt.* Horat.





A LEURS EXCELLENCES
LES HAUTS-JUSTICIERS
D'IRLANDE.

PRÉSENTE très-humblement sa Requête FRANÇOISE HARRIS, qui mourra de faim & fille, si cette Requête n'est pas répondue;

ET VOUS REMONTRE que lorsque j'allai un jour me chauffer dans la chambre de Mylady Elizabeth, à cause que j'avois froid, j'avois dans ma bourse sept livres quatre chelins & six sous, outre plusieurs liards en or & en argent; &, qu'ayant été la veille faire plusieurs emplettes pour ma maîtresse, j'avois eu dessein à mon retour de compter mon argent, pour voir s'il n'y manquoit rien. Or vous saurez, MESSEIGNEURS, qu'à cause que mon petit coffre a une très-mauvaise ser-

rure, je mets tout mon argent, qui, Dieu le ſait, ne ſe monte pas à grand'-choſe, dans ma poche, attachée autour de moi à mon mouchoir; enſorte que quand j'en tirai ma bourſe, apparemment, & il n'y a que Dieu qui le ſache, mon mouchoir étoit délié, &, au lieu de remettre ma bourſe dans ma poche, cette bourſe tomba à terre; ma maîtreſſe ſonna dans le moment, je deſcendis pour la mettre dans ſon lit; & Dieu ſait que je croyois ma bourſe auſſi en ſûreté que mon honneur.

Ainſi donc, quand je remontai à ma chambre, je trouvai ma poche très-légere: mais quand j'eus beaucoup cherché, & que je n'eus point trouvé ma bourſe: ah! mon Dieu, je crus auſſitôt être morte. Eh! mon Dieu, me dit Marie, qu'avez-vous, Mademoiſelle? En vérité, lui dis-je, il ne peut pas m'arriver un plus grand malheur: je vous en prie, Marie, pouvez-vous point me dire ce que j'ai fait de ma bourſe? Sur ma part de paradis, s'écria Marie, je n'ai point bougé de la place. Oh! lui dis-je, il eſt certain que je l'avois dans la chambre de Mylady Elizabeth. Ainſi

Marie

Marie me coucha, me couvrit bien, m'ôta mes jarretieres, de peur qu'il ne m'arrivât quelque malheur. Vous pouvez bien penser, MESSEIGNEURS, que je ne fis que me tourner & retourner dans mon lit, que je ne pus pas dormir une minute, ni fermer mes deux yeux tout à la fois.

Il me semble même que je rêvai que nous étions allés faire des visites dans le monde, & que dans un coin de la caisse de Mademoiselle Duc, on trouva mon argent, noüé dans un vieux chiffon : ainsi donc, le lendemain matin, nous comptâmes la chose à la Fleur ; il se mit aussitôt à jurer. Madame Wadger vint dans le moment : elle est, comme vous savez, un peu dure de l'oreille ; Madame Wadger, lui dis-je, aussi haut que je pus crier, sçavez-vous quelle perte j'ai faite ? Si fait, dit-elle, les gens de Mylord Galloway sont des espiegles ; Mylord Drogheda arrive mardi prochain sans faute. Bon, lui dis-je, ce n'est pas de cela dont je me plains. Carry, qui étoit là, me dit : Mademoiselle, dit-il, il y a vingt-cinq ans que je sers, vienne le printems ; & partout où j'ai servi, je n'ai jamais

entendu de pareilles choses. Pour moi, dit le Maître d'Hôtel, je me souviens que, quand j'étois à Mylady Shrewsbury, la même aventure arriva justement dans la saison des groseilles.

Tout le monde me conseilla d'aller au devin. Oh ! non, leur dis-je: mais je consulterai notre Chapelain, c'est la même chose, aussi-bien il va venir. Il vint en effet, les domestiques disent que nous sommes assez bien ensemble, parce qu'il est toûjours dans ma chambre, & que je prends toûjours son parti. M. le Pasteur, lui dis-je, sans savoir ce que je disois, pouvez-vous tirer un horoscope pour faire trouver ce qu'on a perdu. En vérité, Mademoiselle, me répondit-il, vous devriez avoir plus de politesse : je veux que vous sachiez qu'on ne m'avoit point encore pris pour un Magicien; ainsi plus de commerce entre nous ; votre texte, comme dit un grand Théologien, n'est point pour mon sermon. Eh! mon Dieu, lui dis-je, ne vous fâchez point, Monsieur, je ne vous ai point pris pour cela assûrément, vous savez le respect que j'ai pour votre robe,

puisque j'ai dessein d'être la femme d'un Pasteur, je ne prendrai point un homme de votre habit pour un sorcier. Pendant que je lui parlois, M. le Chapelain tordoit sa ceinture comme une corde, comme s'il eût voulu me dire allez vous pendre, vous ne m'aurez point, & il s'en alla. Je pensai m'évanoüir. Eh! mon Dieu m'écriai-je, que vais-je devenir? je perds à la fois mon argent & mon amant. Alors Mylord m'appella & me dit: Harris ne criez point, je vous dédommagerai de votre perte; & moi aussi, ajoûta Mylady. Je dis aussitôt à Mylord: eh! si mon Chapelain revenoit à présent me trouver. Mylord me dit de présenter ma Requête à vos Excellences. Quand vous aurez lû tout ceci avec affection pour moi MESSEIGNEURS, accordez-moi la protection de vos Excellences, afin que je puisse avoir part aux Offrandes Dimanche prochain, & surtout que j'aie une Lettre de vos Excellences, avec un ordre audit Chapelain de m'épouser, ou en sa place quelqu'autre, qui vaille mieux que lui; & alors votre pauvre Suppliante, ou plutôt le Chapelain priera Dieu; car c'est son

métier, pour la conservation de vos Excellences (*a*).

NOTES.

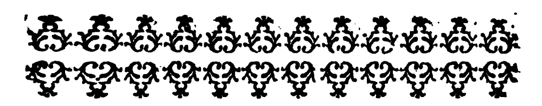
(*a*) *Requête du nommé* MINARD,

A MONSEIGNEUR LE C***. DE S. F***.

MONSEIGNEUR LE C***. DE S. F***.

Vous saurez que FRANÇOIS MINARD, né natif de Surêne, & Jardinier de M. Paquet, vous écrit un placet, dont même il a bien voulu se charger de vous le remettre en mains propres. Vous saurez donc qu'il y a près de deux ans qu'il est Soldat dans le Guet à pié, ce qui fait qu'il s'est toûjours distingué par sa sagesse & sa valeur, n'ayant jamais eu d'affaires avec personne, Dieu merci. C'est pourquoi je vous prie d'écrire deux mots à M. Duval mon Commandant, à celle fin qu'il me fasse la satisfaction de me nommer Corporal, parce que la paye est plus forte, & que j'ai bien de la charge sur les bras; puisque par la dureté du tems ma femme est grosse, trois enfans, mon pere aussi, sans oublier notre belle-mere, ce qui fera que toute la famille se fera un plaisir d'avoir l'honneur de prier Dieu pour votre santé. *

* Quelque esprit que Swift fasse paroître dans le langage stupide de Françoise Harris, il faut que la nature l'emporte sur l'art, l'original sur la copie, & François Minard sur le Docteur Swift: il n'y a rien dans sa piece qu'on puisse comparer avec cette femme qui est grosse par la dureté du tems, &c.



AVERTISSEMENT,

Sur le caractere & le génie Anglois.

AVANT que de continuer la Traduction des Poëmes qui suivent, il m'a paru nécessaire de donner une idée du caractere & du génie Anglois : le caractere & le génie d'une Nation font connoître sa Poësie. Mais comme je ne puis donner une idée de la Poësie Angloise que je ne la compare avec la nôtre, je ne vais faire connoître le caractere & le génie Anglois qu'en le comparant avec le caractere & le génie François. Ces réflexions générales répandront un plus grand jour sur cet Ouvrage, tiendront lieu de

beaucoup de notes, & préviendront l'inconvénient des répétitions.

Il est des singularités dans les Poësies Angloises qui semblent indépendantes des principes établis par Aristote, Horace, Quintilien, & les autres juges de la Poësie. Comme les Poëtes Anglois se sont ouvert sur le Parnasse diverses routes inconnues aux anciens, il faut que le goût & le jugement s'ouvrent une nouvelle route pour les suivre. La plûpart des Poësies Angloises ont un caractere qui leur est propre; il faut donc aussi que les principes sur lesquels on les juge leur soient particuliers.

Premierement, il est hors de doute qu'un Poëte doit écrire pour sa Nation, & qu'il doit remettre devant les yeux de cette Nation tout ce qui peut remuer les passions; pourquoi donc criti-

querions-nous dans les Poësies Angloises quelques sentimens ou quelques images, par la seule raison qu'ils ne nous plairoient pas ?

En second lieu, il n'est pas moins certain que, quoique les Poëtes Anglois puissent écrire pour leur Nation, ils doivent se conformer aux regles que le goût & le jugement ont prescrites en tout tems sur le genre dans lequel ils travaillent; la forme de leur Poësie doit être assujettie aux regles essentielles à cet art; les Anglois, tout amateurs qu'ils sont de la liberté dans leurs Ouvrages comme dans leurs mœurs, ne doivent pas s'affranchir de ces regles; ils ne sont point maîtres de la forme, mais ils le sont du fonds jusqu'à un certain point.

Je dis jusqu'à un certain point; car un Poëte ne doit écrire que pour la plus judicieuse partie de

ſa Nation, & non pour la plus nombreuſe. Il ſeroit déraiſonnable, par exemple, qu'un Poëte François cherchât à plaire au vil peuple par de baſſes plaiſanteries, à la mauvaiſe compagnie par un langage indécent, à quelques femmes & à quelques jeunes gens par des galanteries frivoles, à des gens ſans mœurs & ſans religion par des impiétés abſurdes; ce ſont ces défauts qui dominent dans les Poëſies du Comte de Rocheſter & de beaucoup d'autres Anglois.

Ils ſe déchaînent preſque tous avec fureur contre la France: or cette haine n'eſt portée à cet excès que par la populace Angloiſe; ceux qui penſent en Angleterre, & en vérité il y en a un très-grand nombre, viennent en France étudier nos uſages, apprendre notre Langue, lire nos livres, acheter nos ouvrages de goût & de mode, ils nous ren-

dent

dent juſtice : ils imitent les Rois des deux Nations, qui, en combattant les uns contre les autres, ne manquent jamais aux égards qu'ils ſe doivent ; pourquoi Adiſſon, par exemple, ſert-il plutôt les paſſions aveugles d'une populace effrénée, qu'il n'imite la modération des Princes & des ſages Citoyens ?

Autant que le caractere de notre Nation eſt léger, gai, ſociable, aimable ; autant, en général, celui des Anglois eſt opiniâtre, ſombre, ſauvage, inégal. A en juger par leur Poëſie, eſpece d'ouvrage qui caractériſe ſûrement une Nation, ils nourriſſent leur mélancolie de penſées lugubres ; Shakeſpear dans ſes Tragédies, Gay dans ſes Fables, Parnell dans ſes Odes, &c. occupent l'imagination de leurs concitoyens de foſſoyeurs, de cadavres, de morts ; leurs Muſes reſ-

ſemblent à ces ombres, qui ne ſe plaiſent qu'à errer ſur les tombeaux. Je laiſſe aux Phyſiciens le ſoin de chercher dans le climat de ces Inſulaires, dans leur air froid & humide, dans les vapeurs du charbon de terre, la ſource de cette humeur atrabilaire, qui fait quelquefois leurs plus grands plaiſirs : mais il me ſemble que leurs Poëtes, au lieu d'entretenir ces imaginations funeſtes, devroient prendre leur vol dans les airs au-deſſus des vapeurs, reſpirer dans un Ciel plus pur, & y tranſporter avec eux leurs contemporains. A quoi donc ſervent les Poëtes dans une Nation, ſi ce n'eſt à la corriger, à la conſoler, à la divertir? c'eſt ſurtout en Angleterre qu'ils doivent guérir les maladies de l'ame & la purger, ſuivant l'expreſſion ſinguliere d'Ariſtote.

L'humeur ſombre eſt preſque toûjours chagrine & mécontente:

de-là vient la haine des Anglois pour leurs Rois & pour leurs Miniſtres. Ils portent depuis longtems, avec une répugnance inſurmontable, le joug de l'autorité : non contens d'avoir changé ſous chaque regne les loix fondamentales du Royaume, ils ne ſe soûmettent qu'avec peine à celles qu'ils ont établies depuis un ſiecle. Ils prêtent, ſouvent ſans examen, à leurs Rois & à leurs Miniſtres, des projets d'ambition, d'uſurpation, de tyrannie; & leurs Poëtes, tels que ceux dont on a imprimé les Ouvrages dans un immenſe Recueil, intitulé *Affaires d'Etat*, irritent encore l'orgueil de leur Nation, & ſon amour pour l'indépendance. On ne peut que blâmer des Ecrivains ſéditieux, qui troublent ainſi le repos d'un peuple, & plaindre un Gouvernement, qui ne peut contenir leur fureur. Nos Poëtes, encore

ne font-ce pas ordinairement les plus diſtingués, écrivent quelquefois contre les Grands du Royaume; mais qu'écrivent-ils? des Epigrammes, des Chanſons, des Vaudevilles, qui conſolent plus par leur enjouement malin des malheureux qui gémiſſent quelquefois ſous le poids de l'oppreſſion, qu'ils ne les ſoulevent contre les Puiſſances.

Enfin une des ſuites du Gouvernement Anglois eſt l'extrème familiarité avec laquelle les gens de qualité traitent le peuple. Les Grands ont toûjours beſoin des Communes, & les Communes ſont compoſées des Députés des Provinces, des Villes, & des Bourgs, dont les Grands achetent les ſuffrages par des Fêtes qu'ils leur donnent, par des manieres populaires, que nous appellerions baſſes, & en vivant ſouvent avec eux; ainſi les Grands

ne ſont point choqués des mauvaiſes plaiſanteries auxquelles ils ſont accoûtumés. La ſcene d'une Fable, d'une Eclogue, d'une Comédie, d'une Tragédie, ſe paſſe ſouvent dans des places publiques & dans des cabarets, & attire au théatre une foule de ſpectateurs. Il ſemble qu'un Poëte ne devroit point ſe prêter à ces mœurs groſſieres : les muſes, qui ſont naturellement fieres, devroient avoir des ſentimens plus nobles ; je ne vois pas même que le plus grand nombre des Auteurs Romains & Grecs, dont le gouvernement étoit beaucoup plus populaire, ſoit tombé dans ces baſſes familiarités. Je ne dis pas que les Poëtes doivent entierement bannir le peuple de leurs Ouvrages : les Laboureurs, & les Artiſans, ſont des hommes comme les Rois & les Miniſtres ; la nature eſt la même dans tous les Etats ; mais il ne

faut la repréſenter qu'avec ſes graces, & ſurtout la dépouiller de la groſſiéreté & de la miſere dont une mauvaiſe éducation, ou une malheureuſe condition, la défigurent. Nos mœurs ſont évidemment plus policées & mieux réglées que celles des Anglois. Comme chaque Planete eſt placée près de ſon aſtre dans la juſte diſtance que le Créateur lui a preſcrite, ainſi les rangs de nos Princes, de nos Ducs, de nos Gentilshommes, ſont fixés auprès de nos Rois dans des diſtances qui ne ſont jamais confondues; cette ſubordination regne juſques dans le peuple; il y en a partout, elle entretient l'ordre, la paix & la décence. On ne voit point en France des Portefaix inſulter impunément des gens titrés, ni des Ducs réduits à en venir aux mains avec les plus vils Bourgeois.

Mais en examinant les défauts

de la Nation Angloise, rendons justice à son mérite : son inclination pour le bien est aussi vive que son ardeur pour le mal. S'ils sont ennemis des Rois despotiques, & des Ministres injustes, ils sont extrêmement zélés pour leur Patrie : jamais le vrai *Patriotisme*, le goût des Arts utiles, l'ardeur pour le commerce, le zele pour les travaux publics, l'amour des pauvres, n'ont reçû ailleurs d'aussi justes éloges, ni d'aussi grands honneurs. L'esprit d'Athenes & de Rome semble être sorti des tombeaux de leurs citoyens pour ressusciter en Angleterre. Leurs Poëtes, témoins Pope & Gay, sont plus enflammés que les nôtres de l'amour de la Patrie, passion qui peut seule après la Religion enfanter le sublime. Passons donc les défauts de leurs mœurs & de leur style en faveur de leurs vertus héroïques & de leurs grandes idées.

Quelqu'oppofées que les mœurs Angloifes foient aux mœurs Françoifes, elles y tiennent cependant un peu : tous les hommes font femblables par quelque endroit ; quel eft le François qui n'ait pas été quelquefois fombre & mifanthrope, qui n'ait pas fouhaité dans de certains tems de vivre dans une République, qui n'ait pas pris quelque part aux plaifirs du peuple ? Voilà des germes que notre éducation & notre Gouvernement ont empêché de croître, mais qui fe font développés dans les Anglois. Si nous tranfplantons dans nos jardins des arbres qui nous paroiffent peu agréables, fi nous meublons nos ménageries d'animaux extraordinaires, uniquement parce qu'ils font rares & étrangers : pourquoi n'enrichirions-nous pas nos Bibliotheques des Poëfies Angloifes ? celles qui ne plairont pas à

notre goût pourront du moins piquer notre curiosité.

J'ai comparé dans cette courte dissertation les deux Nations Angloise & Françoise; leurs qualités différentes en seront plus sensibles : mon dessein n'est pas de les irriter par une jalousie injuste, mais d'entretenir entr'elles une sage émulation.

Après avoir fait connoître le caractere & le génie des Anglois, il est dans l'ordre d'y ajoûter une idée du méchanisme de leur Poësie.

Loin de m'éloigner de mon sujet, je l'approfondis de plus en plus : je traduis une Préface ingénieuse que Fenton, Commentateur de Waller, a écrite en 1690. sur la Poësie Angloise, & qu'il a insérée dans les Œuvres de ce grand Poëte. On va voir par quels degrés cette Poësie a commencé à se former & à se perfectionner.

comme les Arts ont les mêmes commencemens & la même fin, dépendans des mêmes causes. Ceux qui sont versés dans l'antiquité pourront trouver dans l'Histoire abregée de la Poësie Angloise celle de la Greque & de la Latine, & comme je compare toûjours la Poësie Angloise avec la Françoise, on verra aussi celle-ci naître & se polir à peu près de la même maniere que l'autre.





SUR L'ORIGINE, LES PROGRÈS, Et la perfection de la Poësie Angloise,

Par FENTON.



A plus haute idée qu'on puisse donner des Poësies de Waller, est de dire qu'elles sont de lui: à ce seul nom on se représente toute la grandeur & toutes les graces de la Poësie. Il fut le pere des vers Anglois, il nous apprit le premier que notre Langue avoit de la beauté & de l'harmonie: elle lui doit plus que la Langue Françoise ne doit au Cardinal de Richelieu & à toute l'Académie (*a*).

NOTES.

(*a*) Ne pourroit-on pas dire aussi que la Poësie Françoise doit plus à Malherbe qu'au

Quand nous élevons nos penſées jusqu'à Waller, nous nous laiſſons emporter par l'enthouſiaſme dont Lucrece fut enflammé lorſqu'Epicure s'offrit à ſon génie : nous lui diſons après Lucrece.

» Vous êtes le pere, vous êtes le » créateur des vers : vous nous fixez » les Loix de notre Poëſie, comme » les Abeilles prennent le ſuc des » fleurs dont nos bois ſont parés : » nous puiſons dans vos productions » ſublimes les précieux thréſors de no» tre Langue, & ces riches expreſ» ſions, qui méritent l'immortalité (*a*).

Notre Langue étoit du tems de Waller un diamant brut, qu'il polit le premier & qu'il embellit au point,

NOTES.

Cardinal de Richelieu & à toute l'Académie ? Puiſque les grands Poëtes qu'elle a produits dans la ſuite, ou qu'elle a reçûs dans ſon Corps, doivent à Malherbe leur goût & leurs talens.

(*a*) *Tu pater & rerum inventor, tu patria nobis*
Suppeditas præcepta, tuiſque ex, inclite, chartis,
Floriferis ut apes in ſaltibus omnia libant,
Omnia nos itidem depaſcimur aurea dicta,
Aurea perpetuâ ſemper dignißima vitâ. Lucrece.

que tous les Artistes qui sont venus après lui, ont admiré son ouvrage sans oser le retoucher.

Le style de Succling (*a*) & de Carrew avoit de la douceur, mais leurs productions étoient peu considérables : ils ont écrit leurs derniers vers après les premiers de notre Poëte. Avant lui personne n'avoit corrigé notre Langue, & je doute que quelqu'un puisse jamais la corriger après lui. Je ne sai si le regne de Charles II. n'a pas donné à la Langue Angloise la même perfection (*b*) que la

NOTES.

(*a*) Jean Succling naquit en 1630. il parloit Latin dès l'âge de cinq ans : on lui avoit enseigné cette Langue comme on l'enseigna à Montagne ; il écrivit purement le Latin à neuf ans ; il fit quatre Tragédies Angloises, & d'autres ouvrages estimés. Aux Lauriers du Poëte il joignit ceux du Guerrier : il sortit de l'Angleterre pendant les troubles dont ce Royaume fut agité sous Charles I. & il alla servir en Suede sous Charles X. il se trouva en qualité d'Officier à quatre Sieges & à quatre Batailles que ce Prince remporta sur les Polonois. Thomas Carrew, un des Gentilshommes de la Chambre sous Charles I. a fait une piece de Théatre, des Chansons, & d'autres Poëmes, qui ont mérité d'être réimprimés plusieurs fois.

(*b*) Après les changemens prodigieux que

Latine a reçûe du siecle d'Auguste; il

NOTES.

la Langue Angloise avoit éprouvés dans tous les tems, elle parut approcher de sa perfection sous le regne d'Elizabeth; Walter Raleigh, qui fut un de ses Ministres, Fairfax, Spencer, sont de bons Ecrivains; le Livre Anglois des Prieres communes, qui est le Bréviaire Anglican; la Traduction de la Bible en Langue vulgaire, ouvrages de ce tems-là, passent pour être bien écrits. Cette Langue dégénéra sous Cromwel: elle fut hérissée de termes scholastiques dans cet interregne, livré au fanatisme & aux disputes sur la Religion. Elle acquit plus d'élégance sous Charles II. mais comme on agissoit alors & comme on pensoit sans pudeur, on parloit & on écrivoit de même; la Langue & les Mœurs étoient indécentes. Les regnes de Jacques II. & de Guillaume III. troublés par les guerres civiles & étrangeres, ne donnerent point à la Langue le loisir de se rétablir: cette gloire étoit encore réservée à une Reine. En donnant aux Poëtes de grandes victoires à chanter elle éleva leur génie, & épura le style jusqu'à un certain point; car il faut avouer que les Anglois n'ont point encore atteint la politesse & la modestie sévere qui regnent dans nos grands Ecrivains. La Maison de Hanovre a introduit beaucoup de mots Allemands dans la Langue Angloise, comme avoient fait les anciens Rois lorsqu'ils venoient des pays étrangers régner en Angleterre. Nos voisins sont plus inconstans que nous dans leur Langue, dans leur Religion, dans leur Gouvernement, en un mot dans toutes les choses où il est très-dangereux de l'être.

semble du moins que les Langues étrangeres commencent à entrer dans la nôtre, & à y dominer plus que sa pureté ne devroit le permettre : c'est un alembic surchargé de matieres d'une nature trop différente ; la postérité en jugera. Ce qui pourra surprendre (*a*) c'est qu'il ne s'est écoulé entre Spencer & Waller que vingt années. Les expressions du premier sont comme de vieilles pieces de monnoie, dont on ne connoît plus la valeur, à moins qu'on ne soit versé dans la connoissance de l'antiquité : le langage de l'autre est au contraire une monnoie qui a toûjours eu cours depuis, & qui l'aura toûjours ; tant un grand génie peut faire de progrès dans les Arts auxquels il s'applique !

(*b*) Les Peintres habiles saisissent

NOTES.

(*a*) L'intervalle des années n'est pas plus grand d'Ennius à Lucrece, de Lucrece à Virgile, de Ronsard à Malherbe, de Corneille à Racine ; & cependant quelle différence entre ces Ecrivains pour la nouveauté & la jeunesse du style !

(*b*) Cette comparaison est un modele à suivre ; elle est instructive par rapport à elle-même & par rapport à la chose comparée ; elle

finement les traits principaux d'une figure ; ils les rendent d'une maniere si vraie que leurs portraits conservent toûjours une heureuse ressemblance avec les personnes qu'ils représentent, à quelqu'âge qu'elles parviennent : ainsi Waller avoit l'art, dans une Langue aussi changeante que la nôtre, de choisir des expressions qui ne devoient jamais vieillir. Il a si parfaitement réussi que son style est aussi nouveau aujourd'hui qu'il l'étoit lorsqu'il commença à écrire ; & si nous en jugeons par le seul langage, nous

NOTES.

apprend aux Peintres à saisir dans un enfant les traits les plus durables ; les yeux qui ne changent presque jamais, le tour de son visage, l'air & le fond de sa physionomie : elle apprend en même tems aux Ecrivains à préférer les mots précis & justes à ceux qui sont trop vagues & trop généraux ; les termes qui n'ont qu'une signification à ceux qui en ont plusieurs ; les expressions douces & agréables aux expressions dures & difficiles à prononcer ; les manieres de parler naturalisées en France à celles qui sont étrangeres & anciennes. C'est par le mauvais choix des expressions que Ronsard, du Bartas, Chapelain, &c. paroissent plus vieux que Marot, Racan, Malherbe, leurs contemporains ou leurs prédécesseurs.

ne trouvons aucune différence entre les poësies de sa jeunesse & celles de sa vieillesse.

Waller reprochoit à la Langue Angloise une abondance superflue (*a*);

NOTES.

(*a*) La Langue des Anglois paroît plus abondante que la nôtre : l'est-elle réellement plus ? Ils ne sont difficiles ni sur les composés, ni sur les participes, ni sur des conjonctions, qui reviennent sans cesse à la suite de leurs verbes, jusqu'à ennuyer l'oreille de la répétition fréquente des mêmes sons. Tout leur est bon : que les mots soient anciens, étrangers, communs, pourvû qu'ils expriment leurs idées, ils les reçoivent. Ils ont adopté, par exemple, le *Rendez-vous*, expression purement Françoise : ils en ont fait un verbe, ils l'ont conjugué, & ils disent sans façon, j'ai *rendezvousé*, tu as *rendezvousé*, il a *rendezvousé*; ils ont fait aussi un verbe d'*Item*, autre mot François, & ils disent j'ai *itémisé*, tu as *itémisé*, il a *itémisé*: mais ils rejettent ces mots aussi légérement qu'ils les ont reçûs. Nous tombons nous autres dans une extrémité presque aussi vicieuse : il suffit qu'un mot soit nouveau, quelque nécessaire qu'il puisse être, pour choquer notre oreille. Si l'on veut l'introduire dans le style, il faut en demander la permission au Lecteur, & ne pas manquer d'ajoûter, *si j'ose parler ainsi*, *si j'ose me servir de cette expression*. Veut-on faire passer ce mot dans le langage, il faut qu'il soit doux, coulant, agréable, galant : il n'est pas mal que l'Auteur fasse sa cour aux

c'eſt, diſoit-il, un torrent d'expreſſions, qui étouffe l'eſprit du Poëte, & qui inonde tous les édifices qu'il conſtruit; c'eſt une terre molle, tendre, facile à ſe diſſoudre. Cependant il avoit l'art de tirer de cette carriere ſi ingrate les meilleures pierres; jamais Poëte n'eut moins ſujet que lui de ſe plaindre de notre Langue : heureuſement ſes plaintes dureront aſſez long-tems pour ſe réfuter elles-mêmes.

» Les Poëtes, dit-il, peuvent ſe » vanter que leurs vers ne finiront » qu'avec le monde, leur vanité ne » court aucun riſque : leurs vers joints » à leurs prédictions vivront & mourront enſemble.

» Qui peut aſſûrer que ſes vers ne

NOTES.

femmes titrées, pour leur demander leur protection pour ce mot, elles ſeules peuvent faire ſa fortune. Mais voici la regle judicieuſe que nous devons ſuivre dans l'uſage de notre Langue : nous devons tâcher de l'écrire comme nos bons Auteurs, & de la parler comme les Seigneurs de la Cour, & ſurtout comme les femmes du grand monde. Les gens de la Cour ajoûtent des agrémens au langage; les bons Ecrivains les choiſiſſent & les fixent.

» périront jamais dans une Langue
» qui change tous les jours. S'ils sont
» nouveaux, l'envie les attaque : si
» l'envie se lasse & les épargne, ils
» vieillissent avec la Langue (*a*).

NOTES.

(*a*) Waller prétend que des vers écrits dans une Langue vivante ne peuvent durer. Ses vers prouvent le contraire, on les lit depuis un siecle avec un plaisir toûjours nouveau : mais comme cette opinion est pernicieuse à notre Langue & à notre Poësie, examinons-la. S'il s'agit d'un jargon informe, sans principes, sans regles, sans construction, mêlé de mots étrangers, bisarres & obscurs, tel qu'étoit la Langue Gauloise, qui étoit à la fois Teutonique, Celtique, Gothique, Latine, &c. en un mot la Langue Romance que parloient nos Peres ; elle ne pouvoit donner de consistence ni à la Poësie, ni à la Prose, puisqu'elle n'en avoit pas elle-même. Il est impossible, comme le dit Waller, que des pierres mal taillées & entassées confusément puissent former une maison qui se soûtienne. S'il s'agit d'une Langue imparfaite, mais qui employée par d'excellens Auteurs commence à s'épurer & à s'éclaircir comme la Langue Latine du tems d'Ennius, de Plaute, de Lucrece, ou la nôtre du tems de Comines, de Marot, de Rabelais, de Montagne, d'Amiot, de Regnier : les Ouvrages de ces grands hommes subsisteront toûjours du moins dans les Bibliotheques des Savans. Enfin s'il s'agit d'une Langue qui ait évidemment atteint toute la perfection dont elle est suscep-

» Quand les Architectes construi-

NOTES.

..tible, qui ait montré ses graces & sa force en tout genre, comme la Langue Françoise du siecle de Louis XIV. & du regne de Louis XV. du moins jusqu'à Messieurs de Voltaire & Rollin : pourquoi ne durera-t-elle pas autant que les Langues Greque & Latine, dans lesquelles ont écrit Homere, Sophocle, &c. Horace, Virgile, &c. Quelques révolutions qui puissent arriver dans la France, quelques changemens que la Langue Françoise éprouve, nos descendans étudieront celle de nos grands Ecrivains, comme nous étudions celle des anciens Grecs & Romains; tandis que les Poëmes de nos François, qui écrivent en Latin ou en Grec, disparoîtront pour la plûpart auprès des originaux.

Si nos François, qui osent aujourd'hui écrire en Grec ou en Latin, sont excellens, ils seront peut-être lûs par nos Savans dans quelques siecles : mais on ne les lira pas plus que nos vieux Ecrivains, comme Amyot, Montagne, Commines, qui se soûtiennent par le fonds des choses, l'énergie & les graces du style; mais nos Corneilles, nos Racines, nos Boileaux, nos Rousseaux, nos Voltaires, seront pour la postérité qui voudra étudier notre Langue, ce que sont les Grecs & les Romains fameux pour ceux qui veulent étudier aujourd'hui les Langues Greque & Latine. Nos grands Ecrivains François seront pour jamais, par rapport à la Langue Françoise, des Auteurs Classiques : ceux qui prétendent aujourd'hui exceller dans la Langue Latine, n'auront jamais cet avantage.

» sent leurs édifices, la fragilité des » matériaux trompe leur art; s'ils em» ploient des pierres mal choisies, le » tems renverse leurs plus beaux Pa» lais.

» O Poëtes, voulez-vous élever un » édifice qui dure long-tems, faites » entrer dans votre Ouvrage la Lan» gue Greque & Latine. Pour nous, » nous écrivons sur le sable; à mesure » que notre Langue croît & s'étend; » le tems emporte comme un torrent » & notre Prose & nos Vers.

» Chaucer peut vanter ses pensées; » mais son harmonie est perdue pour » nous. Le tems lui a ôté la gloire de » flater l'oreille, mais il ne chantoit » pas en vain.

» Il chantoit sur sa lyre brillante les » beautés qui faisoient l'ornement de » son siecle: elles espéroient être im» mortelles dans ses vers, elles étoient » reconnoissantes (*a*), elles le ré» compensoient de leur estime. «

Waller fut également utile à notre

NOTES.

(*a*) Waller finit ses Stances par des galanteries qui n'ont aucun rapport avec la Poësie Angloise.

Langue & à notre Poësie ; il l'enrichit de nombres & de tours nouveaux : avant lui on ne savoit que rimer ; on ne connoissoit point l'harmonie de la mesure, & cette espece de danse qui plaît tant aux oreilles délicates. Les vers n'étoient composés que de monosyllabes, qui leur donnent une dureté désagréable quand ils sont en trop grand nombre (*a*).

NOTES.

(*a*) On regrettera peu l'harmonie des vers de Chaucer, qui écrivoit dans une Langue à peine formée. J'ai parlé du Docteur Donne dans le volume précédent ; ses vers ressemblent à ceux de nos vieux Poëtes, ils ne distinguoient point les rimes masculines des féminines, ils ignoroient l'art de les faire succéder harmonieusement les unes aux autres : quelquefois ils mettoient ensemble une longue suite de rimes masculines, ou de rimes féminines, de différentes terminaisons : quelquefois aussi ils accouploient scrupuleusement ces rimes deux à deux, & ils finissoient toujours le sens au bout du second vers, ou ils le suspendoient jusqu'au bout de la piece, & les vers enjamboient sans cesse les uns sur les autres, au point que la rime, n'étant presque jamais un repos pour l'oreille, ne se faisoit point sentir, & cependant cette rime construite avec si peu d'art étoit l'unique beauté des vers.

Durant les premiers ans du Parnasse François,
Le caprice tout seul faisoit toutes les Lois,

Tels sont les vers de Donne, ils enjambent, ils s'accrochent les uns aux autres comme les atômes de Descartes; ils sont suspendus jusqu'à la fin de la piece, point d'hémistiche, de repos, de retour régulier: l'oreille ne sait où se fixer; c'est un réveil-matin, qui va toûjours sans s'arrêter. Le lec-

NOTES.

La rime au bout des mots assemblés sans mesure,
Tenoit lieu d'ornement, de nombre & de césure. *Boileau.*

Waller est précisément le Malherbe des Anglois; l'éloge que Boileau donne à celui-ci, celui que l'Auteur Anglois donne à l'autre, conviennent également à tous deux.

Enfin Malherbe vint, & le premier en France,
Fit sentir dans les vers une juste cadence;
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la Muse aux regles du devoir.
Par ce sage Ecrivain la Langue réparée,
N'offrit plus rien de rude à l'oreille *épurée*.
Les Stances avec grace apprirent à tomber,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber;
Tout reconnut ses Lois, & ce guide fidele,
Aux Auteurs de ce tems sert encor de modele.

Quelles graces & quelle harmonie dans cette heureuse versification! mais l'éloge de Waller est plus riche de pensées & de comparaisons.

teur ne peut achever la lecture de leurs vers ; il est hors d'haleine.

Les vers n'étoient que de la prose hérissée de rimes : Waller a corrigé ce défaut ; il a fait entrer dans sa versification des mots de plusieurs syllabes, une mesure plus douce, plus harmonieuse ; il a sû placer ses pensées d'une maniere plus conforme à la nature des vers (*a*) ; partout, où

NOTES.

(*a*) Les pensées ne doivent pas être conformes à la nature des vers ; c'est plutôt aux vers à se conformer à la nature des pensées. Les grands évenemens, les maximes sentencieuses, les descriptions nobles, méritent les vers Aléxandrins ; les Histoires Comiques, tout ce qui doit être écrit dans le style familier, appartient aux vers de dix syllabes : les sentimens qui doivent entrer dans l'ame comme des traits enflammés, ne font jamais plus d'impression que quand ils sont resserrés dans des strophes de vers de huit syllabes, ce sont des faisceaux de quatre fléches qui partent ensemble, & qui pénetrent à la fois l'ame ; dix vers de cette mesure, rangés comme ils sont dans nos grandes Odes, font une impression encore plus forte & plus durable ; quand le choix de ces vers est fait, c'est au Poëte à accorder exactement l'harmonie des mots à la nature des choses.

Toutes les Langues du Nord sont hérissées de consonnes si inutiles, qu'on les retranche

la

la ponctuation doit être mise, il a l'attention de finir le sens; & parce que la force du vers est ordinairement dans les derniers mots, il transporte toûjours à la fin les plus expressifs,

NOTES.

de jour en jour; on ne peut les prononcer sans faire les plus grands efforts, quoiqu'on y soit accoûtumé dès l'enfance. Le double *W*, le *The*, l'*Itch*, &c. Anglois, font le supplice des gosiers les plus aguerris à les prononcer; quelque délié que soit l'organe d'un étranger, il ne peut presque en venir à bout. Je ne parle point des monosyllabes, des abbréviations continuelles, des élisions fréquentes, qui défigurent évidemment la Langue Angloise, & de l'extrême & ridicule différence qu'il y a, de l'aveu même des Anglois, entre l'écriture & la prononciation de leurs mots; ce qu'il y a de singulier & de fâcheux pour eux, c'est que les Poësies de Waller ont beaucoup moins de ces défauts que leurs Poësies modernes: il a fait réellement un choix judicieux de ces mots; il a joint adroitement les syllabes breves aux longues, les termes durs & traînans aux expressions douces & rapides; à peu près comme les Musiciens habiles savent sauver les dissonances, mêler ingénieusement les sons, & faire succéder les blanches aux doubles & aux triples croches: mais comme les sons des vers sont moins sensibles que ceux du chant, la Poësie demande une oreille plus délicate que la Musique.

& ſurtout les verbes, qui ſont l'ame du langage.

La rime eſt du nombre des beautés dont Waller a orné la verſification: ſes rimes ſont toûjours riches & variées; il avoit l'oreille judicieuſe; il ſentoit que (*a*) l'ennui pouvoit naître du retour trop fréquent des mots qui répetent les mêmes ſons, auſſi avoit-il appris d'un grand Maître que la magnificence & la beauté du ſtyle peuvent plaire long-tems (*b*), mais que les petits agrémens, entre leſquels on doit mettre la rime, ne manquent gueres de fatiguer le ſens impatient & délicat de l'oreille. Son plus grand ſoin fut donc de bannir la monotonie par la variété continuelle des rimes.

NOTES.

(*a*) Les mêmes rimes ne doivent revenir qu'au bout de cinquante vers: on ne peut trop varier les ſenſations de l'oreille. Il ſeroit à ſouhaiter que les vers Aléxandrins fuſſent coupés, non-ſeulement au troiſieme pié, mais au premier, au ſecond, au quatrieme, au cinquieme; cette diverſité d'harmonie flate extrèmement dans les vers Anglois.

(*b*) *Quæ ſunt ampla & pulchra, diu placere poſſunt: quæ lepida & concinna, citò ſatietate afficiunt ſenſum aurium faſtidioſiſſimum.* Quintilien.

S'il avoit joint cette observation à tant d'autres, il auroit montré que cette monotonie est un défaut inévitable dans les vers; il auroit appliqué son génie aux vers blancs: mais il fut toûjours constamment attaché à la rime; c'étoit une maîtresse en qui il ne trouvoit aucuns défauts: elle fut l'objet de ses amours, long-tems après que Sacharisse *(a)* fut oubliée: il lui donna toutes les graces dont nous la voyons parée aujourd'hui; mais, comme la vanité se mêle de tout, il ne voulut témoigner aucun mépris pour un objet embelli par ses soins.

Roscommon eut moins de prévention que Waller: quoique la rime n'ait jamais été ni aussi juste, ni aussi soûtenue que dans Roscommon, il a la générosité de convenir qu'elle n'est qu'un agrément frivole, & de souhaiter que les vers blancs s'élevent sur ses ruines.

Dryden, la gloire du Parnasse An-

NOTES.

(*a*) Que cette idée est agréable! On sait que ce mot, qui signifie en Arabe morceau de sucre, est le surnom qu'il a donné à une femme qu'il aimoit. *Voyez le Tome II.*

glois, prétend bannir la rime du Poëme Dramatique, quoiqu'aucun versificateur ne l'ait employée avec autant de succès que lui : il l'a reprise & quittée tour à tour ; son génie l'a fait reparoître avec gloire sur le théatre, & son exemple l'en a fait descendre. Elle continue de régner dans les autres Poëmes, elle y régnera toûjours, jusqu'à ce qu'un génie supérieur ait le tems & le courage de rompre ce charme, qui nous asservit à l'esclavage de la rime, comme l'appelloit Milton avec juste titre, puisqu'il s'est acquis plus de gloire en s'ouvrant une nouvelle carriere que s'il eût suivi l'ancienne (*a*).

NOTES.

(*a*) Depuis Milton on a vû les vers blancs & rimés se disputer tour à tour les Tragédies, les Comédies, & toutes les especes de Poësies Angloises. » Les Anglois, dit M. de Voltaire, » peuvent se passer de rimes, parce que leur » Langue a des inversions, & leur Poësie mille » libertés, qui nous manquent, au lieu de dire » comme nous,

Minos juge aux enfers tous les pâles humains.

» Les Anglois disent également,

Tous les pâles humains Minos aux enfers juge.

» La maniere même de réciter des Vers An-

Les Langues Greque & Latine ont un grand avantage sur la nôtre, selon Dryden : elles ne sont point assujéties à la rime, ni même trop servilement à la quantité ; leurs vers sont variés par un mêlange continuel de spondées & de dactyles ; ils sont pleins d'expressions qu'on peut rendre breves ou longues. Leur Grammaire leur permet encore plusieurs autres licences, qui donnent une grande facilité à leur versification : la nôtre resserre nos pensées dans des bornes trop étroites, qui en alterent

NOTES.

» glois fait sentir des syllabes longues & bre» ves qui soûtiennent l'harmonie sans besoin » de rimes : *Préface de la Tragédie de Marie » Anne.* « Cette harmonie est plus difficile à saisir, à soûtenir, à varier, que la rime même ; & comme la gloire est proportionnée aux difficultés qu'elle coûte, des vers blancs bien faits font plus d'honneur à leur Auteur que des vers rimés également bien faits. M. l'Abbé d'Olivet a fait avec autant de sagacité que de goût d'heureuses découvertes dans la Prosodie de la Langue Françoise : mais cette Prosodie est si peu sensible, qu'elle ne peut être presque d'aucune utilité pour l'harmonie de nos vers ; ainsi la rime est la seule qualité qui puisse les distinguer de la Prose.

toûjours la beauté, ou qui en affoiblissent le sens : la rime nous oblige à penser au second vers quand nous composons le premier, & quand il s'agit de Stances, il faut nous occuper de quatre vers à la fois (a).

Rhymer, Historiographe d'Angleterre, dans l'éloge qu'il fait de Walker, donne l'abrégé de cette Préface. Notre langage, dit-il, tenoit beaucoup du jargon grossier de nos Villageois: il n'avoit encore aucune forme ni aucune douceur; il dura dans cet état long-tems après. Chaucer. Ce Poëte puisa de nouveaux mots dans le Latin, le François, & le Provençal: de ce mêlange de Langues étrangeres il fit une nouvelle Langue, comme on fait un nouveau métal de plusieurs

NOTES.

(a) Il est surprenant que Dryden, qui a fait tant de milliers de vers Anglois, ait pensé qu'ils sont plus difficiles que les vers Latins; tout ce qu'il dit de ses vers, nos Ecrivains l'ont dit des nôtres. M. de Voltaire prétend que l'arrangement des spondées & des dactyles est du moins aussi pénible que celui de nos rimes & de nos hémistiches; si cette opinion n'est pas certaine, elle suppose du moins en lui une facilité peu commune de faire des vers.

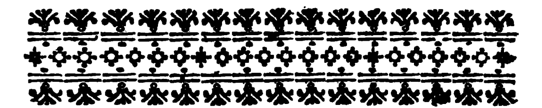
métaux. Enfin la Langue Angloise se polit sous la Reine Elizabeth: mais cette Langue n'avoit point encore la force, l'esprit, le brillant, l'éclat, que Waller lui a donné. Ses vers l'ont distingué autant de ses contemporains (*a*), soit de sa Nation, soit des pays étrangers, que de tous les Ecrivains qui l'ont précédé jusqu'à Horace & Virgile : son style est pur & majestueux, ses idées neuves & nobles, ses vers doux, coulans, abondans en expressions, forts de pensées; le plan de ses Poëmes admirable. Les premiers

NOTES.

(*a*) La plûpart des Anglois placent leurs grands Poëtes sur le Parnasse, au-dessus des Poëtes de toutes les Nations : leur Milton, par exemple, leur Shakespear, & leur Pope, au-dessus d'Homere, de Sophocle, & de Virgile ; c'est une erreur agréable dont il ne faut point les désabuser. Mais est-il bien vrai seulement que Waller soit supérieur au Tasse & à l'Arioste ? c'est aux Italiens à défendre la gloire de leur Nation. On a vû beaucoup de pieces de Waller dans les volumes précédens ; on en verra encore quelques-unes dans celui-ci. Ceux qui m'ont blâmé d'avoir fait connoître ce grand Poëte, sous prétexte qu'il est trop ancien, trouveront dans cette Préface une réponse à leur Critique.

vers de chaque piece, & ceux qui les ſuivent, conduiſent directement à *la* fin : ce ſont autant de lignes qui tendent au même point, qui aboutiſſent au même centre.





DISCOURS SUR LES HYMNES.

LA Vie & les Epîtres morales de Pope, qui composent le troisieme volume, m'ayant paru mériter par les Anecdotes dont elles sont remplies la préférence sur les Ouvrages qui suivent, j'ai différé de donner la suite des Odes que j'ai commencées dans le second volume. Je les avois partagées en Odes Héroïques, Morales, Sacrées, & Anacréontiques : je ne les perds point de vûe. Après avoir traduit les Odes Héroïques & Morales, je continue par les Odes sacrées, auxquelles j'ajoûte des Odes Pindariques & d'autres Odes parti-

culieres au génie Anglois, & je finis ce genre par les Odes Anacréontiques.

Je ne comprends pas dans les Odes sacrées les Traductions Angloises des Pseaumes; les beautés de ces Traductions étant dépendantes du style, & ne pouvant passer dans notre Langue. Je donne d'autres Odes sacrées plus originales: ce sont des Hymnes, Poësies saintes & touchantes, dont Dieu, ses bienfaits & ses perfections, sont le principal objet.

Les Poëtes profanes, Homere, Orphée, Callimaque, Proclus, &c. imitateurs des Poëtes sacrés, ont adressé aussi des Hymnes à leurs Dieux, à leurs Déesses, & à des Etres inanimés: ces Hymnes portent les noms des Divinités dont elles chantent les loüanges. Il y regne une simplicité élégante, des descriptions

agréables, des Fables intéressantes, des Prieres touchantes, & on ne peut assez ranimer le goût & le génie des Poëtes pour ces sortes de compositions. La nature avoit alors cette naïveté également éloignée de la grossiereté & du rafinement, laquelle est précisément le juste milieu, où elle est aimable.

Nous connoissons peu d'Hymnes des anciens Romains, si ce n'est leurs Poëmes Séculaires dont Horace nous donne une haute idée.

Les Grecs & les Latins, qui ont vécu quelques siecles après Jesus-Christ, ont ramené ces Hymnes à leur premiere institution : ils les ont adressées à Dieu, à qui seul appartient l'honneur, la puissance, & la gloire. Les unes célebrent les merveilles de la nature, & les autres les Mysteres de la Religion. Les Hymnes Greques de Synesius, de S. Gregoire de

Naziance, &c. m'ont paru plus remplies de Poësie que les Hymnes de Prudence, de Sidoine Apollinaire, de Fortunat, de S. Ambroise, dont on trouve quelques fragmens dans les anciennes Prieres de l'Eglise: mais la plûpart sont surchargées de termes d'une Théologie Mystique, & de détails d'une morale dénuée de génie; elles sont plus dignes de la Religion par la sainteté des sentimens que par les graces du style. La Prose Greque & Latine s'est soûtenue plus long-tems que la Poësie; la Prose de S. Basile & de S. Chrysostome chez les Grecs, de S. Cyprien & de S. Jérôme chez les Latins, est d'une pureté & d'une élégance admirable. On pourroit comparer la Poësie à la beauté, qui est d'autant plus fragile qu'elle est plus délicate. Elle n'a plus été la même en passant des siecles florissans d'Athenes & de

Rome aux tems des Empereurs Grecs & des Goths; semblable à ces fleurs, qui, transplantées dans un climat étranger, perdent leur éclat, & qui à force de se perpétuer, dégénerent.

Le goût de la Poësie Latine s'est épuré en Italie, en France, en Allemagne, en Angleterre, à la renaissance des Lettres; les Muses du siecle d'Auguste sortirent alors de ces Bibliotheques, où elles étoient ensevelies dans la poussiere: elles ressusciterent, elles reprirent des ailes, & volerent dans tout l'Univers. Entre les chef-d'œuvres des Poëtes Latins on admirera toûjours les Hymnes du grand Santeüil: elles auront toûjours la gloire d'être chantées dans nos Temples; elles seront immortelles comme l'Eglise même.

Ronsard & nos vieux Poëtes ont fait aussi des Hymnes, qu'on

ne peut plus lire; Racan, Malherbe, Rouſſeau, M. le Franc, M. Racine le fils, ont illuſtré leur ſiecle par des Poëſies ſaintes, des Odes ſacrées, des Paraphraſes & des Traductions des Pſeaumes: mais nous avons peu d'Hymnes.

Je ne ſai pourquoi les Anglois en ont fait plus que nous: peut-être que l'uſage où ils ſont de réciter leurs Prieres en Langue vulgaire, a occaſionné & multiplié cette eſpece de Poëſie. On en va voir une de Jacques Thomſon: elle a la création & le Créateur pour objet; elle eſt nourrie du ſtyle de David, pleine de l'enthouſiaſme des Prophetes, & écrite dans l'eſprit de la Religion.

Autant les images ſont au-deſſus des penſées en Poëſie, autant il ſemble que Thomſon eſt au-deſſus de Pope. Outre le panégyrique de Newton, qu'on trouve à la fin de ce volume, Thomſon a

fait le Poëme des Saiſons, lequel contient plus de quarante mille vers, Ouvrage dont un illuſtre Abbé (de Bernis) qui réunit les graces d'Horace & la force de Lucrece, nous promet une Traduction en vers. J'eſſayerai en attendant d'en donner une en proſe. J'aurai occaſion de citer les Poëmes charmans des Saiſons de Meſſieurs Bernard & Bréant : il eſt vrai que leurs tableaux ne ſont qu'en mignature auprès de ceux de Thomſon ; mais les plus petits tableaux peuvent avoir leur perfection comme les plus grands.

Ce qui étonnera, c'eſt que ce Poëte Anglois ſi élevé, ſi fort, ſi fécond, fut malheureuſement adonné à la plus exceſſive yvrognerie, vice ſi contraire aux opérations de l'eſprit.

Horace a *bû ſon ſaoul* quand il voit les Menades. *Boileau.*

Je doute cependant que le vin ait

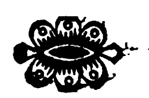
inſpiré Horace, qu'il lui ait fourni ces penſées fines, ces ſentimens épurés, ces tours délicats, cette fleur d'expreſſions, ce ton du monde que M. le Duc de Nivernois a autant remarqués dans les écrits d'Horace qu'on les admire dans les ſiens.

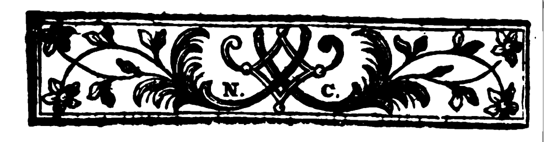
Au reſte il n'en eſt pas de la Poëſie Angloiſe non rimée comme de la nôtre. Quand Thomſon avoit fait un vers, car il n'a jamais écrit qu'en vers blancs, ce vers reſtoit. Ce Poëte échauffé par le vin pouvoit ſuivre ſon enthouſiaſme & marcher de tirade en tirades juſqu'à ce que les fumées euſſent éteint ſon feu : mais ſi Thomſon eût eû à chercher une rime à chaque vers, ce ſoin, qui demande de l'attention & du froid auroit ou calmé ou endormi ſon yvreſſe. Thomſon avoit le génie plus élevé que délicat, plus de tranſports que de ſentimens, plus

de

de feu que d'esprit, plus d'imagination que de raison. Peut-être que ce génie n'est pas toûjours incompatible avec l'yvresse ; peut-être s'accroit-il quelquefois par la chaleur que donne le vin : quoiqu'il en soit, ce Poëte a vécu & est mort yvre, c'étoit le Silene des Anglois : les veines enflées par Bacchus il chanta son Hymne au Créateur.

Inflatus venas hesterno, ut semper, Iaccho
Tum vero in numerum Faunosque ferasque videres,
Ludere, tum rigidas motare Cacumina quercus.
Namque canebat uti magnum per inane coacta,
Semina terrarumque, animaeque marisque fuissent,
Et liquidi simul ignis. Virg. Eclogue.





HYMNE AU CRÉATEUR,

Par JACQUES THOMSON.



A Mesure que les saisons changent (*a*), elles vous représentent sous différentes formes, ô Pere tout-puis-

NOTES.

(*a*) Littéralement : *A mesure que les saisons changent, elles ne sont qu'un Dieu varié;* expression fausse. Godeau, en parlant de Dieu, a dit avec plus de précision :

Il est tout ce que nous croyons,
Et rien de ce que nous voyons.

L'Univers démontre à l'esprit l'existence de Dieu, mais ne la représente pas aux sens; on ne donne pas ses attributs à des substances corporelles;

Il est l'éternelle sagesse;
Il est l'unique vérité,
Sans mélange & sans qualité.

faint, le cercle dans lequel l'année roule est plein de vous (a). Votre beauté se promene dans l'aimable printems, votre tendresse & votre amour s'étendent sur les campagnes; l'air est un baume salutaire que vous exhalez; l'écho circule dans les montagnes (b); les forêts soûrient; tous les sens & tous les cœurs n'ont d'autre ame que la joie (c).

Votre gloire brillante de lumiere & de chaleur éclate sur les mois de l'été: alors votre soleil porte une pleine maturité sur la terre féconde. (d) Tantôt

NOTES.

Il est vrai qu'on peut peindre sous des images corporelles les relations qu'il à avec les créatures, comme l'a fait Godeau après l'Ecriture Sainte.

Son trône est le soleil, son habit la lumiere;
Son marchepié la terre, & le Ciel son palais.

(a) *Jovis omnia plena.*
(b) *Omnia nunc rident.* Virg.
Tibi rident æquora Ponti. Lucrece.

(c) *Littéralement*: Chaque sens & chaque cœur est joie.
(d) *Deus majestatis intonuit. . . . Vox Domini super aquas. . . . .* [illegible] *onis nubem ascen-*

votre voix parle dans le tonnerre terrible ; tantôt, se mêlant au doux bruit des zéphirs, elle vole au commencement, au milieu, à la fin du jour, le long des ruisseaux, sous des berceaux, & à travers les rameaux des arbres. Votre bonté paroît sans bornes dans l'automne ; elle sert un festin général à tout ce qui respire.

Que vous êtes redoutable dans l'hyver, obscurité majestueuse ! Les tempêtes roulent sur les tempêtes. Vous vous élevez sur les ailes des ouragans ; vous commandez à l'Univers de vous adorer ; vous humiliez la nature sous les coups de l'Aquilon que vous déchaînez.

O cercle mystérieux ! Quelle force divine ! Quelle profonde intelligence se dévoile dans toutes les saisons !

NOTES.

lum tuum, qui ambulas super pennas ventorum. . . Nubes & caligo in circuitu ejus. . . . In circuitu ejus tempestas valida. Remarquez que le Prophete ne dit pas que la tempête soit dans lui ou lui-même, mais autour de lui. Il lui fait un vêtement de la lumiere, *amictus lumine sicut vestimento :* mais il ne dit pas que la lumiere soit Dieu. David étoit à la fois plus sublime & plus exact que Thomson.

Leur marche est simple : mais leur mêlange est si agréable, leur beauté & leur bienfaisance si heureusement assorties, leurs ombres insensibles pénetrent si doucement dans d'autres ombres, les parties forment un tout si harmonieux, que ces saisons, en se succédant sans cesse, ravissent toûjours (*a*).

(*b*) L'homme aveuglé par l'erreur

NOTES.

(*a*) M. Duché, *Auteur* d'une Tragédie de Debora, assez peu connue, ami de Rousseau, & très-honnête homme, a fait aussi une Hymne à la loüange de Dieu : mais il partage l'attention, & par conséquent l'interêt entre trop d'objets differens. Après avoir commencé à la Création du Monde, il auroit dû finir du moins au jugement dernier : point du tout, sa Muse infatigable va du Paradis en Enfer, & de l'Enfer au Paradis ; il décrit en quatre vers les saisons.

Par lui brille en nos prés la riante verdure :
D'abondantes moissons les guerets sont couverts.
L'Automne de ses biens embellit la nature,
Et l'Aquilon fougueux ramene les hyvers.

Ces quatre vers ne sont que les titres ou les argumens de quatre Odes.

(*b*) *Vir insipiens non cognoscet, & stultus non intelliget hæc, &c.* David.

admire sans intelligence; il ne voit point, grand Dieu, il n'apperçoit point cette main toûjours agissante, qui fait rouler en silence les spheres, qui travaille dans la secrete profondeur des êtres, qui lance ces feux & qui éleve ces vapeurs, sources des beautés innombrables qui parent le printems: elle tire des rayons directs du soleil le jour enflammé, elle nourrit toutes les créatures, elle éleve les tempêtes; enfin elle ramene sur la terre ce changement agréable, qui excite de nouveaux transports dans tous les principes de la vie (*a*).

(*b*) Nature, écoutez, rassemblez

NOTES.

(*a*) *Per te quoniam genus omne animantum,*
Concipitur visitque exortum lumina solis. Lucrece, Liv. 1.

Venus renouvelle les générations dans Lucrece; c'est le Créateur dans Thomson; leur philosophie est différente, leurs pensées sont les mêmes; le renouvellement des générations est noblement exprimé dans l'un & dans l'autre.

(*b*) Les saisons ont été dessinées, tous les êtres de la nature vont être invités à loüer le Créateur, à l'imitation du Cantique que les trois jeunes Juifs chanterent dans la Fournaise de Babylone. Ce Cantique est admirable, &

sous le vaste temple des Cieux tous les êtres vivans; réunissez-les dans une adoration commune, enflammez-vous, & chantez un Cantique universel.

NOTES.

cependant il ne fait que nommer les créatures; Thomson & Godeau, qui ont paraphrasé aussi ce Cantique, ont ajoûté des pensées à ces différentes apostrophes: laquelle de ces deux manieres est préférable? Qu'on me permette de faire des remarques sur ce Cantique sacré. L'Abbé du Jarri, le P. Bouhours, M. Rollin, en ont fait de pareilles sur la sainte Ecriture, dans le dessein sans doute d'inviter les gens de Lettres à les lire & de leur former le cœur, sous prétexte de les engager à s'orner l'esprit. Il ne paroît pas d'abord qu'il faille un grand effort d'imagination pour faire une espece de liste de toutes les créatures; d'un autre côté une longue paraphrase à chaque strophe auroit été peu naturelle. Ces jeunes gens surpris de marcher au milieu des flammes ne pouvoient s'exprimer que par des sentimens de joie & de reconnoissance: le cœur devoit tout dire; un Poëte, quelqu'enflammé qu'il soit par son génie, doit joindre des pensées à ses sentimens, mais des pensées rapides & plus senties que réfléchies. Sur ce principe je laisse à décider lequel de Godeau ou de Thomson a été le plus naturel; si le *Benedicite* a valu Grasse à Godeau, suivant la plaisanterie de Richelieu, l'Hymne au Créateur auroit procuré le Chapeau à Thomson.

Zéphirs mélodieux, respirez avec douceur pour votre Dieu, dont l'esprit entretient votre fraîcheur ; parlez de lui sous ces ombrages solitaires & sur ces rochers couverts de pins, que vos aîles peuvent à peine agiter, & qui vous inspirent sous leur ombre une crainte religieuse ; & vous, Aquilons (*a*), qui êtes entendus de si loin, & qui ébranlez l'Univers épouvanté, élevez vers le Ciel vos sons impétueux ; dites-nous quel est celui dont vous empruntez vos fureurs.

(*b*) Ruisseaux & Fontaines, murmu-

NOTES.

(*a*) Horribles Auteurs des tempêtes,
Rois de l'air, terreur des rochers ;
Vous qui des plus fermes rochers
Ebranlez les superbes têtes,
Bénissez du Seigneur la haute Majesté. *Godeau.*

Voilà une haute majesté qui n'y vient point du tout.

(*b*) Fleuves qui durant votre course,
Vous enflant de mille ruisseaux,
Portez de si pesans fardeaux,
Bénissez Dieu dès votre source.
Et vous, de qui le lieu natal
Est une coupe de cristal ;
Fontaines, âmes des prairies,
Clairs ruisseaux d'un paisible bruit,
Le long de vos rives fleuries,
Fai de la beauté qui jamais ne s'enfuit.

rez

rez ſes loüanges; répétez-les lorſque j'irai méditer ſur vos bords fleuris: torrens rapides & profonds, qui précipitez vos flots du haut des montagnes; fleuves qui roulez dans les vallées des ondes plus tranquilles, & toi (*a*) mer majeſtueuſe & immenſe, qui renferme dans ton ſein un autre monde inconnu, mais fécond en merveilles, étonne-nous du bruit de ſes loüanges. Sa voix plus forte que le tonnerre éleve & fait mugir les flots, & les fait retomber en mugiſſant.

Herbes, fleurs, fruits, formez des nuages d'encens, qu'ils roulent dans les airs, en s'élevant juſqu'à Dieu: ſon Soleil vous fait naître, ſon haleine vous parfume, ſon pinceau vous colore. Arbres des forêts, inclinez-vous: moiſſons agitez vos épis de-

NOTES.

(*a*) Fameux théatre des naufrages,
Toi dont les flots impétueux
Baiſent les ſables des rivages;
Creux & vaſte empire du vent,
Dont le calme eſt ſi décevant,
Molle ceinture de la terre,
Lien des peuples écartés,
Champ de la paix & de la guerre,
Mer, fais bénir ton Dieu par tes flots redoutés.

vant l'Eſtre ſuprème, excitez par votre abondance le moiſſonneur à former des chants, lorſqu'à la clarté d'une lune ſans nuages il retourne vers ſon toit ruſtique.

(*a*) Conſtellations, qui veillez dans les Cieux, lorſque la terre livrée au ſommeil ceſſe de vous conſidérer, répandez vos plus doux rayons ſur elle, faites ques vos Anges touchent leur Lyre d'argent (*b*) au milieu des Aſtres: grande ſource du jour, (*c*) la plus

NOTES.

(*a*) Clairs flambeaux, qui dans ce ſéjour,
Guidez nos ames exilées,
Voutes d'or, miracles roulans, &c.

Une penſée de Thomſon vaut mieux que tous ces mots brillans, mais vuides de ſens, que Godeau entaſſe ſans deſſein & ſans objet.

(*b*) Le très-ridicule Auteur du Poëme de la Magdeleine fait toucher auſſi aux Anges & aux Aſtres leurs lyres d'argent; on ne ſait pourquoi.

(*c*) Et toi, pere de la clarté,
Miroir de la Divinité,
Amour de la terre & de l'onde;
Œil du Ciel qui nous fait tout voir,
Roi des Aſtres, ame du Monde,
Bénis Dieu qui t'éclaire & qui te fait mouvoir.

Le Soleil qui trace avec ſes rayons lumineux

belle image du Créateur ! ô vous qui étendez d'un monde à l'autre cet ocean de flammes qui donne la vie, tracez avec vos rayons lumineux les loüanges de votre Dieu sur toute la nature.

(*a*) Le Tonnerre roule : que l'Univers consterné se taise ; tandis que les nuages qui retentissent de ce bruit formidable répetent aux nuages leurs hymnes solemnelles.

(*b*) Montagnes faites entendre les bêlemens de vos agneaux, rochers couverts de mousse retenez-les; répondez-y, vallées, & redoublez le bruit qui vous frappe : le grand Pasteur re-

NOTES.

les loüanges du Créateur sur toute la nature, est une image plus dépendante du sujet que tous ces lieux communs.

(*a*) *Cœli enarrant gloriam Dei. . . . Dies diei eructat verbum, & nox nocti indicat scientiam,* sont de grandes pensées bien exprimées ici. Les nuages retentissans les uns après les autres du bruit du tonnerre, & répetans à l'envi la voix du Créateur, sont des imitations ingénieuses & originales.

(*b*) Littéralement. *Montagnes bêlez.* Est-ce Bacchus, est-ce Apollon, qui a suggéré au Poëte cette expression hardie?

gne ſur vous : ſon glorieux empire approche.

Forêts réveillez-vous : que des champs éternels ſortent avec éclat de vos ſombres berceaux. (*a*) Quand le jour qui meurt & qui renaît ſans ceſſe envetra le ſommeil, & impoſera ſilence aux ramages des habitans de l'air, ô vous, le plus agréable des oiſeaux, charmez les ombrages qui vous écoutent : apprenez à la nuit les loüanges du Créateur.

(*b*) Homme, qui êtes le chef de

NOTES.

(*a*) Vous, dont les ailes émaillées
Fendent l'air ſi légerement ;
Vous, qu'on oit d'un ton ſi charmant,
Chanter ſous les vertes feuillées,
Amoureuſe troupe d'oiſeaux,
Qui faites entre les rameaux
Vos nids d'admirable ſtructure ;
Déformais à votre réveil
Loüez le Dieu de la nature,
Et ne ſaluez plus que ce divin Soleil, &c.

Y a-t-il dans ces vers aſſez de Poëſie pour qu'on puiſſe encore renouveller cette queſtion, ſi Godeau fut Poëte ; *An God. llus Poëta ?* Elle ne ſeroit pas difficile à décider ſur un grand nombre de verſificateurs qui ont fait des vers à la loüange de M. le Duc de Bourgogne.

(*b*) M. Pluche a dit dans ſon Spectacle de

toutes les Créatures, à qui toute la nature soûrit, vous qui êtes la tête, le cœur, la langue de tous les Etres; commencez cette Hymne universelle. Rassemblez-vous, mortels dans vos Cités (*a*), joignez à l'harmonie sublime & profonde de l'orgue, des voix fortes & étendues: passez par des accords ingénieux, des sons les plus graves aux plus aigus. Comme des flammes mêlées en-

NOTES.

la Nature, que l'homme est la voix par laquelle les Créatures rendent hommage à leur Créateur. Il a étendu cette grande idée avec sa piété, son éloquence, & son imagination ordinaires.

(*a*) *Laudate eum in sono tubæ, in citharâ. . . in voce Psalmi. . . . in chordis & organo.* On ne peut pas voir une plus belle paraphrase de ces paroles de David: celle qui suit dans le texte est aussi éloquente. » Si je vous oublie, ô Jé» rusalem, que ma main soit livrée à l'oubli; » que ma langue soit attachée à mon palais si » je ne me souviens pas de vous. . . . Si je » monte dans le Ciel, si je descends dans l'En» fer, vous y êtes. Si je prends dès le matin » mes ailes pour aller habiter les extrémités de » la mer, votre main m'y conduira; j'y serai » porté dans vos bras. . . . Je vous louerai » par-tout. *David.* « Peut-on mieux appliquer à son sujet les idées du Prophete?

semble croissent & s'élevent davantage : réunissez vos ardeurs & portez-les jusqu'aux Cieux. Si vous aimez-mieux les ombrages des campagnes ; si vous trouvez un Temple dans une retraite sacrée, que la flûte des bergers, la voix des bergeres, la lyre des Poëtes, le concert des Anges forment des accords à lagloire du Dieu des saisons, à mesure qu'elles se renouvellent!

Pour moi, si j'oublie jamais ces sujets chéris ; lorsque le printems ouvrira le sein de la terre, que l'été jaunira les campagnes, que l'automne versera ses présents, que l'hyver s'élevera sur le vent d'Est, puisse ma langue devenir muette, mon imagination cesser de peindre ; & mon cœur insensible au plaisir, perdre le mouvement & la vie !

Si le destin m'ordonne d'aller aux extrémités du pole dans ces climats barbares & sur le bord de ces rivieres, qui n'ont jamais retenti du chant des Muses : s'il faut me transporter sur les montagnes des Indes, que le Soleil dore en se levant, & dans les isles Atlantiques, qu'il enflamme de ses derniers rayons, que m'importe ? Dieu m'est toûjours présent, toûjours sensi-

ble, dans les déserts inhabités comme dans les Villes les plus nombreuses : il ne peut répandre la vie qu'il ne verse le plaisir; quand la derniere heure m'enlevera sur ses ailes & me conduira dans le monde éternel, j'obéirai & je chanterai avec de nouvelles forces de nouveaux prodiges. Où puis-je aller, où l'amour universel ne me sourie de toutes parts ? Sa main soûtient les Astres & leurs planetes : *(a)* il tire du mal apparent le bien réel, du bien réel le meilleur, & du meilleur le plus parfait dans une progression infinie. Je me perds dans son sein & *(b)* dans sa lumiere ineffable. Venez, silence éloquent, *(c)* méditez sur ses louanges,

NOTES.

(*a*) Ces vers renferment un grand sens : ils indiquent dans l'ordre moral le même enchaînement sans bornes, que celui qu'on remarque dans l'ordre physique.

(*b*) Santeuil avoit dit que la Divinité est cachée dans sa lumiere. *O luce quæ tuâ lates.*

(*c*) Le silence éloquent est une idée belle quoique forte. Ceux qui aiment à comparer le génie François avec l'Anglois, trouveront dans les Poësies Sacrées de M. le Franc, des Odes & des Hymnes dignes d'être mises en parallele avec celles de Thomson ; je ne les cite point, elles sont déja très-connues, quoique nouvellement imprimées.

AVERTISSEMENT.

DENNIS, dont nous avons tant parlé dans le troisieme volume, va nous guinder encore dans les Aſtres: ſon génie ſemble être auſſi vaſte que l'immenſité des Cieux qu'il décrit.

Extrait d'une Ode de Dennis.

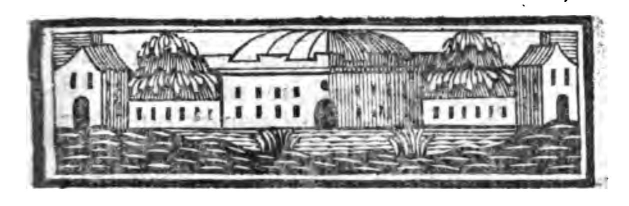
» Par-tout où je porte les yeux
» dans la plus vaſte étendue, à
» travers les eſpaces effrayans des
» Cieux, j'y contemple votre
» gloire, grand Dieu, j'y ſuis
» ébloüi de l'éclat ſans bornes de
» votre majeſté reſplendiſſante.
» Dix mille ſoleils, globes prodi-
» gieux de lumiere, & leurs im-
» menſes dimenſions, frappent
» tous enſemble mes regards: dix

» mille autres soleils paroissent » derriere les premiers comme » des étincelles dans des Cieux » plus éloignés ; mes yeux sont » fatigués, & quand ils ne peu- » vent plus s'étendre plus loin » pour percer la profondeur du » vuide, mes pensées plus subli- » mes & plus fortes vont encore » au-delà, & découvrent encore » des mondes enflammés. Des » Anges, plus éclairés que nous, » ne peuvent porter la rapidité de » leur vol ni de leurs pensées » aussi loin que vos Ouvrages : » toutes les intelligences, quel- » que vastes qu'elles soient, sont » remplies ; elles sont englouties » dans l'infini, & perdues dans le » néant ».

La tranquillité de l'ame fait le sujet de l'Hymne suivante : il y a dans le texte *contentement*, qui ne rend pas assez dans notre Langue l'idée du Poëte. J'y ai substitué la

paix & la tranquillité, c'est-à-dire la cause à l'effet, c'est la Grace & la Divinité même qui demeurent dans le cœur du juste, & qui méritent bien une Hymne; l'Auteur est le célebre Parnell, dont je pourrai dire quelque chose ailleurs.





HYMNE

Au Contentement, ou à la paix de l'ame.

Par le Docteur PARNELL.



Imable & durable paix de l'ame, doux plaisir des mortels, fille des Cieux, éleve de la divinité; vous qu'elle a choisie, pour couronner sur la terre ses favoris d'un bonheur plus grand, que celui dont joüissent les vainqueurs au milieu de leur triomphe, où vous êtes-vous retirée? Où est le coeur que vous rendez heureux? Quelle région choisissez-vous pour en faire le séjour de la tranquillité & du repos?

L'ambition vous cherche dans toutes les spheres habitées par la pompe & la magnificence. L'avarice insatiable veut

vous trouver dans son or renfermé comme une relique précieuse : le voyageur téméraire s'ouvre un chemin à travers les rochers d'une mer trompeuse, pour attirer vos faveurs ; il reconnoît alors que vous n'êtes ni dans les rochers ni dans les vagues.

Celui qui est dévoré d'une douleur secrete se promene seul & sans bruit dans des vallées solitaires ; il voit les fleurs éclorre, les ruisseaux couler, & il cherche comme je l'ai déja tenté inutilement, à charmer ses inquiétudes : mais il éprouve bien-tôt que la solitude ne fait que les entretenir. La félicité ne consiste pas à traîner sur la terre une longue robe de pourpre, ou à s'élever dans les Cieux pour en mesurer la circonférence, à méditer sur le cours des Astres, & approfondir les secrets que la nature renferme dans le sein de la terre. Tous ceux qui courent après cette félicité meurent dans cette recherche : la connoissance & la vérité leur échappent, le doute reste (*a*).

NOTES.

(*a*) Une philosophie aussi aimable, aussi vertueuse, est bien au-dessus de celle qui va

Aimable & durable paix, paroissez. Si vous descendez parmi nous, ce monde sera un autre Eden; l'homme portera le paradis dans son coeur.

(a) C'étoit ainsi que je chantois à l'ombre des forêts, & que je leur faisois répeter mes voeux. Egaré dans mes pensées, je ne m'appercevois pas que les branches agitées formoient

NOTES.

se perdre dans les Cieux. Salomon est le pere de cette vraie philosophie : il avoit dit le premier que tout est vanité & affliction, que le bonheur ne consiste pas dans les richesses, les grandeurs, les plaisirs, les sciences, mais dans la vraie sagesse, dont notre Auteur peint aussi les charmes d'apres sa propre expérience.

(a) Il est peu de Poësies, & sur-tout de Poësies Morales, qui puissent se soûtenir sans fiction. La grace semble prendre un corps & une ame pour instruire le Poete : ainsi M. de Voltaire introduit un Ange dans un de ses beaux Discours en vers.

Obscurément plongé dans ce doute cruel,
Mes yeux chargés de pleurs se tournoient vers
le Ciel,
Lorsqu'un de ces esprits, que le souverain Etre,
Plaça près de son throne, & fit pour le connoître,
Qui respirent dans lui, qui brûlent de ses feux,
Descendit jusqu'à moi de la voûte des Cieux,
&c. *Sur la Liberté.*

des paroles : il me sembloit que cette tranquille retraite m'annonçoit la présence de la Grace. Elle me disoit, allez, réglez votre volonté, soûmettez vos passions, connoissez Dieu, persuadez à votre coeur de goûter les plaisirs purs de la religion : alors, je vous choisirai pour ma demeure, je serai près de vous pour combler vos voeux.

Puissai-je, sur ces bords couverts de mousse & dans les heures délicieuses de ma retraite, remplir mon coeur de joie & de reconnoissance. Puissai-je comme les anciens Prophetes élever mon ame dans de célestes Méditations, l'occuper de louanges divines & de prieres ferventes, plaire à tous les hommes, n'en offenser aucun, être content, être aimé de Dieu, ne contenter & n'aimer que lui ! Tandis que ces jardins charmeront mes yeux par les plus agréables couleurs, tandis que ces eaux pures & claires couleront & amuseront mon oreille de leur doux murmure, j'éleverai ma voix, je toucherai ma lyre, je vous chanterai, grande source de la nature.

Le Soleil qui parcourt sa carriere dans les Cieux pour éclairer le mon-

tle & faire lever le jour, la Lune qui brille d'une lumiere empruntée; les Etoiles qui dorent la nuit obſcure, les mers qui roulent leurs flots innombrables, les bois dont les arbres étendent de toutes parts leurs rameaux touffus, les jaunes thréſors des plaines; enfin toutes les créatures qui s'offrent à mes yeux ſeront le ſujet de mes chants; elles s'entretiennent dans leur langage de leur auteur; mais elles ont beſoin pour s'exprimer de la bouche de l'homme, elles l'invitent à parler.

Et vous, mortels aveugles, allez chercher dans vos ſonges les vains plaiſirs dont vous vous occupez ſans-ceſſe, livrez-vous ſans bornes à vos paſſions extrèmes, cherchez une vie auſſi heureuſe que la mienne, & reconnoiſſez que le bonheur de la vie future commence à celle que je mene dans cette retraite.





AVERTISSEMENT.

L'HYMNE qui suit est adressée à l'harmonie; cette Déesse, selon quelques Mythologistes, étoit la fille de Mars & de Vénus, parce qu'elle inspiroit la valeur & la volupté: selon plusieurs elle étoit fille de Jupiter & d'Electre, parce qu'elle avoit présidé à la création de l'Univers & au mouvement des Astres; enfin, si nous en croyons d'autres, elle étoit femme de Cadmus, dont elle avoit partagé les exploits & les travaux, pour nous apprendre qu'il n'est point d'action qu'on ne puisse achever par le secours de l'harmonie.

Le Poëte est entré dans les ingénieuses vérités que contiennent ces Fables: il semble avoir suivi

dans son Poëme les trois sortes de musiques que les Savans ont distinguées, la physique, la vocale, l'organique ou l'instrumentale ; ou du moins il fait tour à tour leur éloge. Il n'est pas nécessaire de définir les deux dernieres : la premiere est celle qui semble résulter des concerts admirables de toutes les parties de l'Univers & de tous les Corps célestes, suivant le système des Pythagoriciens. Qu'on me permette une courte digression sur la Musique : cette digression est nécessaire pour l'intelligence des pieces suivantes qui traitent de l'harmonie.

Si nous jugeons de la Musique par les éloges que les Poëtes lui donnent, c'est le plus grand présent que la Divinité ait fait aux hommes : elle commande à la nature, elle regne sur les cœurs, elle excite ou calme à son gré les passions les plus fortes ; elle est

capable, par le bon uſage qu'on en peut faire, de porter la ſageſſe, le courage, & toutes les vertus dans une Nation. Cependant il ne paroît pas que la Muſique moderne, la Françoiſe, ou même l'Italienne, de l'aveu même des Anglois ſes admirateurs, produiſe ces effets ſurprenans. Elle flate l'oreille, elle attendrit le cœur à l'Opera, elle éleve l'ame au Concert Spirituel, elle réjoüit à table, encore doit-elle une partie de ſes ſuccès rapides & paſſagers moins à elle-même qu'aux graces des perſonnes qui chantent, aux choſes intéreſſantes qu'elle exprime, à la beauté des paroles, & au charme des voix: mais ſi nous en jugeons par les Diſſertations ſavantes, qu'on a faites ſur la Muſique des Anciens, il n'eſt pas poſſible de n'en pas avoir à peu près l'idée que les Poëtes nous en donnent. Elle conſiſtoit à la fois

en paroles, en vers, en tons, en instrumens, en action, c'est-à-dire en danse ou en gestes, de maniere qu'un Musicien réunissoit toutes ces parties : il chantoit des vers sur les instrumens de musique qu'il touchoit, en montrant par ses gestes ce qu'il faisoit entendre par les sons de sa voix & de sa lyre.

C'étoit la voix de la nature
Qui se faisoit entendre aux yeux.

Jugez des impressions qu'un grand nombre de Musiciens semblables pouvoient faire à la fois sur l'ame, par les yeux & par les oreilles, lorsqu'ils avoient dessein d'exciter une seule passion ; car ils n'employoient tant de moyens que pour un seul effet. Les Anciens étoient aussi simples en Musique qu'en Tragédie, & cette simplicité venoit de leur fé-

condité. Quand ils vouloient inſpirer la terreur, par exemple, ils n'abandonnoient point cette paſſion pour paſſer à une autre, ſous prétexte de variété; ils ne la quittoient point que leurs ſpectateurs & auditeurs émûs, étonnés, effrayés par degrés, ne fuſſent à la fin remplis d'épouvante. Il en étoit ainſi des autres paſſions, enſorte que les Muſiciens, qui étoient à la fois Philoſophes, Poëtes, Déclamateurs, Joüeurs d'inſtrumens, & Chantres, commandoient, ſi j'oſe parler ainſi, aux paſſions du peuple d'Athenes & de Lacédémone.

Notre Muſique n'a pas ce pouvoir: ce n'eſt qu'un bruit vague & étourdiſſant pour le peuple. L'air trivial d'une chanſon burleſque fera un plus grand effet ſur lui que les doctes accords de Lulli & de Rameau, embellis par

les voix charmantes de Mademoiselle le Maure & de M. Jeliote : elle n'affecte presque que les connoisseurs, & le plaisir qu'elle leur cause dépend plus souvent du goût que du sentiment, & de l'admiration que de l'émotion.

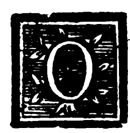




HYMNE
A L'HARMONIE,

Pour le jour de Sainte Cécile 1701.

Par GUILLAUME CONGREVE.

Harmonie ! c'eſt vous que nous chantons ; notre reconnoiſſance vous offre un tribut de vers ſacrés & de chants doux & mélodieux ; en invoquant votre ſecours nous célébrons vos louanges ; Harmonie puiſſante, tout vous rend hommage ! La ſage nature reconnoît votre Empire ſouverain : elle confie à vos ſoins ſes oeuvres admirables. Les Aſtres obéiſſent à vos loix : ils roulent dans les Cieux ſans s'égarer, & ils forment, en roulant des concerts ſublimes. Votre voix eſt l'ame de leurs ſpheres mélodieuſes.

Le Chœur.

O Harmonie toute-puissante, tout vous rend hommage.

O Harmonie, votre voix pénétra par des sons formidables dans la profondeur de l'abysme, descendit dans les Royaumes de l'ancienne nuit, chercha la source vivante de la lumière, qui n'étoit pas encore créée. La confusion entendit votre voix, & s'enfuit ; le Cahos vaincu plongea sa tête dans des ténebres plus profondes. Alors, ô Harmonie, vous fites naître ce bel ordre, qui forma le ciel & la terre ; alors ces mondes brillans (*a*), qui habitent le firmament commencerent à se mouvoir en cadence autour de la sphere enflammée du feu central, Chœur céleste qui ne se taira jamais (*b*).

NOTES.

(*a*) Les Anglois en général sont fort sensibles au pouvoir & aux charmes de l'Harmonie ; leurs Poëtes en font les plus grands éloges, & briguent à l'envi la gloire de la célébrer chaque année le jour de la Sainte Cécile ; & cependant ils n'empruntent leur Musique & leurs Musiciens que de l'Italie.

(*b*) Quel plus sublime Cantique,
Que ce concert magnifique

Le Chœur.

La confusion entendit votre voix.

NOTES.

De tous les Célestes Corps !
Quelle grandeur infinie,
Quelle divine harmonie,
Résulte de leurs accords! *Rousseau.*

Des expressions métaphoriques, quelque sublimes qu'elles soient, ne doivent pas être poussées trop loin; l'ordre sublime de toutes les parties de l'Univers est une espece d'harmonie: je dis *une espece*, car au fond ce n'est qu'une métaphore ingénieuse. La Musique, c'est-à-dire, cet Art qui flate l'oreille par des sons, n'a rien fait dans la création du monde, dans la destruction du Cahos, dans la formation de l'homme; pourquoi transporter à la chose comparée toutes les propriétés de la comparaison ? L'Univers est-il aussi un Clavecin oculaire ?

Ce puissant effet de l'harmonie, ce chef-d'œuvre du vrai Dieu, par qui le monde est créé & le cahos détruit, n'est-il point dégradé par le rôle trivial des petites Divinités du Paganisme, telles que les Muses, Apollon & Mercure ? Au reste le Poëte a rassemblé dans sa belle Hymne tout ce qu'on a dit sur le pouvoir de la Musique, soit dans nos Poëmes Lyriques, soit dans le Poëme en Prose de M. Gresset, intitulé *Discours sur l'Harmonie* : il a appliqué à cet Art ce que Platon, Aristophane, Rousseau, ont écrit de l'Amour Créateur.

& s'enfuit, le cahos vaincu plongea sa tête dans des ténebres plus profondes.

O Déesse, vous seul pouviez nous dire la premiere quels sont les charmes puissans des nombres : vous seule pouvez révéler aux esprits célestes la force des sons harmonieux. Quand Mercure inventa la harpe, vous inspirâtes ce Dieu : aussitôt qu'il l'eut touchée, les muses l'accompagnerent, les muses chantoient & Apollon tiroit de sa lyre des airs mélodieux. Ce fut par votre secours favorable que commença la musique. Ecoutez, écoutez, Uranie chante encore, Apollon touche encore ses cordes tremblantes : (*a*) voyez les divinités s'empresser auprès d'eux pour les entendre ; elles *sont insatiables*, elles *dévorent les sons.*

NOTES.

(*a*) Cet éloge indirect a dû flatter les Musiciens qui chantoient, & les Princesses d'Angleterre qui assistoient à ce Concert : il n'y a que ces expressions, *elles sont insatiables*, *elles dévorent les sons*, qui me paroissent d'une énergie désagréable.

Le Chœur.

Ecoutez, écoûtez, Uranie chante encore, Apollon touche encore les cordes tremblantes: voyez les divinités s'empresser auprès d'eux pour les entendre; elles sont insatiables, elle dévorent les sons.

Descendez, Uranie, descendez, beauté céleste, venez secourir le monde affligé; voyez à quels maux différens les mortels sont en proie. Ils sont consumés d'inquiétude, déchirés de doutes, tourmentés de passions, qui leur livrent d'éternels combats. En vain la raison veut les servir, leur volonté aveugle & déréglée séduit leur imagination: la raison, toûjours trahie par la crainte ou l'espérance, est trop lente à venir à leur secours, ou trop prompte à les abandonner; la musique seule peut tout à coup fixer, par ses charmes, les erreurs des sens, & calmer les troubles de l'esprit.

Le Chœur.

La musique seule peut tout à coup

fixer par ses charmes les erreurs des sens, & calmer les troubles de l'esprit.

Muses chantez vos vers puissans; joignez vos instrumens à vos voix; inspirez-nous l'harmonie, la paix & les tendres desirs; rendez la joie aux coeurs languissans de tristesse, ramenez le repos dans les esprits tourmentés par les peines, (*a*) calmez les

NOTES.

(*a*) *Nunc quæ juvat fide Cyllenniâ,*
Levare diris pectora sollicitudinibus,
Habilis ut grandi cecinit Centaurus alumno.
Horace.

M. Racine le fils a adressé une Ode à l'Harmonie sur un ton beaucoup moins élevé. Elle ne préside pas aux Astres, elle ne soûmet pas le cahos, elle ne crée pas le monde, elle ne meut pas les spheres : mais elle inspire les vers d'Anacréon, d'Homere, de Virgile, de Corneille, de Racine, de Boileau, & de Rousseau. M. Racine le fils n'est pas de ces Littérateurs ingrats, qui méprisent une Langue qui fait leur gloire, & qui sont sourds à l'harmonie des vers François.

Quelle humeur triste & dédaigneuse
Nous dégoûte de notre bien?
Notre Langue est riche & pompeuse
Pour quiconque la connoît bien.
Ode sur l'Harmonie.

transports de ces ames furieuses, qui respirent la vengeance & la mort; appaisez par la douceur de vos sons les ardeurs d'un sang agité; tempérez par de sages remords sa fureur brûlante. C'en est fait, les passions tumultueuses sont tranquilles, tout est dans la paix, dans le silence; le monde opprimé respire, la musique l'endort dans les bras d'un agréable repos.

Le Chœur.

C'en est fait, les passions tumultueuses sont tranquilles, tout est dans la paix, dans le silence; le monde opprimé respire, la musique l'endort dans les bras d'un agréable repos.

Doux repos, que vous expirez promptement! Mortel insensé, vous vous exposez sans cesse à de nouvelles peines; l'ambition funeste marche sur les pas du tumulte pour conduire les hommes à la guerre, à la ruine. Voyez cette armée rangée en bataille; contemplez ce Héros, qui s'avance: les sons aigus des trompettes & des fifres sont mêlés au bruit formidable des tambours; les cla-

meurs confuses, les cris discordans de la guerre étouffent l'harmonie de la paix.

Le Chœur.

Les clameurs confuses, les cris discordans de la guerre étouffent l'harmonie de la paix.

Voyez cette beauté abandonnée : ses yeux mouillés de larmes, elle regrette, elle pleure son amant qui la quitte, elle soûpire, elle se désespere, elle languit, elle passe dans la solitude de longues nuits sans goûter les douceurs du sommeil, toûjours occupée des plaisirs passés qui ne reviendront plus, qui ne reviendront jamais. Calmez ses peines par vos plus doux, par vos plus tendres airs, jusqu'à ce que la victoire & la paix rendent son fidele amant à son cœur, & le ramenent dans ses bras, pour ne s'en plus séparer, pour ne jamais s'en séparer.

Le Chœur.

Jusqu'à ce que la victoire & la paix rendent son fidele amant à son cœur, & le ramenent dans ses bras, pour ne

s'en plus séparer, pour ne jamais s'en séparer.

C'est assez, Uranie, beauté divine, remontez à présent aux Cieux votre patrie ; gouvernez encore les spheres étoilées. (*a*) Cécile vient, remplie d'un enthousiasme sacré : elle va délivrer l'Univers de ses inquiétudes. Cécile est plus sçavante que toutes les muses : Apollon même doit mettre à ses piés sa lyre d'or & sa couronne de lauriers. Les sons doux, mais trop foibles, de ce Dieu, sont perdus dans l'harmonie plus profonde & plus majestueuse de l'orgue : ses nombreux & ses puissans accords, soûtenus par des vents toûjours renaissans, montent jusqu'aux Cieux ; l'orgue durera autant que le nom sacré de Cécile, qui l'a inventé. (*b*)

NOTES.

(*a*) Sainte Cécile, que les Poëtes & les Peintres font la Patrone des Musiciens, & l'Inventrice de l'Orgue, sera peu flattée de cette Hymne, dont Uranie a tous les honneurs : il falloit qu'elle y fît ce qu'on y fait faire à cette Déesse chimérique. D'ailleurs les Muses, Apollon, Mercure, sont assez mauvaise compagnie pour une Sainte.

(*b*) Le Poëte ajoûte : La Musique qui est immortelle ne meurt jamais.

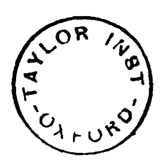
Grand Chœur

C'est assez, Uranie, beauté divine, &c.

NOTES.

C'est ici le lieu d'insérer les Odes qu'on a mises en Musique pour la Fête de Sainte Cécile. Je ne donnerai que celles de Pope & de Dryden; elles roulent toutes à peu près sur les mêmes idées.







ODE

POUR LA FÊTE

DE Ste CÉCILE (a),

Par ALEXANDRE POPE.



DEscendez, neuf ſœurs, deſcendez, & chantez ; enflez de vos haleines nos inſtrumens de muſique. Changez en voix nos cordes muettes : fai-

NOTES.

(a) Il faut avoüer que cette Ode ; toute eſtimable qu'elle eſt, n'eut pas un ſuccès brillant à Londres lorſqu'elle y fut chantée. Cette diſgrace dégoûta pour jamais notre Poëte de ce genre. Il avoit fait ces vers pour être mis en muſique, & ils y étoient peu propres : ils avoient une harmonie trop réelle, trop ſenſible, & trop diſtincte de celle du chant & des inſtrumens. Quand ces deux ſortes d'harmonie ne ſont point d'accord l'une avec l'autre, l'o-

tes résonner nos lyres. Que le luth se plaigne dans des airs tristes, mais charmans ; que les échos bruyans répetent & portent jusqu'aux voûtes de ce Temple sacré les sons aigus de la là trompette ; tandis que l'orgue profond & majestueux commence une harmonie plus lente & plus soûtenue. Ses accords doux, clairs, & brillans frappent légerement l'oreille ; ou devenus plus graves, plus forts, plus étendus, ils s'élevent & remplissent les Cieux. Tantôt une musique vive & hardie fait éclater la joie & le triomphe : tantôt une musique tremblante flotte sur l'air agité, jusqu'à ce que s'éloignant, & diminuant par degrés, ses sons s'affoiblissent, se

NOTES.

reille est partagée ; il n'y a plus d'unisson. Il faut que les mots soient sonores, mais que leurs sons ne servent qu'à soûtenir & étendre l'éclat de la voix : or c'est ce talent que Pope ne possédoit pas plus que Corneille, Boileau, Racine, &c. Il y a une trop grande distance entre le commencement & la fin de leurs périodes. La lenteur de la Musique fait oublier quand on est à la fin ce qui est au commencement : mais leurs vers ont une harmonie qui leur est propre, & qui flatte autant une oreille délicate que celle de la Musique.

dissipent, tombent, meurent (a).

L'ame soûtenue par la musique, demeure dans une situation toûjours égale: elle ne s'éleve ni ne s'abbaisse. Si une joie tumultueuse agite le coeur, la musique le calme par sa voix douce & persuasive. Quand l'esprit est abattu par l'inquiétude, la musique le reléve par des airs vifs & animés: elle enflamme les guerriers par des sons impétueux, elle verse le baume dans un coeur blessé par l'amour (b). Voyez, voyez la mélancolie lever sa tête, le

NOTES.

(a) On ne peut pas peindre avec plus de justesse & de variété l'instrument de musique le plus parfait, & qui réunit à la fois le plus complet de tous les Concerts. Je ne sai si aucun de nos Poëtes François a osé entreprendre cette description.

(b) *Silvestres homines acer interpresque Deorum,*
Cædibus & fœdo victu deterruit Orphæus,
Dictus ob hoc lenire tigres rabidosque Leones.
Horace.

Quelle foule de traits forment ce grand tableau? Toutes ces passions vaincues par l'harmonie ne valent-elles pas ces lions & ces tygres subjugués par la lyre d'Orphée? C'est ainsi que les modernes doivent substituer aux images corporelles des anciens, des images plus spirituelles & plus pensées.

sommeil se réveiller sur son lit, la paresse ouvrir ses yeux, étendre ses bras, l'envie repousser ses serpens loin d'elle. Une guerre intestine n'allume plus nos passions; les factions insensées perdent leur fureur.

Que la cause de la patrie nous appelle aux armes: de quels feux la musique guerriere ne brûlera-t-elle pas tous les coeurs! Quand le premier vaisseau osa affronter les mers, le chantre de la thrace, élevé sur la poupe, toucha sa lyre: Argo vit les arbres *ses parens* descendre du Mont-Pelion sur le rivage; les demi-Dieux accoururent & s'assemblerent. Enflammés par la lyre d'Orphée les mortels devinrent des Heros: chaque chef présente son bouclier impénétrable, ils tirent tous leur épée brillante; les mers, les rochers, les Cieux répetent tous à l'envi ces cris, aux armes, aux armes. (*a*)

NOTES.

(*a*) *Tùm verò ad vocem celeres, quà buccina signum,*
Dira dedit, raptis concurrunt undique telis.
Tyrtæusque mares animos in martia bella,
Versibus exacuit.

Quel besoin Pope avoit-il de musique? Qu'auroit-elle pû ajoûter au feu de ses pensées & de ses expressions?

(a) Lorsqu'à travers ces terres infernales, que le Phlegeton entoure de ses eaux brûlantes, l'infortuné Orphée alloit chercher sa tendre moitié qu'il avoit perdue, les portes infernales lui furent fermées : on ne voyoit qu'une lueur terrible & des flammes dévorantes ; on n'entendoit que des plaintes effrayantes, de longs gémissemens, des cris de désespoir, que poussoient les ombres criminelles au milieu de leur supplice. Mais qu'entens-je ? Orphée touche sa lyre d'or. Que vois-je ? Ces ombres malheureuses respi-

NOTES.

(a) C'est ici qu'il faut lire attentivement le sublime Episode du quatrieme Livre des Géorgiques, & qu'il faut comparer chaque trait du Poëte Latin avec ceux du Poëte Anglois. Virgile & Pope ont employé tout leur génie à peindre l'étonnement que causa la lyre d'Orphée dans le Tartare. Il semble que Pope a ajouté quelques coups de pinceau à ce grand tableau. Les spectres dansent ; les furies immobiles tombent abbattues sur leurs lits de fer ; leurs serpens se dressent sur leurs têtes, & sont suspendus pour l'écouter : elles ne sont qu'étonnées dans Virgile ; mais en récompense on y voit les trois gueules de Cerbere suspendues, ouvertes, muettes. L'image parle.

Tenuitque inhians tria Cerberus ora.

rent; elles s'avancent vers lui; ton rocher se soûtient, ô Sisiphe! Ixion, tu te reposes sur ta rouë; les pâles spectres dansent; les furies immobiles tombent abbattues sur leurs lits de fer; leurs serpens se dressent sur leurs têtes, ils sont suspendus pour écouter (*a*).

(*b*) Par ces sources d'eau pure, qui

NOTES.

(*a*) Le modeste Virgile ne s'est peut-être pas crû capable d'atteindre par ses vers à la haute idée qu'il auroit voulu donner des Chants d'Orphée. Pope a été plus hardi, il a osé faire parler le plus grand des Poëtes & des Musiciens, & le plus tendre des Amans. Il auroit été à souhaiter que Virgile lui eût servi de modele dans ce Discours: peut-être qu'il n'auroit point fait cette énumération ingénieuse, mais déplacée dans une pareille situation, d'eaux pures, de zéphirs, de fleurs, de prairies, de berceaux d'amaranthe, & de bosquets de myrte; Virgile lui auroit appris à ne point chercher autour d'Orphée, mais à puiser dans le cœur de Pluton & de Proserpine, & surtout dans celui de cet Amant infortuné, les motifs pressans d'une priere vive & touchante.

(*b*) Ovide, qui avoit plus d'esprit que d'ame, & de pensées que de sentimens, a traité le même sujet dans le dixieme Livre de ses Métamorphoses. Il a fait parler Orphée aux Dieux des Enfers: mais il est bien moins touchant que Pope, qui l'a imité. Je ne connois

couleront éternellement, par ces Zéphirs qui exhaleront toûjours leurs parfums sur les fleurs de l'Elisée, par ces ames heureuses qui habitent ces belles prairies, & ces bosquets d'Amaranthe, par ces ombres guerrieres qui font briller leurs armes dans ces allées sombres, par ces jeunes amans qui sont morts, victimes de l'amour, & qui se promenent sous ces berceaux de myrte, rappellez, rappellez Eurydice à la vie; (*a*) prenez l'Epoux,

NOTES.

rien de plus froid que cette harangue, & je ne connois rien qui eût dû l'être moins.

Sic ait, &c.

Il étoit bien nécessaire de dire que nous sommes tous condamnés à descendre dans les Enfers; qu'il ne faut point tromper par des mensonges artificieux les Dieux qui y regnent; qu'Orphée n'étoit point venu par curiosité, ou pour enchaîner Cerbere? Il s'agissoit bien de cela! Pluton l'ignoroit-il? Ce ne fut certainement point cette harangue qui surprit les ombres, ce fut de voir un mari venir chercher sa femme après sa mort, comme on l'a dit assez plaisamment.

(*a*) La nature auroit fait dire à Virgile, comme à Pope, ou prenez l'époux, ou rendez-lui l'objet de sa tendresse. Au reste ce

ou rendez lui l'objet de sa tendresse.

NOTES.

tour, *ignoscenda quidem scirent si ignoscere Manes: Faute pardonnable à la vérité si les Manes savoient pardonner*, est bien remplacé par celui-ci; vous n'avez commis aucun crime, si ce n'est point un crime d'aimer. Mais celui-ci, bientôt, hélas! trop-tôt l'Amant jetta ses yeux sur sa chere Epouse, est-il aussi animé que ces paroles, il s'arrêta aux premiers rayons du jour, & ne se ressouvenant plus de l'ordre qui lui avoit été donné, vaincu par son amour, il regarda sa chere Eurydice. Si Virgile a omis le Discours d'Orphée aux Enfers, il a bien réparé cette omission, en faisant pousser à Orphée les regrets les plus attendrissans, les plus vrais que la nature ait jamais mis dans le cœur humain. Je me contente de dire que tout ce que Pope a imité, tout ce qu'il a omis, est également beau dans Virgile, sans en excepter cette comparaison touchante, qui n'est point, comme la plûpart des comparaisons, un ornement ambitieux, *qualis populeâ mœrens philomela sub umbrâ.*

Eurydicen vox ipsa & frigida Lingua,
Ah miseram Eurydicen, animâ fugiente, vocabat
Eurydicen totæ referebant flumine ripæ.

Sainte Cécile est encore louée après Jason, Orphée, Eurydice: mais on sent que le Poëte se lasse. Ce n'est pas une place à envier que la fin d'un Poëme pour un Héros: le Poëte épuisé le manque presque toujours. D'ailleurs l'Episode d'Eurydice & d'Orphée est trop long pour une piece aussi courte.

Le Poëte chanta, l'enfer consentit d'entendre ses prieres: la severe Proserpine s'adoucit, elle accorda Eurydice à Orphée, ses chants triompherent de la mort & de l'enfer; conquête la plus difficile & la plus glorieuse! Le destin avoit renfermé Eurydice dans un Empire, autour duquel le Styx roule neuf fois ses eaux: cependant l'amour & la musique furent vainqueurs.

Mais bientôt, hélas! trop tôt, l'amant jette les yeux sur sa chere épouse: elle lui échape encore une fois, elle meurt encore une fois, elle meurt, & comment pourriez-vous encore attendrir les trois soeurs qui reglent nos destinées? Vous n'avez commis aucun crime, si ce n'est point un crime d'aimer. Aux piés des montagnes suspendues sur sa tête, aux bords des fontaines qui tomboient de ces montagnes, dans ces lieux où l'Hebre va s'égarer dans son cours tortueux, Orphée est seul, on ne le connoît plus, on ne l'entend plus, il pousse des soupirs, il appelle cette chere ombre, elle est perdue pour jamais. Entouré de Furies, désespéré, confondu

confondu, il tremble, il brûle au milieu des neiges du Mont-Rhodope. Plus léger que les vents, voyez-le voler dans les déserts, écoutez le Mont-Hémus retentir du bruit des Bacchantes, voyez-le mourir, il chante en mourant : Eurydice, le nom d'Eurydice agite encore ses lévres ; les bois, les flots, les rochers, les vallons, les grottes des montagnes ; tout répete le nom d'Eurydice.

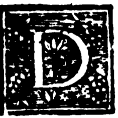
La musique charme les plus grands maux des mortels, désarme la plus cruelle rage du destin : la musique adoucit les peines, elle rend agréables le désespoir & la fureur, elle épure les plaisirs de la terre, elle nous fait goûter d'avance ceux du Ciel. Tels furent ceux de la divine Cécile : elle consacra ses sons aux loüanges du Créateur. A peine l'orgue eut-il rempli le Temple de ses concerts majestueux, que les puissances immortelles descendirent, inclinerent leurs têtes pour l'entendre, & que les ames des mortels par ses airs sublimes s'éleverent vers les Cieux : ses saints accords purifient le feu sacré de sa piété. Que les Poëtes ne vantent plus

Orphée : un plus grand pouvoir est accordé à Cécile ; les sons d'Orphée ont tiré une ombre des enfers, les sons de Céeile élevent les ames dans les Cieux.





ODE
SUR LA FÊTE DE Ste CÉCILE,
Par DRYDEN.



DE l'harmonie, de la céleste harmonie s'est formé l'Univers. La nature couverte d'un monceau immense d'atomes, qui combattoient ensemble, ne pouvoit lever sa tête. L'harmonie fait entendre sa voix du haut des Cieux; Cahos, *vous qui êtes plus que mort*, paroissez: à l'instant le chaud, le froid, l'humide, le sec sauterent & coururent se placer chacun dans son ordre; ils obéirent au pouvoir de la musique (*a*), de l'har-

NOTES.

(*a*) Il regne dans cette Ode un sublime

monie ; de la céleste harmonie s'est formé l'Univers.

Quelles passions la musique ne peut-elle pas exciter ou calmer ? Quand Jubal (*a*) toucha les cordes de sa lyre, ses freres l'écouterent & s'assemblerent près de lui, & pleins d'admiration ils tomberent sur la face pour adorer ce son céleste : ils crurent qu'il n'y avoit que Dieu qui pût animer cet instrument & parler avec tant de force & de douceur. Quelles passions la musique ne peut-elle pas exciter ou calmer ?

Le bruit éclatant de la trompette nous appelle aux armes, elle emprunte les sons aigus des fureurs &

NOTES.

assez comique. Dryden ajoûte par exemple que l'harmonie du monde est parvenue par degrés, & par toutes les notes de la musique au diapason, ou à une pleine octave.

Les Montagnes montent ; les Plaines descendent, au lieu que vous avez établi pour elles. *David*, *Ps.* 103.

(*a*) Jubal fut le pere de la Musique, du Chant, des Instrumens à cordes & à vent, *pater canentium citharâ & organo*. Le Poëte rappelle ici ingénieusement l'étonnement où furent les Mexicains quand ils entendirent pour la premiere fois tirer des coups de fusil.

des craintes, (*a*) le tambour frappe à coups redoublés, comme le tonnere; il nous crie, écoutez, écoutez, l'ennemi vient, chargez, chargez, il est trop tard pour penser à la retraite.

La flûte tendre & plaintive découvre dans ses tons mourans les peines d'un amant sans espérance : le luth

NOTES.

(*a*) Dryden fit son Ode pour être chantée sur ces divers instrumens : il falloit que ses vers exprimassent le son aigu de la trompette, de la flûte, du violon, &c. Quant au bruit du tambour il l'a peint à l'oreille assez plaisamment; il l'appelle *le double, doux, double bruit du tonitruant combat.* C'est ainsi que Ronsard & du Bartas s'exprimoient ridiculement ; aussi la Poësie Angloise ressemble-t-elle à beaucoup d'égards à la Poësie du siecle d'Henri IV.

Ces idées singulieres me rappellent deux strophes d'une Ode sur le pouvoir de la Musique ; elle est d'un jeune Poëte d'Ecosse. » Quand les hommes vivans mourront, & les » hommes morts vivront ; quand l'ordre sera » précipité encore une fois dans le cahos, » alors, Mélodie, tu survivras, & tu triom» pheras sur les ruines du monde. . . Une » trompette redoutable qu'on n'avoit jamais » entendue jusqu'alors, & dont les Anges n'a» voient point encore sonné, annoncera à tou» tes les régions de l'air qu'il n'y aura plus de » tems. « Ces Messieurs avoient beaucoup lû l'Apocalypse.

murmure & soûpire son éloge funébre.

Les violons aigus publient ses frayeurs jalouses, ses fureurs, son indignation, son désespoir, la profondeur de ses maux, la grandeur de sa passion pour une beauté cruelle & dédaigneuse.

Quel art, quelle voix humaine peuvent atteindre aux loüanges de l'orgue sacré ? Ses airs volent dans les Cieux, ils vont augmenter la beauté de la musique céleste dans les choeurs des anges.

Orphée attira les animaux farouches, les arbres se déracinerent aux accents de sa voix : mais la brillante Cécile produisit les plus hautes merveilles ; quand les vents harmonieux eurent enflé son orgue, un ange l'entendit, il descendit près d'elle, il prit la terre pour le Ciel.

Grand Choeur.

Animées, par le pouvoir d'une musique sacrée, les sphéres célestes commencerent à se mouvoir : elles porterent les loüanges du Créateur jusqu'aux Cieux. Quand la derniere,

quand la redoutable heure diſſipera la vaine figure de ce monde, la trompette ſera entendue dans les airs, les morts vivront, les vivans mourront, & la muſique détruira l'harmonie du firmament.

Fin du quatrieme Tome.





